

i e o z a h h x j a a o w a w h x w i x z d e j a n e a  
j f p b i i y k b b p x a b x i y x j y e f k b o f b  
k g q a c j j z l c c q y b c y j z y k z a f g l c p g c  
l h r b d k k m d d r z c d z k z l b g h m d q h d  
**m i s c e l l a n é e s d e l a m a c h i n e r i e**  
n j t d f m m b n f f t a e f a m b a n b d i j n f s j f  
o k u e g n n c o g g u b f g b n c b o c e j k o g t k g  
p l v f h o o d p h h v c g h c o d c p d f k l p h u l h  
q m w g i p p e q i i w d h i d p e d q e g l m q i v m i  
r n x h j q q f r j j x e i j e q f e r f h m n r j w n j  
s o y i k r r g s k k y f j k f r g f s g i n o s k x o k  
t p z j l s s h t l l z g k l g s h g t h j o p t l y p l  
u q k m t t i u m m h l m h t i h u i k p q u m z q m  
v r a l n u u j v n n a i m n i u j i v j l q r v n r n  
w s b m o v v k w o o b j n o j v k j w k m r s w o a s o  
x t c n p w w l x p p c k o p k w l k x l n s t x p b t p  
y u d o q x x m y q q d l p q l x m l y m o t u y q c u q  
z v e p r y y n z r r e m q r m y n m z n p u v z r d v r  
w f q s z z o s s f n r s t n z o n o q v w s e w s  
a x g r t p b t t g o s u o p o a p r w x b t f x t  
b y h s u a a q c u u h p t v p a q p b q s x y c u g y u  
c z i t v b b r d v i q u w q b r q c r t y z d v h z v  
d j u w c c s e w w j r v x r c s r d s u z e w i w  
e a k v x d d t f x x k s w y s d t s e t v a f x j a x  
f b l w y e e u g y y l t x z t e u t f u w a b g y k b y  
g c m x z f f v h z z m u y u f v u g v x b c h z l c z  
h d n t g g w i n v z a v g w v h w y c d i m d



m i s c e l l a n é e s   d e   l a   m a c h i n e r i e

a s t r i d   h a u t o n

mémoire de fin d'études sous la direction de Cédric de Veigy  
Ensci - Les Ateliers, 2010



Abécédaire, Abracadabrantésque, Accident, Alexandre le  
Bienheureux, Animisme, Appareils, Automatismes, « Auto-mobile »,  
Bibliographie, Bidouilleur, Black-out, Bobinette, Branché, Bruit,  
Bureaux, Compétences, Comptine, Confiance, Déclat, Défaillances,  
Démultiplier, Détournement, Diagnostic, Dissimulé, Distributeur,  
Élémentaire, Épluche-pomme, Extériorisation, Fatalité, Fer à  
friser le persil, Flipper, Grésillement, Grincement, HS, Incantation,  
Insaisissable, Interférences, Inventer, Jetable, Kodak, Lavomatic,  
Lucidité, Machin, Machine, Machine à grappin, Machine à sous,  
Main, Marge, Minuterie, Mode d'emploi, Normes, Obsolescence,  
Pachinko, Panacée, Patraque, Pédale, Pénible, Percolateur, Poubelle à  
pédale, Prière, Progrès, Question, Réalité, Refrain, Remonter, Réparer,  
Rocambolesque, Rolodex, Strapontin, Tapette à souris, Téléphone,  
Usine à gaz, Vélo, Vélo d'appartement, Violence, WC, XYZ.



# Abécédaire

Les rouages de cette **machinerie** sont des mots qui introduisent un film, une image, un extrait de texte, un personnage, une anecdote, une citation, une expression, une définition revisitée pour l'occasion, une réflexion, un concept, ... Certaines de ces entrées annoncent une approche théorique d'une notion qui nervure l'ensemble de la recherche, ils posent les jalons du sujet. D'autres sont des mots subsidiaires par l'intermédiaire desquels est injectée de la substance à la théorie. Toutes ces entrées ne s'agencent pas dans le fameux ordre « du général au particulier », ni n'apparaissent au fil d'un découpage de type « thèse-antithèse-synthèse », elles s'articulent selon une logique tout aussi rigoureuse, voire rigide, celle de l'ordre alphabétique.

Le fait que l'ordre d'apparition des rouages soit imposé par une logique de classement **extérieure** à l'intention, préalable au raisonnement, est en rapport direct avec le sujet traité : l'homme face au déterminisme technique.

Choisir l'ordre alphabétique comme précepte de mise en forme, c'est s'imposer délibérément une contrainte. En effet, cela implique que le contenu ait à s'y accommoder. Cette conciliation exige d'évaluer les **marges** de manœuvre inhérentes à la règle instaurée. Dès lors, ces miscellanées ne procèdent pas de propos isolés, elles sont poreuses, participent à un même mouvement, aux mêmes manœuvres en **marge** ; elles se répondent, se recourent, selon leur positionnement, elles anticipent, évoquent celles à venir, ou font écho aux précédentes. L'articulation de ces réciprocités et de ces causalités, par delà l'ordre alphabétique, façonne alors un système signifiant, une **machinerie** qui laisse affleurer ce qui pourrait, tout comme ce qui ne pourrait pas, rentrer dans le système.

Pour les raisons tout juste évoquées, la résultante comparait donc visiblement fragmentée et apparemment disloquée. On y passe du coq-à-l'âne,

puis de l'âne-au-coq. C'est pas du tout cuit ! L'incommodité a bien des torts et elle n'en est pas moins honorable. Si pour nous la technique c'est de l'hébreu et que nous acceptons de le perdre dans cet imbroglio, c'est pour mieux le retrouver plus loin, ainsi, on prend part avec connivence au dénouement de cet enchevêtrement.

Énoncer une pensée selon la trame d'un **abécédaire**, c'est la démonter pour la remonter en un nouveau système symptomatique libre d'être reconfiguré à loisir par le lecteur.



Les rues de cette ville n'ont pas de nom. Il y a bien une adresse écrite, mais elle n'a qu'une valeur postale, elle se réfère à un cadastre (par quartiers et par blocs, nullement géométriques), dont la connaissance est accessible au facteur, non au visiteur : la plus grande ville du monde est pratiquement inclassée, les espaces qui la composent en détail sont innommés. Cette oblitération domiciliaire paraît incommode à ceux (comme nous) qui ont été habitués à décréter que le plus pratique est toujours le plus rationnel (principe en vertu duquel la meilleure toponymie urbaine serait celle des rues-numéros, comme aux Etats-Unis ou à Kyoto, ville chinoise). Tokyo nous redit cependant que le rationnel n'est qu'un système parmi d'autres. Pour qu'il y ait maîtrise du réel (en l'occurrence celui des adresses), il suffit qu'il y ait système, ce système fût-il apparemment illogique, inutilement compliqué, curieusement disparate : un bon bricolage peut non seulement tenir très longtemps, on le sait, mais encore il peut satisfaire des millions d'habitants, dressés d'autre part à toutes les perfections de la civilisation technicienne.

# Abracadabrantesque

**Inventeur** passionné par les applications possibles et imaginables de la mécanique et de l'électricité, Jean-Eugène Robert-Houdin fut plus connu sous la casquette d'illusionniste. Chaque soir, devant son « Théâtre des Soirées Fantastiques », la foule se bousculait pour se laisser bluffer par ses tours de passe-passe, ou admirer la dextérité renommée de ses **automates**. Un tel succès a contribué à occulter son activité **d'inventeur**. Certains d'entre-vous seront donc peut-être étonnés d'apprendre, entre autres, qu'il collabora à l'amélioration de l'ampoule à incandescence et conçut un « réveil-briquet ».

Robert-Houdin prit part à l'Exposition Nationale de 1844. À l'occasion de cet événement, l'un des membres du jury lui confiât sa déception que celui-ci « n'ait pas appliqué à des travaux sérieux les efforts d'imagination qu'il avait déployés pour des objets de fantaisie »<sup>1</sup>. Par le terme de « sérieux », ce n'est pas l'approche scrupuleuse et rigoureuse des travaux de Robert-Houdin que cet homme contestait. Ce qu'il désavouait par là, c'est la manie que cet **inventeur** avait de leur donner invariablement la tournure d'artifices. Il déplorait cet emploi des sciences, s'alliant à la duperie et prêtant son concours au spectaculaire et à l'**abracadabrantesque**. Cela relève d'une atteinte au sérieux scientifique. Confrontées à un tel raisonnement, les réalisations de Robert-Houdin se voient prêter des allures de frasques et épinglées de « fantaisistes ». Son penchant pour l'illusion, qui avait fait sa renommée dans le monde du spectacle, avait donc son pendant dans le domaine de l'objet utile.

En 1852, Robert-Houdin se retire définitivement de la scène et part s'installer au domaine du Prieuré, à Saint-Gervais, près de Blois. En ce lieu (qu'un de ses amis rebaptisera par la suite l'Abbaye de l'Attrape), il imagine et arrange plusieurs dispositifs en fonction de la vie qui s'y déroule. L'un d'eux a été conçu dans l'intérêt de pouvoir « remplir **automatiquement**

les fonctions d'un concierge »<sup>2</sup>. Ainsi énoncée, cette installation semble destinée à accomplir, à distance, l'ouverture de la porte du domaine, puis sa fermeture après l'entrée du visiteur. Dans ce cas, elle serait, en quelque sorte, l'ancêtre de nos portes à ouverture **automatique**. La porte doit basculer d'une position à une autre, d'un état à un autre : ouverte, fermée, ouverte, fermée... Il s'agit donc d'un mécanisme binaire on ne peut plus **élémentaire**. Mais Robert-Houdin n'est pas du genre à se contenter d'un fonctionnalisme dépouillé, il s'ingénie à donner, à chacun des dispositifs du Prieuré, la tournure d'un évènement fantastique inattendu doublé d'un usage ingénieux.

« La porte des visiteurs est peinte en blanc. Sur cette porte immaculée apparaît à hauteur d'œil, une plaque en cuivre dorée, portant le nom de Robert-Houdin.(...) Au-dessous, (...) un petit marteau également doré, (...) une petite tête fantastique et deux **main**s de même nature sortant de la porte (...) semblent indiquer le mot « Frappez » qui est placé en dessous d'elles. Le visiteur soulève le marteau selon sa fantaisie ; mais, si faible que soit le coup, là-bas, à quatre cents mètres de distance, un carillon énergique se fait entendre (...) sans blesser, pour cela, l'oreille la plus délicate. (...) Pour ouvrir la serrure, il suffit de pousser un bouton placé dans le vestibule. (...) En même temps que fonctionne la serrure, le nom de Robert-Houdin disparaît subitement et se trouve remplacé par une plaque en émail, sur laquelle est peint en gros caractères le mot « Entrez » ! À cette intelligible invitation, le visiteur tourne un bouton d'ivoire, et il entre en poussant la porte qu'il n'a pas même la peine de refermer, un ressort se chargeant de ce coin »<sup>3</sup>.

Curieusement, au vue de ce scénario, on constate que l'ouverture de la porte ne s'effectue pas **automatiquement**. Mais, si Robert-Houdin (qui en a pourtant les moyens) n'épargne pas au visiteur la lourde tâche de pousser la porte, ce n'est absolument pas anodin. En effet, lorsque le visiteur s'exécute, il interagit avec le mécanisme qui, en retour, va fournir à Robert-Houdin des indications indispensables au bon déroulement du tour suivant :

« Le visiteur, en entrant, ne s'est pas douté qu'il a envoyé des avertissements à ses futurs hôtes. La porte, en s'ouvrant et en se fermant, a exécuté, aux différents angles de son ouverture et de sa fermeture, une sonnerie

d'un rythme particulier. Cette musique bizarre et de courte durée peut indiquer (...) si l'on reçoit une ou plusieurs personnes, si c'est un habitué de la maison ou un visiteur nouveau, si c'est enfin quelque intrus. »<sup>4</sup>

Au travers du langage mécanique et de signaux électriques, Robert-Houdin a établi un code qui lui permet de transcrire un mouvement là-bas en un son ici. Il le réinterprète ensuite pour en déduire des renseignements prémonitoires sur le ou les visiteurs à l'approche. Grâce à ce truchement astucieux, qui précède de plusieurs années l'**invention** de l'interphone, l'extraordinaire se produit : Robert-Houdin devient quelqu'un d'**extralucide**, s'alloue un don qui contribua probablement à instituer « sa dangereuse réputation d'un homme possédant des pouvoirs surnaturels »<sup>5</sup>. Bien entendu, pour que cela continue de dépasser l'entendement, le pot aux roses ne doit pas être découvert. C'est le lot de tout bon magicien que de garder jalousement ses trucs. Car, pour continuer à susciter l'émerveillement, il doit s'assurer que les moyens qu'il déploie à cet effet ne soient pas exposés tels quels. Si c'était le cas, ils se donneraient à comprendre, or ceux-ci doivent rester énigmatiques pour jouer en faveur de l'illusion.

Si Robert-Houdin use de prestiges similaires au domaine comme à la scène, il s'agit pourtant de deux configurations bien différentes. En effet, dans le domaine du Prieuré, de tels agissements ne s'apparentent plus à des performances furtives, il s'agit désormais de véritables installations qui se destinent à des usages définis. Dès lors, ce n'est plus Robert-Houdin qui exécute le tour de magie, il en devient l'instigateur. Et à son insu, le spectateur devient quant à lui acteur et usager, il prend part au numéro. Ainsi, sans plus attendre, voici révélé le stratagème dont Robert-Houdin usa pour rendre ses domestiques plus dévoués qu'ils ne se savaient eux-mêmes :

Robert-Houdin avait installé plusieurs cadrans d'horloge sur l'ensemble du domaine. « Mais à tous ces cadrans il fallait une sonnerie unique, une sonnerie pouvant être entendue des habitants du Prieuré (...). Sur la façade de la maison est une sorte de campanile abritant une cloche d'un certain volume, dont on se sert pour l'appel aux heures des repas »<sup>6</sup>. Il pensa à coupler le système régulateur des horloges à un mécanisme qu'il

adjoint à cette cloche. « Je plaçais au-dessus de cette cloche un rouage suffisamment énergique pour soulever le marteau en temps voulu »<sup>7</sup>, et pour « **remonter** chaque jour le poids de cette **machine**, j'établis entre la porte battante de la cuisine, située au rez-de-chaussée, et le **remontoir** de la sonnerie, placé au grenier, une communication disposée de telle sorte qu'en allant et venant, et sans qu'ils s'en doutent, les domestiques **remontent** incessamment le poids de ce rouage. C'est presque un mouvement perpétuel dont on a jamais à s'occuper. »<sup>8</sup>

Là où d'autres n'auraient vu qu'agitation en ces déplacements itératifs, Robert-Houdin, lui, y a vu « une force perdue, ou pour mieux dire non utilisée »<sup>9</sup>. À l'instar de ses précédents coups, il est bien le seul à avoir connaissance de l'astucieux procédé mis en place. Par contre, cette fois-ci il n'a pas de spectateur, il n'y a que Robert-Houdin qui puisse constater la bonne marche de sa manigance. Ce qui lui permet, sans être inquiété le moins du monde, de piper les aiguilles et le tocsin à sa convenance.

« Lorsque, (...), je veux avancer ou retarder l'heure de mes repas, je presse secrètement sur certaine touche électrique placée dans mon cabinet, et j'avance ou retarde à mon gré les cadrans et la sonnerie de la maison »<sup>10</sup>. Et Robert-Houdin, très satisfait, de se féliciter de la fiabilité de ses installations bien huilées. « Mon concierge électrique ne me laisse donc plus rien à désirer. Son service est des plus exacts ; sa fidélité est à toute épreuve ; sa discrétion est sans égale ; quant à ses appointements, je doute qu'il soit possible de moins donner pour un employé aussi parfait. »<sup>11</sup>

Mais, au-delà des services rendus par ses auxiliaires électriques et mécaniques, c'est autant sa maîtrise de la technique, et les pouvoirs qu'il s'attribue par son intermédiaire, qui le grisent. « N'ai-je pas dans l'électricité et la mécanique des auxiliaires intelligents et sur le service desquels je puis compter ? »<sup>12</sup>

1 Jean-Eugène Robert-Houdin, *Comment on devient sorcier*, Paris, Omnibus, 2006, p. 382.  
2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 *Ibid*, extraits p. 943 à 951.

# Accident

Par un beau week-end, Corinne et Roland décident de partir voir du pays au volant de leur belle automobile. Mais il semble que bien d'autres aient décidé d'en faire de même car, à peine ont-ils pris la route que Corinne et Roland se retrouvent aux prises avec un inextricable embouteillage. Ainsi commence le film *Week-End*, réalisé en 1967 par Jean-Luc Godard.

Alors que chaque protagoniste reste bloqué dans sa voiture, la caméra **remonte** l'interminable cortège des véhicules<sup>1</sup>, « la route est comparable à un endroit où la guerre a frappé : les voitures déchiquetées et imbriquées les unes dans les autres, les incendies qui continuent à consumer les carcasses, les corps abandonnés au milieu de flaques de sang »<sup>2</sup> ... Au fur et à mesure de ce plan à rebours, on reconstitue l'enchaînement des **accidents** dont cet engorgement est la conséquence. À la même cadence, défilent devant nos yeux les cadavres des victimes comme les conducteurs à bout de nerf qui, en désespoir de cause, n'ont de cesse de klaxonner sans reprendre leur souffle. Ce détachement dans la façon d'exposer l'embouteillage souligne notre propre détachement face à un tel évènement, considéré par tout un chacun comme un fait du quotidien, comme une contingence inévitable.

« Les mésaventures du **progrès** technique, dues à l'erreur humaine, à la **défaillance** de la **machine**, à un fait imprévisible, nous sont familières »<sup>3</sup> et nous avons une fâcheuse tendance à considérer l'**accident** comme une **fatalité**, ce qui revient à en faire le prix à payer pour profiter des bienfaits de la technique. À l'écran, c'est « l'indifférence à ces scènes d'horreur de la part de ceux qui continuent à rouler »<sup>4</sup> qui perturbe, qui semble le plus tragique et c'est bien cette indifférence qui engendre cette **fatalité**, comme si nous acceptions d'être à la merci de ce qui nous rend service. Nous nous en remettons à la technique, nous avons foi en elle et conduire une automobile en revient à lui confier sa vie.

Et si toutefois il arrivait malheur, c'est la faute à « pas de chance » !

Un **accident** est toujours malencontreux dans le sens où il se défait de toute volonté. Seulement, on ne peut pas évincer l'**accident** en arguant le hasard, il fait partie intégrante de la technique. « Les faits qui sont “hors du plan” (...) sont souvent interprétés comme des aberrations ou des **accidents**, alors que précisément ce sont ces faits hors série qui doivent retenir notre attention pour caractériser non ce que l'on prétend faire mais ce qui se passe réellement »<sup>5</sup>.

C'est ce que met en scène Jacques Tati, dans son film *Trafic*, lorsqu'il imagine un **accident** qui se déroulerait « comme prévu », tel un mécanisme bien huilé au programme prédéterminé. Les collisions se synchronisent et s'enchaînent parfaitement les unes les autres, elles s'articulent en une chorégraphie réglée comme du papier à musique. Il n'y a ni de peur ni de mal, pas de dégâts mais un simple démantèlement. En orchestrant l'**accident**, comme si celui-ci n'échappait en rien à la logique inscrite dans les pièces des engins, Tati suggère que l'**accident** lui-même appartient à l'**invention** de l'automobile. Cet **accident** bien coordonné rappelle également que lorsque nous perdons le contrôle d'un véhicule, sa course continue de répondre aux lois de la physique, l'accident est « une occurrence inévitable due à l'effet des lois naturelles immuables »<sup>6</sup>.

Au travers des **éléments** mécaniques qui régissent la conduite d'une automobile (le volant, les **pédales** de frein, d'embrayage et d'accélération), nous entretenons une forme de relation sensible et continue avec l'automobile. Nous en tenons les rênes. L'**accident** se produit lorsque quelque chose dans cette continuité nous échappe, que ce soit dû à une erreur d'évaluation de la part de l'homme ou aux rênes de la **machine** qui lâchent. « Sans maîtrise, la puissance n'est rien », scande Pirelli, constructeur de pneumatique et fournisseur officiel du championnat de Formule 1. Non, elle n'est pas rien, elle est une puissance qui bouillonne avec laquelle nous entretenons un rapport de force constant. Notre maîtrise doit être continue, faute de quoi nous perdons le contrôle d'une puissance disproportionnée, aux emballements ravageurs.

Pour tenter de contrer ces emballements, les constructeurs automobiles ont opté pour la **démultiplication** de capteurs « intégrés aux véhicules afin d'anticiper les aléas qui peuvent se manifester le long d'un trajet et



Jacques Tati, *Trafic*, 1971.



d'adapter la réponse optimale au problème rencontré »<sup>7</sup>. L'**accident** suffit à justifier l'immixtion pullulante de toutes sortes de ces dispositifs de sécurité. Par leurs capacités d'anticipation, ceux-ci délestent l'homme et l'excluent progressivement de bien des opérations d'évaluation et de prise de décision que sollicite d'ordinaire l'action de conduire. Dès lors, « à partir d'un certain degré d'**automatisme**, c'est l'homme qui devient une gêne, parce qu'il est imprévisible »<sup>8</sup>.

1 Ce travelling est l'un des plus longs de l'histoire du cinéma, filmé sur trois cents mètres en une seule prise, Godard choisit de le couper en deux au moment du montage.

2 Bruno Paradis, « L'Automobile ou De la conquête de la mobilité à la saturation de l'objet technique » in *Pour penser la technique*, Alliage, n° 21, 1994, p. 69.

3 Louis-Vincent Thomas, « Fantômes de mort et technologie de pointe », in *Les Rhétoriques de la technologie*, Traverses, éditions de Minuit, n° 26, oct. 1982, p. 45.

4 Ibid.

5 Jacques Ellul, *Le Bluff technologique*, Paris, Hachette, 1988, p. 392.

6 Ambrose Bierce, *Le Dictionnaire du Diable*, Néo, 1987, p. 23.

7 Bruno Paradis, *ibid.*, p. 70.

8 Paul Virilio, « Exposer l'**accident** », in *Les Rhétoriques de la technologie*, p. 39.

Pendant quinze jours il me donna toute satisfaction, sauf que, à l'improviste, mon coup de **pédale** s'emballait à vide avec un **bruit** de catastrophe. Angoissante impression de perte de vitesse, l'homme n'est plus maître de la **machine**, la chaîne et le pignon vident leurs querelles sous ses pieds impuissants, il ne peut que **pédaler** bêtement dans le néant, comme frappé d'un châtiment mythologique, en attendant que s'accrochent à nouveau le maillon précaire sur la dent de fortune.

**TERRIBLE ACCIDENT** — Un troupeau de locomotives sauvages, parqué dans les hangars de Versailles, s'était échappé la nuit dernière et s'est dirigé à toute vapeur vers Paris.

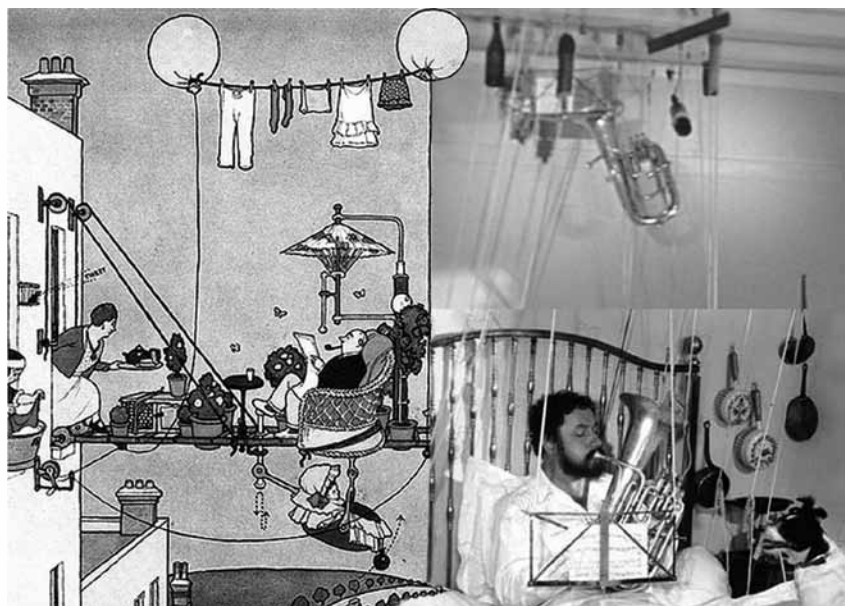
Ce troupeau, après avoir dévoré complètement le pont d'Asnières et ravagé une douzaine de villas, a pris la direction de l'ouest en poussant des sifflements terribles.

Des télégrammes ont été lancés de tous côtés. La consternation règne dans le pays. Fort heureusement, aucun monument historique n'a été atteint jusqu'ici.

# Alexandre le Bienheureux

« **Alexandre** fais ci, **Alexandre** fais ça. Quand tu auras fini de faire ci, tu penseras à faire ça ». Travailler, travailler, toujours travailler. Décidemment, **Alexandre** n'en avait jamais fini de s'exécuter. Continuellement derrière son dos, son épouse ne lui laissait jamais une occasion de se reposer. Alors, lorsque celle-ci décède brusquement dans un malencontreux **accident** de la route, Alexandre, loin d'être éploré, y entrevoit plutôt son salut. Dorénavant, plus personne ne lui dira ce qu'il a à faire. Personne ne l'obligera plus à quitter son lit. Sûrement pas. On l'en a trop privé. Alors, tant qu'il n'en aura pas décidé autrement, tant qu'il aura du sommeil à rattraper, il ne mettra pas le pied à terre et restera blotti dans ses draps. Ça sera ainsi et pas autrement, telle est sa détermination. Et il est bien décidé à s'y tenir.

Pour mettre son caprice à exécution, **Alexandre** installe un ingénieux système de poulies et de cordelettes au-dessus de son lit, ce qui lui permet de disposer d'un « nécessaire » à portée de la **main**. Celui-ci se compose notamment d'un saucisson, de bouteilles de vin, d'oignons frais, mais aussi d'un pupitre et d'un tuba. Le temps de cette installation n'est ni montré ni évoqué dans le film de Yves Robert, mais un tel dispositif induit forcément un investissement de temps et d'efforts avant qu'**Alexandre** ne puisse enfin jouir de l'autarcie la plus plaisante. **Alexandre** a échafaudé sa paresse en fabricant une **machine** à oisiveté. Mais cela ne fait pas de lui un paresseux, bien au contraire, car pour parvenir à ses fins il n'a pas hésité à sortir les grands moyens. Pour une fois, la technique apporte une retribution directe au travail d'Alexandre, celle de ne plus avoir à travailler.



# Animisme

« La terminologie utilisée en mécanique pour nommer les « organes » de la **machine** est particulièrement éloquente quant à l'analogie qui a été établie entre les assemblages mécaniques et les organes de l'homme : on parle de dents, de chevilles, de mâchoires, de gorges, de genoux, d'articulations, de rotules, de doigts, de têtes, ... »<sup>1</sup>. Cette dénomination, qui se veut fondée sur des ressemblances d'ordre anatomique, est également une interprétation de l'homme, une projection de son corps sur sa création. Mais, au niveau des fonctionnements corporels, la relation analogique entre l'homme et la **machine** ne résiste pas ; « la **machine** ne se nourrit ni ne se repose »<sup>2</sup>.

Cependant, face à des réactions de l'objet technique qui lui échappent, qui lui semblent irrationnelles malgré sa conscience qu'il ne peut pas en être ainsi, l'usager ne peut s'empêcher de considérer la **machine** comme douée d'intention, capable de discernement, et en arrive à lui attribuer une âme. À défaut de comprendre ses tenants et ses aboutissants, il se réfugie dans une croyance qui lui offre la possibilité d'espérer pouvoir interagir avec la **machine** sur un plan « humain ».

Chacun y va de sa méthode. Parfois des supplications arriveraient peut-être à persuader l'**appareil** de se mettre en marche. Comme il n'a pas le droit de nous lâcher, du moins pas maintenant, alors on lui dispensera des encouragements. Allez, allez, tu peux le faire. Mais comme « tout ce qui sert se montre rebelle, tend à s'insurger et à se rendre indépendant »<sup>3</sup>, au final, il est peu probable qu'il se laisse attendrir et il n'en fera qu'à sa tête. C'est à croire que certaines **machines** se plaisent à nous rendre la vie difficile alors qu'elles sont censées nous la faciliter. Croit qui veut bien y croire, mais il paraît que « les **machines** traitent très mal ceux qui ne les aiment pas »<sup>4</sup>.

1 Bruno Jacomy, *L'Âge du plip*, Paris, Seuil, 2002, p. 152.

2 Gilbert Simondon, *Du Mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958, p. 138.

3 Hans Dieter Bach, « Le Rossignol et le robot ou quelques réflexes sur la vie fantomatique des **automates** », in *Les Rhétoriques de la technologie*, Traverses, n° 26, 1982, p. 127.

4 André Maurois, *Lettres à une inconnue*, Arthème Fayard, 1956, p. 54.

Depuis quelques semaines, chez moi, le lave-linge et le lave-vaisselle rejettent par leurs interstices une sorte de rouille mousseuse. Je m'inquiète et me pose des **questions** quant à la façon dont je les ai traités. Ai-je cru seulement les aimer et les comprendre ? Cette émission de bave, assez importante, marquerait-elle le commencement de leur agonie ? J'en ai le frisson.

Le guichet bancaire  
**automatique** me remercie de retirer de l'argent. Mais qui me  
remercie ? Un amas de puces et de câbles ? « Veuillez patienter  
pendant que nous traitons votre demande », me répond la  
**machine**. « Nous » ? Vous n'existez même pas. Vous n'avez pas  
d'âme. Vous n'avez jamais péché, aimé, haï, été déprimés ou eu la  
gueule de bois. De quel droit ce « nous » ?



# Appareils

Bip.

« Allo, c'est Maman à l'**appareil**.

Tu ne réponds pas. Tu dois déjà être à bord de l'**appareil**.

Je voulais te prévenir, tu as oublié ton **appareil** sur la table.

Tu n'as vraiment pas **la pareille** en matière d'étourderies.

Et tant que j'y suis : n'oublie pas qu'à ton retour tu as rendez-vous pour te faire enlever ton **appareil**.

Je t'embrasse et passe de bonnes vacances. »

# Automatisme

Alors que la relation qui se nouait entre la **main** et l'outil relevait d'une accommodation réciproque qui donnait lieu à l'acquisition progressive d'un savoir-faire (l'outil s'adaptant à la **main** et la **main** à l'outil) ; face à la **machine automatisée**, notre geste n'est plus que déclencheur, un programme est venu se substituer à cette réciprocité. À une action donnée, il fait coïncider une réaction prédéterminée en amont, au moment de sa conception, que nous ne pouvons que constater et réitérer. À ce stade, « la **machine** est un geste humain déposé, fixé, devenu stéréotypie et pouvoir de recommencement »<sup>1</sup>.

Ce principe d'**automatisme**, en faisant correspondre une réponse à un besoin, a longtemps été envisagé comme la solution de commodité. En effet, « nous rendre la vie plus commode », c'est bien là la vocation des **machines** et des **appareils** qui partagent notre quotidien. « Or, pour rendre une **machine automatique**, il faut sacrifier bien des possibilités de fonctionnement, il faut la stéréotyper dans sa fonction. En devenant **automatique**, cette fonction s'accomplit, mais s'achève aussi : elle devient exclusive »<sup>2</sup>. L'utilisateur n'a pas la possibilité de faire plier les **machines** à ses désirs, c'est à lui de s'accommoder de leur réponse, d'ajuster ses attentes, et de se faire à leurs programmes. Face à un **automatisme** outrancié, l'usager voit sa **marge** de manœuvre diminuer comme une peau de chagrin, s'installe alors un sentiment de désaffection, et, telle une **fatalité**, il se résout à cohabiter avec elles.

Pour que la **machine** puisse répondre pertinemment à la singularité de sa demande, il faut que son programme permette de la prendre en considération. C'est pourquoi Jean Baudrillard et Gilbert Simondon s'accordent à dire que « la véritable "fonctionnalité" ne correspond pas à un surcroît d'**automatisme**, mais au contraire, au fait que le fonctionnement d'une **machine** recèle une certaine **marge** d'indétermination »<sup>3</sup>. La présence

ou non de cette **marge** d'indétermination permet d'établir un critère de distinction entre les **machines** dites « ouvertes », car « sensibles à une information **extérieure** »<sup>4</sup>, et les **machines** « fermées ». Simondon précise que « l'existence d'une **marge** d'indétermination qui laisse la **machine** ouverte doit être entendue comme l'existence d'un certain nombre de phases critiques dans son fonctionnement ; la **machine** qui peut recevoir une information est celle qui localise temporairement son indétermination à des instants sensibles, riches en possibilités »<sup>5</sup>.

1 Gilbert Simondon, *Du Mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958, p.138.

2 Jean Baudrillard, *Le Système des objets*, Paris, Gallimard, 1968, p. 155.

3 Gilbert Simondon, *ibid*, p. 11. et Jean Baudrillard, *ibid*, p. 156.

4 Jean Baudrillard, *ibid*, p. 156.

5 Gilbert Simondon, *ibid*, p. 141.

Ma grand-mère reçut en cadeau de sa fille - une maniaque du gadget - le premier modèle de Cocotte-minute. Certes, c'était un bel objet, à la carrosserie lourde, au couvercle à la fois crispé physiquement et exclusif de caractère, puisque seul il pouvait avoir un regard sur la cuisson des aliments. C'est ce qui dérouta mon aïeule, excellente cuisinière, ayant l'habitude de surveiller de près l'évaporation des sauces et de les tâter de la langue dans le but d'obtenir, non seulement une consistance idéale mais, pour chaque espèce, un goût, un fumet inscrits dans sa mémoire depuis bon nombre d'années. Et puis, comment savait-on si c'était assez cuit sans toucher de la fourchette ou du couteau pointu ? On avait beau lui expliquer que ça se faisait tout seul, qu'il n'y avait qu'à compter les heures et les minutes, elle ne comprenait pas. On l'obligea à assister à un premier essai. On l'engagea, lorsque la cocotte fut bouclée et programmée, à aller s'occuper ailleurs - c'était là, lui dit-on, l'intérêt de cette casserole particulière. Pourtant, elle ne put se résoudre à quitter l'ennemie, tournant autour d'elle avec inquiétude, un souci au front, une larme à l'œil parce qu'elle se sentait supplantée dans sa tâche primordiale. Heureusement pour elle, ce premier essai livra un ragoût pâteux et brûlé à sa base. Je l'entends encore rire mauvais à l'intention de sa rivale qu'elle ne consentit même pas à nettoyer. Elle enveloppa l'objet maculé dans un journal et, avec un mépris qu'elle ne dissimulait pas, elle le porta jusqu'au dépôt d'ordures le plus proche. Naturellement, dès le lendemain, elle redevenait seule maîtresse des regards, des dégustations et des piqures sur viandes au-dessus de ses récipients préférés.

## « Auto-mobile »

« **Auto-mobile** » est une « sculpture méta-mécanique sur béquille à roulette »<sup>1</sup> réalisée par Tinguely en 1954 que « les spectateurs ne pouvaient regarder (...) parce qu'elle s'enfuyait à leur approche »<sup>2</sup>. Elle est une **machine** célibataire, qui se suffit à elle-même et s'oppose à toute relation avec autrui. Cette attitude n'est que la résultante d'un programme que son créateur lui a insufflé. Il a décidé qu'il en serait ainsi, que l'homme n'aurait non seulement aucune possibilité de pouvoir interagir avec sa **machine**, mais que celle-ci se refuserait à lui. « Elle tourne par elle-même, pour elle-même et en elle-même »<sup>3</sup>. Ces **machines**, que l'on a affranchies et qui laissent l'homme en dehors, « emportent souvent des connotations de solitude, de déréliction »<sup>4</sup>, contrairement à d'autres, les **machines** célibataires ne peuvent rien pour quiconque. Elles démontreraient la capacité des moyens techniques à s'émanciper.

1 Michel Conil Lacoste, Tinguely. *L'Énergétique de l'insolence*, tome I, Paris, éditions de la différence, 1989, p. 34.

2 Ibid.

3 <http://shukaba.org/Machines.html>.

4 Marc Le Bot, « Fonction et hasard », in *Les Rhétoriques de la technologie*, Traverses, éditions de Minuit, n° 26, oct 1982, p. 67.

# Bibliographie

## Ouvrages

ALLAIS Alphonse, *Œuvres Posthumes*, Paris, Robert Laffont, 1990.

BARTHES Roland :

*Incidents*, Paris, Seuil, 1987.

*L'Empire des signes*, Genève, Skira Flammarion, 1970.

BAUDRILLARD Jean, *Le Système des objets*, Paris, Gallimard, 1968.

BERNHARD Thomas, *Un Enfant*, Paris, Gallimard, Folio, 1984.

BIERCE Ambroise, *Le Dictionnaire du diable*, Néo, 1987.

BOUVIER Nicolas, *L'Usage du monde*, Paris, Payot, 2005.

BRUN Jean, *Le Rêve et la machine*, Paris, La Table Ronde, 1992.

CARROLL Lewis (1865), *De l'autre côté du miroir*, Paris, Gallimard, Folio, 1990.

CORNIL LACOSTE Michel, *Tinguely L'énergétique de l'insolence*, tome I, Paris, Éditions de la différence, 1989.

DUBILLARD Roland, *La Boîte à outils*, Décines, L'Arbalète, 1985.

ELLUL Jacques, *Le Bluff technologique*, Paris, Hachette, 1988.

ENDE Michael, *Momo*, Paris, Stock, 1980.

FERRERO Guglielmo, *Discours aux sourds*, Éditions du Sagittaire, 1924.

FLUSSER Vilèm, *Les Gestes*, D'ARTS/HC, 1999.

FOURNEL Paul, *Besoin de vélo*, Paris, Seuil, 2001.

GIEDION Siegfried, *La Mécanisation au pouvoir. Contribution à l'histoire anonyme, tome III, Les **Machines** dans la maison*, Paris, Denoël/Gonthier, 1983.

GIONO Jean, *Voyage en Italie*, Paris, La Palatine, 1983.

JACQUARD Albert, *Abécédaire de l'ambiguïté*, Paris, Seuil, 1989.

JACOMY Bruno, *L'Âge du plip*, Paris, Seuil, 2002.

JARRY Alfred, *Œuvres Complètes, tome I*, Paris, Gallimard, 1972.

LAFFERTY Peter, *Forces et mouvement*, Paris, Gallimard, 1993.

LE CLÉZIO Jean-Marie Gustave :  
*Haï*, Genève, Skira Flammarion, 1971.  
*La Guerre*, Paris, Gallimard, 1970.

LEROI-GOURHAN André, *Le Geste et la parole, tome II, La Mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, 1964.

MAEDA John, *De la simplicité*, Paris, Payot, 2007.

MAUROIS André, *Lettres à l'inconnue*, Arthème Fayard, 1956.

MONZÓ Quim, ...Olivetti, Moulinex, Chaffoteaux et Maury, Paris, Le Serpent à plumes, 1994.

MUMFORD Lewis, *Le Mythe de la **machine**, tome I, La Technologie et le développement humain*, Paris, Fayard, 1973.

OROSA Ernesto, Rikimbili, PU Saint-Étienne, 2009.

ORWELL Georges, 1984, Paris, Gallimard, 1950.

PAWLOWSKI (de) Gaston, *Les Dernières inventions de M. de Pawlowski, Fallait y penser*, Paris, Balland, 1973.

PÀMIES Sergi, *Aux confins du fricandeu*, Paris, Le Serpent à plumes, 1994.

PERRAULT Charles (1697), *Contes de ma mère l'Oye*, Paris, Classiques, réédition 1978.

PERRET Jacques, *Le Machin*, Paris, Gallimard, 1955.

RAISON Bertrand, *L'Empire des objets*, Paris, éditions du May, 1989.

ROBERT-HOUDIN Jean-Eugène, *Comment on devient sorcier*, Omnibus, Paris, 2006.

ROUGEMONT (de) Denis, *Penser avec les mains*, Paris, Gallimard, 1972.

SÉRIS Jean-Pierre, *La Technique*, Paris, Presses universitaires de France, 1994.

SIMONDON Gilbert, *Du Mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958.

TERRAGNI Émilie (sous la direction de), *Classiques Phaidon du Design*, Paris, Phaidon, 2007.

VIAN Boris, *L'Écume des jours*, Pauvert, 1987.

WELLS Herbert-George, *La Machine à explorer le temps*, Paris, Gallimard, 1972.



## Revues

Technologies du quotidien : la complainte du progrès, dirigé par Alain GRAS & Caroline MORICOT, Autrement, n° 3, mars 1992.

Les Rhétoriques de la technologie, Traverses, Revue du Centre de Création Industrielle, Éditions de Minuit, n° 26, oct. 1982.

Pour penser la technique, Alliage, n° 21, 1994.

## Dictionnaire

Le Petit Robert (sous la direction de Alain REY et Josette REY-DEBOVE).

## Mémoire de fin d'études de l'ENSCI

HONNET Thibault, *Civilisation de la panne*, dirigé par Bruno Jacomy, 1994.

## Films

BOUTANG Pierre-André, *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, tourné en 1988, diffusé en 1996.

CHAPLIN Charlie, *Les Temps Modernes*, 1936.

GODARD Jean-Luc, *Week-End*, 1967.

GILLIAM Terry, *Brazil*, 1985.

ROBERT Yves, *Alexandre le Bienheureux*, 1967.

TATI Jacques :

*Playtime*, 1967.

*Trafic*, 1971.

GERONIMI Clyde, JACKSON Wilfred, LUSKE Hamilton, *Alice au pays des merveilles*, Walt Disney Productions, 1951.

## Sites

[www.wikipedia.org](http://www.wikipedia.org)

<http://www.angusmacgyver.fr/>

<http://shukaba.org/Machines.html>.

<http://multiboule.tumblr.com/>

<http://www.universalis.fr/encyclopedie/premier-kodak/>

<http://rickcicciarelli.com/traps.html>

<http://www.tunturi.fr/historique-tunturi.html>

<http://eu.toto.com/site/TOTO/Templates/ProductDetail.aspx?pageid=22&cc=FR>

## Bandes dessinées

FRANQUIN André :

*Gaston Lagaffe Gaffe à gogo*, Dupuis, album n° 3, 1964.

*Gaston Lagaffe Tome 19*, Dupuis, album n° 19, 1999.

# Bidouilleur

Héros de la série américaine du même nom et **bidouilleur** hors pair, MacGyver est un agent secret qui se refuse à utiliser ne serait-ce qu'une arme à feu, il en a une sainte horreur. Cette phobie s'explique par un événement tragique qui **remonte** à son enfance, alors que lui et trois de ses amis jouaient innocemment avec un revolver, le coup part tout seul et l'un d'eux est tué **accidentellement**<sup>1</sup>. Depuis, MacGyver ne porte sur lui qu'un couteau-suisse par le biais duquel il a développé des trésors d'ingéniosité, de créativité et de débrouillardise. Capacités auxquelles il fait **confiance** pour faire des objets qui lui tombent sous la **main** les « moyens du bord » aptes à le sortir de n'importe quelle situation.

Mac Gyver conçoit de nombreux stratagèmes<sup>2</sup> qui démontrent la **bidouillabilité**<sup>3</sup> de bien des **appareils** et des systèmes. Il **remonte** au niveau de leur logique constitutive, la reconfigure et élargit ainsi sa **marge** de manœuvre en allant jusqu'à les adapter à des situations pour lesquelles ils n'ont pas été conçus. En créant des interactions inhabituelles entre plusieurs **appareils**, il révèle ainsi que ceux-ci répondent à des logiques de fonctionnement et à des lois de la physique qui dépassent de beaucoup l'usage que nous en avons.

En découpant une carte de crédit en lamelles qu'il coince ensuite dans la **minuterie** des feux tricolores et il parvient ainsi à les dérégler un à un.

Coincé en haut d'une falaise, pour échapper à ses poursuivants il doit s'éloigner suffisamment de la paroi de roches afin de pouvoir ouvrir son parachute, pour cela il aplatit le canon d'un fusil de détresse et en fait un réacteur dont l'impulsion le propulse dans le vide.

En créant des coupures de courant par intermittence au niveau d'un disjoncteur, il éteint et allume à distance toutes les lampes **branchées** sur l'installation électrique, et peut ainsi communiquer en morse avec des

personnes situées dans d'autres pièces.

En plaçant l'aimant d'un **téléphone** sous une table de jeu, il affole la roulette qui s'y trouve.

En allumant tous les **appareils** électriques d'une cuisine et en plaçant, tel une parabole, un bol sur l'axe d'un robot mixeur, il parvient à créer des **interférences** qui perturbent alors toutes les caméras et tous les micros de surveillance des alentours.

1 Cette anecdote est révélée dans le deuxième épisode de la saison 4.

2 D'après les scénaristes, ces **inventions** fonctionneraient presque toutes, ils auraient même dû rendre plus succinctes les descriptions de fabrication d'explosifs pour éviter les **accidents** domestiques.

3 La « **bidouillabilité** » d'un objet technique ou d'un outil désigne sa capacité à être **détourné** de sa vocation initiale en vue d'essayer de lui trouver de nouveaux usages. Il se dit aussi d'un système dont on peut observer le fonctionnement interne pour le comprendre, en vue de le modifier. La **bidouillabilité** ne tient pas compte de la légalité de la démarche. Le terme « **bidouillabilité** » correspond à la traduction française du terme anglais « **hackability** », lui-même issu du mot « **hacker** » qu'un abus de langage récent (surtout dans les médias) a eu tendance à restreindre au sens de pirate informatique.

# Black-out

Il fait 31 degrés Celsius à New-York City en ce début d'après-midi du 14 août 2003. Climatiseurs, ventilateurs et ordinateurs tournent à plein régime dans les bâtiments d'affaires du cœur de Manhattan. Et puis, aux alentours de 16h, tous ces **appareils** s'accordent soudain pour s'arrêter net, pile au même moment. Cela ne fait de doute pour personne, il s'agit là d'une simple coupure d'électricité, on en a connu d'autres. Mais, les New-Yorkais vont tour à tour réaliser que celle-ci est d'une envergure inhabituelle, car elle va toucher non seulement l'ensemble de la ville, mais s'étendre jusqu'au Canada.

Les ouvriers et les employés, devenus impuissants en même temps que leurs **appareils**, quittent les usines et les **bureaux**, par les escaliers. Les rues se remplissent peu-à-peu de piétons et s'engorgent de voitures car les feux tricolores sont **hors service**. Des centaines de personnes sont bloquées dans des dizaines de rames de métro immobilisées. Du coup, des flots de marcheurs forcés investissent les ponts qui relient Manhattan aux autres quartiers de la ville. Les réseaux des opérateurs de **téléphonie** mobile sont saturés, les **téléphones** portables ne sont donc plus d'aucune utilité et les vieilles cabines sont prises d'assaut. Les centrales de traitement et d'épuration ont cessé de fonctionner, l'eau des robinets n'est plus potable.

Le courant n'a toujours pas été rétabli lorsque la nuit commence à tomber sur la ville dont on dit qu'elle ne dort jamais. En effet, depuis que la fée électricité a permis à l'homme de s'affranchir du cycle des jours et des nuits imposé par la course du soleil, « l'insomnie du monde a commencé »<sup>1</sup>. Mais, dans un même temps, l'homme s'est asservi au rendement et aux critères des **machines** que l'électricité lui a permis de créer et de faire tourner. « Les **appareils** domestiques sont souvent perçus comme des objets isolés et autonomes, or tous ces **appareils** dépendent,

et dépendront de plus en plus, de grands systèmes d'approvisionnement et de traitement, les macro-systèmes techniques »<sup>2</sup>.

La dépendance à ces macro-systèmes forge des comportements qu'un tel **black-out** met soudain en lumière, et, en ce soir du 14 août 2003, tandis que la ville se retrouve plongée dans le noir, les New-Yorkais ressortent des bougies du fond de leurs tiroirs. Par cette chaleur qui est celle de New-York en été, les bières se réchauffent à vitesse grand V et les glaces se mettent à fondre dangereusement. Les frigos réduits au silence doivent être vidés, les stocks de denrées périssables doivent être écoulés. Partout dans la ville, de la nourriture est **distribuée**, des barbecues et des apéros sont organisés. Les habitants sortent de chez eux et se mettent à partager l'opulence du surplus accumulé dans leurs réfrigérateurs, l'abondance d'une société stoppée en pleine vitesse. Ce relan de chaleur humaine souligne à quel point la **machine**, lorsqu'elle fonctionne, a tendance à s'interposer entre les hommes, sans que ceux-ci ne s'en aperçoivent plus. « Ce ne sont pas les **machines** qui actuellement travaillent pour satisfaire nos besoins ; c'est nous qui devons nous imposer à nous-mêmes des besoins nouveaux afin que les **machines** que nous avons **inventées** continuent à créer une abondance qui est notre tourment. »<sup>3</sup>

Il faudra quatre jours pour que tout revienne à « la normale », comme si de rien n'avait été. Cet événement **rocambolesque** aura généré une perte globale de six milliards de dollars, et un pic de la natalité neuf mois plus tard.

1 Guglielmo Ferrero, *Discours aux sourds*, Éditions du Sagittaire, 1924, p. 46.

2 Bernward Joerges et Ingo Braun, « L'Art ménager **branché** sur le réseau ? », in *Technologies du quotidien : la complainte du progrès*, Autrement, n° 3, 1992, p. 188.

3 Guglielmo Ferrero, *ibid*, p. 52.

Dès le moment de la parution de la première **machine**, il fut évident, pour tous les gens qui réfléchissaient, que la nécessité du travail de l'homme et, en conséquence, dans une grande mesure, de l'inégalité humaine, avait disparu. Si la **machine** était délibérément employée dans ce but, la faim, le surmenage, la malpropreté, l'ignorance et la maladie pourraient être éliminées après quelques générations. En effet, alors qu'elle n'était pas employée dans cette intention, la **machine**, en produisant des richesses qu'il était parfois impossible de **distribuer**, éleva réellement de beaucoup, par une sorte de processus **automatique**, le niveau moyen de vie des humains, pendant une période d'environ cinquante ans, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>.

Dans un monde dans lequel le nombre d'heures de travail serait court, où chacun aurait suffisamment de nourriture, vivrait dans une maison munie d'une salle de bains et d'un réfrigérateur, posséderait une automobile ou même un aéroplane, la plus évidente, et peut-être la plus importante forme d'inégalité aurait déjà disparu. Devenue générale, la richesse ne conférerait plus aucune distinction.

Il était possible, sans aucun doute, d'imaginer une société dans laquelle la *richesse* dans le sens de possessions personnelles et de luxe serait également **distribuée**, tandis que le *savoir* resterait entre les **main**s d'une petite caste privilégiée. Mais, dans la pratique, une telle société ne pourrait demeurer longtemps stable.

## Bobinette

«Tire la chevillette,  
la **bobinette** cherra.»

Charles Perraud (1697), « Le Petit chaperon rouge », in *Contes de ma mère l'Oye*, Paris, Classiques, réédition 1978, p. 7.



# Branché

- Salut, ça te **brancherait** une petite partie?
- Tu serais pas en train d'essayer de me **brancher** là?
- Pas du tout, il paraît que c'est l'activité **branchée** du moment.
- J'étais pas au courant.
- C'est bon, tu peux y aller, j'ai **branché** l'appareil.
- Ouais, mais t'as pas connecté les manettes.
- Pas besoin, elles sont sans fil.

# Bruit

« Aujourd'hui, on ne peut pas passer cinq minutes chez soi sans entendre le compresseur du réfrigérateur, la pompe du lave-vaisselle, le ventilateur du micro-ordinateur, celui du four, bref, une multitude d'objets qui ronflent, ronronnent ou bourdonnent et qui, sans faire énormément de **bruit** individuellement, créent un fond sonore incessant »<sup>1</sup>.

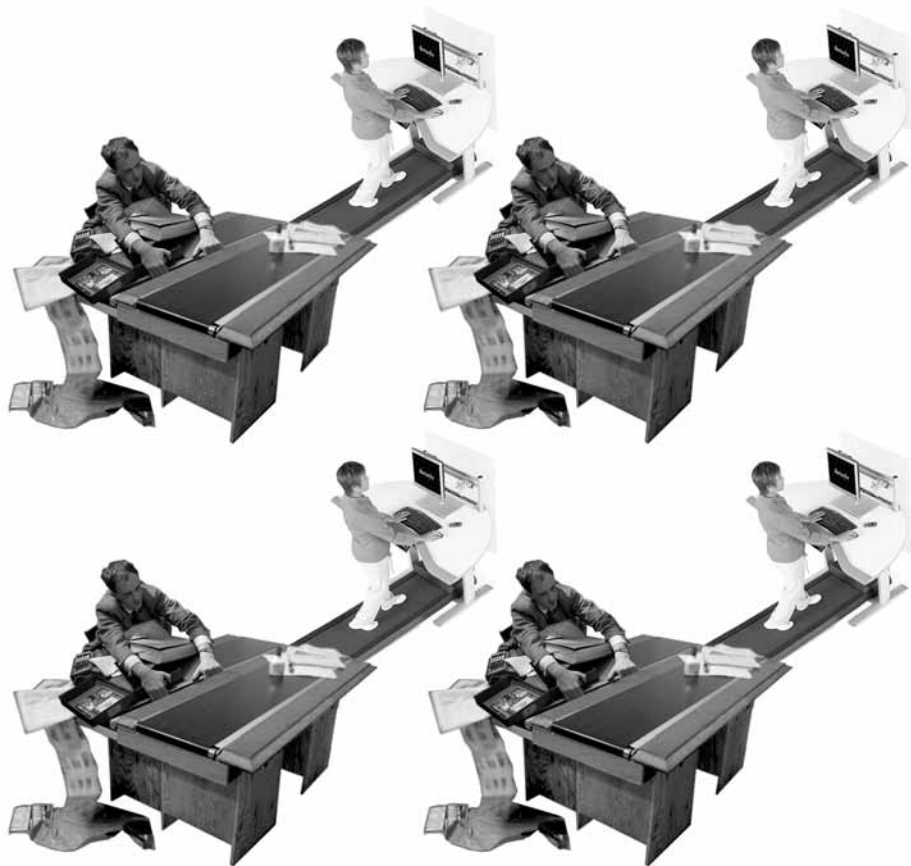
Combien de moteurs tournent dans nos intérieurs et participent à ce **bruit** de fond continuels contre lequel on ne peut rien ? Sans compter les **grésillements** et les **grincements** d'autres **appareils** qui viennent alimenter ponctuellement cette bande-son technologique. Mais contrairement à ces derniers qui sont interprétables, « le **bruit** d'un moteur n'a pas en lui-même valeur d'information ; il prend cette valeur par sa variation de rythme, son changement de fréquence ou de timbre, son altération des transitoires qui traduisent une modification du fonctionnement »<sup>2</sup>.

1 Bruno Jacomy, *L'Âge du plip*, Paris, Seuil, 2002, p. 223.

2 Gilbert Simondon, *Du Mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958, p. 139.

L'air conditionné  
ronfle doucement  
avec son **bruit**  
à tuer les microbes.

## Bureaux





# Compétences

« L'omniprésence des objets techniques (...) ne signifie pas que nous ayons des opérations techniques délicates, ajustées et difficiles à accomplir pour en user »<sup>1</sup>. Bien au contraire, « la publicité en fait un argument de vente en vantant les mérites d'objets qui n'imposent aucun savoir-faire »<sup>2</sup> et tendent alors à « réduire à zéro la **compétence** exigée de l'utilisateur »<sup>3</sup>. Il semblerait donc que plus les moyens techniques mis à disposition des usagers deviennent élaborés, et plus ils les dispensent, non seulement d'efforts physiques, mais également de **compétences** techniques. Ainsi, « nous vivons dans un monde où le capital de savoir technique accumulé est colossal, et en même temps, nous sommes bien plus que nos ancêtres dispensés de tout savoir technique »<sup>4</sup>.

Quant au surcroît d'**automatisme** des objets technologiques, il prône une utilisation qui offre à tous, même aux plus ingénus, un accès immédiat à l'étendue de ses possibilités, qui, en contrepartie, a dû être restreinte et figée. Mais encore faut-il savoir sur quel bouton appuyer ? Et pour cela, la méthode la plus radicale et la plus efficiente reste d'appuyer sur l'un d'entre eux puis de constater ce qu'il s'est alors passé. À vos risques et périls.

Dans bien des cas, nul est besoin de comprendre le pourquoi du comment de la mécanique interne d'une **machine** pour parvenir à intégrer son fonctionnement et en devenir un utilisateur averti. On peut tout aussi bien réussir à maîtriser les capacités d'un **appareil** en appréhendant et en assimilant ses réactions de façon empirique. Car une **compétence** n'est pas un savoir inné, elle est induite par une relation, c'est donc une faculté qui s'acquiert et évolue au fil des utilisations. C'est en mettant la **main** à la pâte que l'on prend le coup de **main**. En se familiarisant avec l'objet de façon autonome, sans jamais se reporter à son **mode d'emploi**, on peut arriver à en tirer satisfaction, sans savoir jusqu'où cela correspond à des usages établis ou non.

1 Jean-Pierre Sérís, *La Technique*, Presses universitaires de France, 1994, p. 5.

2 Alain GRAS, « Le Bonheur, produit surgelé », in *Technologies du quotidien*, p. 19.

3, 4 Jean-Pierre Sérís, *ibid.*

« Don't think,  
shoot. »

## Comptine

J'ai **1** appareil tout en un incroyable  
Qui ne s'y prend pas à **2** fois deux mesures.  
En **3** fois rien de temps trois mouvements,  
Il se plie à mes **4** volontés en quatrième vitesse.  
Il me reçoit **5** sur cinq, me répond du tac au tac.  
Il m'assiste tant et si bien qu'en **6** circonvolutions,  
Cet engin a déjà fait tourner **7** fois son vilebrequin  
Dans son moteur **8** cylindres huilés.  
C'est **9** fois moins de temps qu'il ne faut  
Pour dire distinctement  
Que je n'ai rien à faire de mes **10** doigts.



# Confiance

Il est vrai que les **machines** actuelles, et particulièrement celles qui se disent à la pointe de la technologie, mettent en œuvre des considérations dont la compréhension échappe à la plupart d'entre nous. Si leur utilisation exigeait la totale maîtrise de leur fonctionnement technique, bien peu y aurait accès, mais nous leur accordons tout de même notre **confiance**. Il est même rare que nous regardions de plus près ces mécanismes auxquels nous allons pourtant parfois jusqu'à confier nos vies, car « avoir **confiance** en une puissance plus grande que la nôtre est une habitude qui est en nous depuis la naissance »<sup>1</sup>. Ainsi, « nous sommes aujourd'hui dans un monde de chauffeurs du dimanche (...) qui ne se sont jamais penchés sur leur moteur, et pour qui les choses ont non seulement pour fonction, mais pour mystère de fonctionner »<sup>2</sup>. Nous avons tendance à miser sur ce rapport de **confiance**, ce qui explique qu'en cas d'incident, nous nous sentions trahis par la **machine**. Or, toute **machine** est susceptible de dysfonctionnement, et Darty le sait, c'est pourquoi Darty a imaginé « le contrat de **confiance** ». Pour que vous ne vous sentiez plus jamais seul et démuné face à une telle épreuve. On peut se demander si, inconsciemment, nous n'accordons pas plus facilement notre **confiance** aux **machines** qu'à nos semblables.

1 John Maeda, *De la simplicité*, Paris, Payot, 2007, p. 141.

2 Jean Baudrillard, *Le Système des objets*, Paris, Gallimard, 1968, p. 163.

## Décllic

Arrivés au carrefour des Trois-Anglais, ils s'arrêtèrent sous le poteau indicateur. L'oncle épongea le cuir de son chapeau puis choisit un nouveau cigare dans son bel étui à cinq compartiments, deux **main**s nickelées qu'il referma comme un applaudissement sec en faisant péter le **décllic**. Le cigare allumé il fit sauter trois boutons de son gilet et offrit à son neveu une pastille au menthol dans une bonbonnière à ressort qui, elle aussi, fit péter son **décllic**. Un troisième et dernier **décllic**, beaucoup plus délicat, fut obtenu par la montre à savonnette.

# Défaillances

« Excusez-moi du retard, c'est mon réveil qui n'a pas sonné. »

Cette phrase a servi si souvent d'excuse qu'à force d'en user et d'en abuser elle en a perdu toute crédibilité. À en croire les retardataires, c'est la faute de l'**appareil** si celui-ci n'a pas fonctionné. A contrario, il arriverait parfois que celui-ci se déclenche de lui-même, sans qu'on ne lui ait rien demandé.

« J'ai rien touché, le coup est parti tout seul. »

Ce qui sous-entend qu'il s'agit d'un **accident** à l'initiative même de l'**appareil** qui, pourtant, ne possède pas de libre-arbitre. Décidément, la technique a une fâcheuse tendance à se dérober et à nous jouer bien des tours. Mais qui n'a jamais utilisé un tel alibi ? Qui ne l'a jamais incriminée pour se décharger de la lourde responsabilité d'une mauvaise manipulation non intentionnelle ? L'excuse de la **défaillance** technique sert bien souvent de couverture à la **défaillance** humaine.

Revenons-en au cas du réveil. La technique, en fournissant à l'homme moderne tous les moyens d'être irréprochable, a rendu par la même ses manquements illégitimes. On lui concède difficilement qu'il puisse encore flancher. Ainsi, la seule excuse encore digne d'absolution et irrépréhensible, reste celle qui prétexte un dysfonctionnement technique (même si elle est parfois douteuse). En se servant d'une « panne » de réveil comme alibi, l'homme moderne atteste se soumettre à l'ascendant de la technologie et fait valoir son assujettissement comme la raison de son retard. Certes, accuser la technique est une conduite d'excuse qui revient à faire de la technique une force qui nous dépasse, mais, c'est justement en allant dans le sens de ce discours que, sous couvert de soumission, le retardataire légitimise son laxisme. Il revendique les **défaillances** d'un système qu'on lui a imposé pour mieux s'en affranchir. Face aux exigences exiguës

de la société moderne, la **défaillance** technique est une des seules brèches qui permette encore de se dégager une certaine **marge** de manœuvre. Non sans une certaine lâcheté, il n'aura qu'à dire que son réveil n'a pas sonné.

« Je passe dans un tunnel, ça va couper. »

Feindre une configuration à laquelle les limites techniques se heurtent est une porte de sortie toute trouvée pour s'extraire de l'absoluité des commodités que la technologie a instaurées. Être à court de batterie est une autre porte dérobée pour ne pas avoir à expliquer à son interlocuteur qu'il est temps d'abrégé la conversation.

Bien que la vitrine du magasin regorge d'électrophones divers, des plus techniques, les deux vendeurs à qui je demande un **appareil** à cassettes sont incapables de me le vendre. L'un, le plus jeune, ne sait pas faire marcher l'engin qu'il me montre : tout un cafouillis de boutons pressés pour un résultat inattendu, couvercle qui saute, **bruits** pénibles, piles changées, et point de musique, elle ne veut pas sortir. L'autre, le patron, occupé à je ne sais quoi, maussade, se désintéresse et conclut tout de suite à une défectuosité de la livraison. Et c'est avec tout cela qu'il faut avoir envie d'acheter un **appareil** de quatre-vingt mille francs.

# Démultiplier

L'institution de principes mécaniques **élémentaires** tels que le bras de levier ou le treuil ont commencé par permettre aux hommes de **démultiplier** leur force mécanique et d'optimiser leurs efforts physiques. Bien des **machines** ont été imaginées depuis, certaines se sont annexé des moteurs pour soulager le bras de l'homme et possèdent leur propre puissance. Elles ne requièrent de l'action physique de l'homme qu'une délicate impulsion. Une modique pression sur un bouton bien choisi suffit à l'usager pour accéder à une multitude de fonctions que lui propose une même **machine**.

« 2 en 1, 3 en 1, 4 en 1, 5 en 1, 6 en 1, 7 en 1, ..., 100 000 en 1 »<sup>1</sup>.

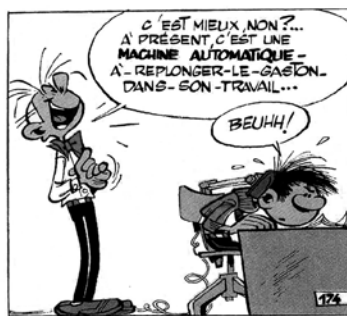
« En **automatisant** et multifonctionnalisant ses objets au lieu de tendre à une structuration fluide et ouverte des pratiques, l'homme révèle d'une certaine façon la signification qu'il prend lui-même dans une société technique : celle du plus bel objet à tout faire, celle de modèle instrumental »<sup>2</sup> dans un souci de performance qui aspire à l'omnipotence.

« Tout en 1. »

1 Il existe à ce jour plus de 100 000 applications téléchargeables sur 1 Iphone.

2 Jean Baudrillard, *Le Système des objets*, Paris, Gallimard, 1968, p. 158.

# Détournement



# Diagnostic

Bientôt, reprenant espoir, je ne tardai pas à constater que les lieux du sinistre étaient fréquentés par des êtres compatissants et fraternels, animés d'une égale vocation pour le dépannage. Le premier qui vint à moi se frotta les **main**s avec une gravité mêlée de bonhomie et déclara qu'à première vue il s'agissait d'un **accident** pour ainsi dire hépatique :

— Avec, bien entendu, les complications intestinales habituelles, ajouta-t-il en passant derrière la voiture pour tâter l'orifice du tuyau d'échappement : je m'en doutais, reprit-il, nous faisons un peu de température.

Puis, ayant retroussé le bas de ses manches, il plongea sous le capot, ausculta, palpa, percuta, se redressa enfin pour formuler son **diagnostic** :

— Rétention biliaire dans le carburateur, dit-il, et présence de calcul dans le gicleur : lithiasé paraschisteuse. L'insufflation serait inopérante, il faudra sonder. Je ne vous cacherai pas, en outre, que l'état général est mauvais. Vieille cirrhose du bloc-moteur avec ulcération des segments, sclérose en plaques des accus et soupapose chronique. J'ai vu déjà dans ma clientèle de pareils cas d'ovalisation du gros colon par encalaminage des pylores d'admission. Je note également des épanchements de synovie aux têtes des bielles, une tendance à l'arthrite au niveau du delcoïde et un œdème du vilebrequin qui m'ennuie un peu. Je prescris d'abord un graissage à l'huile mentholée, deux cuillerées à soupe au départ. En cours de route, léger massage de l'arbre à came et, jusqu'à nouvel ordre, diète lactée à soixante octanes hormonisées.

Avant de s'éloigner, le praticien tapota le pneu arrière droit, puis déplia son mouchoir et colla une oreille dessus. Au bout d'un instant il se redressa en déclarant avec une moue que mon pneu était bacillaire :

— Suppression des rustines, ordonna-t-il tout net, et changement d'air.

Cependant un deuxième personnage, au teint hâlé, s'approchait à son tour et, d'une voix bourrue mais sympathique, affirmait que, gréé de la sorte, je ne pouvais échapper à l'avarie :

— Les rafiot's de ce genre-là, dit-il, naviguent mal au vent arrière. Si tu ne mollis pas à temps



l'écoute d'embrayage, tu empannes, c'est **fatal**. Pour te déhaler, garçon, tu vas virer sur ta roue tribord arrière, venir au vent, prendre deux ris à la capote de misaine, écoper le carter, raidir la balancine de l'essuie-glace et démarrer au plus près bon plein. A Dieu vat !

A ces mots survint un troisième altruiste qui portait un chapeau noir avec une chemise à gros carreaux et un gilet croisé.

— Je me débrouille assez bien dans le dépannage introspectif, dit-il, car j'ai le don d'identifier le sujet à l'objet.

Penché sous le capot, il fit son introspection, puis, sans même lever la tête, me déclara d'une voix pleine d'assurance, que si les virtualités scholastiques, légèrement benzolées dans leur essence, s'actualisaient en quatre temps syllogistiques au feu apollinien de mes bougies, il lui apparaissait que ma pompe à huile pompait dans le non-être, d'où le sentiment de liberté grippé dans l'absurde.

— Et il s'ensuit, comme de juste, ajouta-t-il, cette amphigourie paralogique où nous voyons que se meuvent contradictoirement vos pignons antinomiques, comme autant de concepts rejetés a priori de l'empirisme à la transcendance. A votre place, et vu l'ensemble plutôt cartésien de votre système, je renoncerais au carburateur surréaliste qui favorise le dépôt des reliquats kantien dans le cheminement des idées pures et du gaz en soi déjà fort obscurci, à ne vous rien celer, de calamine hégélienne en dépit des refoulements freudiens de vos pistons. Pour tout dire, dans la mesure où le permettrait le coefficient péripatétique de votre carburant, j'encouragerais tant soit peu les latences affectives du joint de culasse et ne tarderais pas à faire psychanalyser le pont arrière que je soupçonne inhibé par une séquelle d'onirisme consistant. Oui, vidanger les complexes. Et dites-vous bien que la plus nitzschéenne des compressions ne saurait prévaloir contre un châssis manifestement tenté par les solutions de l'hédonisme. Enfin, conseil banal, ne confondez pas l'essence tourisme avec l'**accident** défini par saint Thomas.\*

\* Selon Saint Thomas d'Aquin, l'« accident » est ce qui est « ajouté » à une substance, l'accident ne peut exister qu'en présence d'une substance.

# Dissimulé

« La **machine** est un spectacle »<sup>1</sup>. Les réalisations des constructeurs d'**automates** du XVIII<sup>e</sup> siècle en sont probablement l'illustration la plus éloquente. À cette époque, la démocratisation des sciences, amorcée par le siècle des Lumières, prône la fin de l'obscurantisme et démystifie les croyances fumeuses. Des mécaniciens comme Jacques de Vaucanson ou Jean-Eugène Robert-Houdin se prennent à manigancer des tours et des escamotages, ils mettent leurs savoirs au service de l'extraordinaire, du fabuleux. Et leurs spectacles respectifs d'**automates** enthousiasment les foules, alors qu'à une autre époque, ils auraient été qualifiés de sorciers pour moins que ça. Car, c'est seulement en toute connaissance de cause que l'homme se laisse duper et en éprouve du plaisir. Il doit avoir conscience qu'il y a une explication plausible mais que celle-ci lui échappe. L'**auto-mate**, et toute la surcharge de mise en scène qu'il déploie, démontre au spectateur que la solution est là, devant lui, qu'elle est juste inaccessible. Lorsque les moyens sont camouflés, la compréhension n'est pas sollicitée, on ne peut avoir recours qu'à des suppositions. Par le biais de leurs **automates**, Vaucanson et Robert-Houdin font la démonstration d'un savoir-faire **insaisissable**, donc intrigant, donc fascinant. En **dissimulant** leurs mécanismes, ces **machines** exhibent l'ingéniosité humaine.

Comme les **automates**, beaucoup de **machines** et d'**appareils** qui partagent notre quotidien cachent leurs agissements, ils « n'impressionnent que par leur "sortie" ou leur "output" »<sup>2</sup>, mais cette fois, ces derniers ont plutôt tendance à « se présenter au regard sous des dehors peu amènes de "boîtes noires" »<sup>3</sup>. Pour les objets pourvus d'utilité, l'effet se veut dédié à un usage et non plus à une performance. Alors que le fonctionnement d'un **automate** doit rester mystérieux pour que l'effet voulu se produise, qu'est-ce qui, dans l'intérêt de l'utilisation d'une **machine**, justifie la censure de ses moyens ? La vulnérabilité de leurs mécanismes délicats paraît une raison valable à ce que ces objets destinés à la manipulation se parent d'une solide carapace. On peut aussi avancer « des critères de sécurité et d'esthétisme »<sup>4</sup>. Seulement, « cette peau tendue sur les **machines** reste,

outre son aspect fonctionnel, un écran opaque à la compréhension de leur fonctionnement autant qu'à la possibilité de suivre leur évolution »<sup>5</sup>.

Mais il est aussi des **machines** sans intériorité, qui « livrent au regard le jeu des transmissions et des transformations qui s'accomplissent en elles »<sup>6</sup>, qui dévoilent le spectacle de leur fonctionnement. Cependant, lorsque les moyens sont exhibés, lorsque la **machine** laisse tout paraître, il y a constatation, mais pas forcément compréhension. Soit ces rouages « parlent » à l'utilisateur, et il se sentira de connivence avec l'**appareil**, soit il en voudra à cette **machine** qui, en faisant étalage de ses savantes intrications, le met face à son ignorance et arbore l'ascendant qu'elle a sur lui.

Alors, est-ce par humilité, ou par peur d'effrayer que certaines préfèrent ne rien laisser paraître et que l'utilisateur s'en tienne à sa superficie ? Au delà du fait que la **machine** nous offre ou non la possibilité de comprendre son fonctionnement, c'est l'honnêteté qu'elle démontre dans sa démarche de **dissimulation** ou d'exhibition qui va influencer sur le sentiment de proximité que pourra ressentir l'utilisateur, et sur le type de relation qu'il va établir avec elle.

Autant les **automates** **dissimulaient** leurs subterfuges, autant ils ne s'en cachaient pas. Le spectateur décidait donc de se laisser prendre au jeu ou non. Dans cette configuration, c'est avec son consentement qu'il se laissait berner, et n'avait donc pas le sentiment d'être abusé. Quant à l'**appareil-photo**, qui est l'exemple-type de la boîte noire, si celui-ci nous fait des cachotteries quant à la façon dont il procède, cela se justifie par les contraintes inhérentes au procédé qu'il met en œuvre. Par contre, la **machine à grappin**, qui se montre sous des dehors avenants, profite de son habillage pour y **dissimuler** des stratagèmes malveillants. Quant à la **tapette à souris** ou l'installation d'**Alexandre le Bienheureux**, elles en restent à leurs plus simples **appareils**.

1 Jean-Pierre Séris, *La Technique*, Presses universitaires de France, 1994, p. 157.

2 *Ibid.*, p. 153.

3 *Ibid.*

4 Thibault Honnet, *Civilisation de la panne*, 1994, p. 59.

5 *Ibid.*, p. 59.

6 Jean-Pierre Séris, *ibid.*, p. 153.

# Distributeur

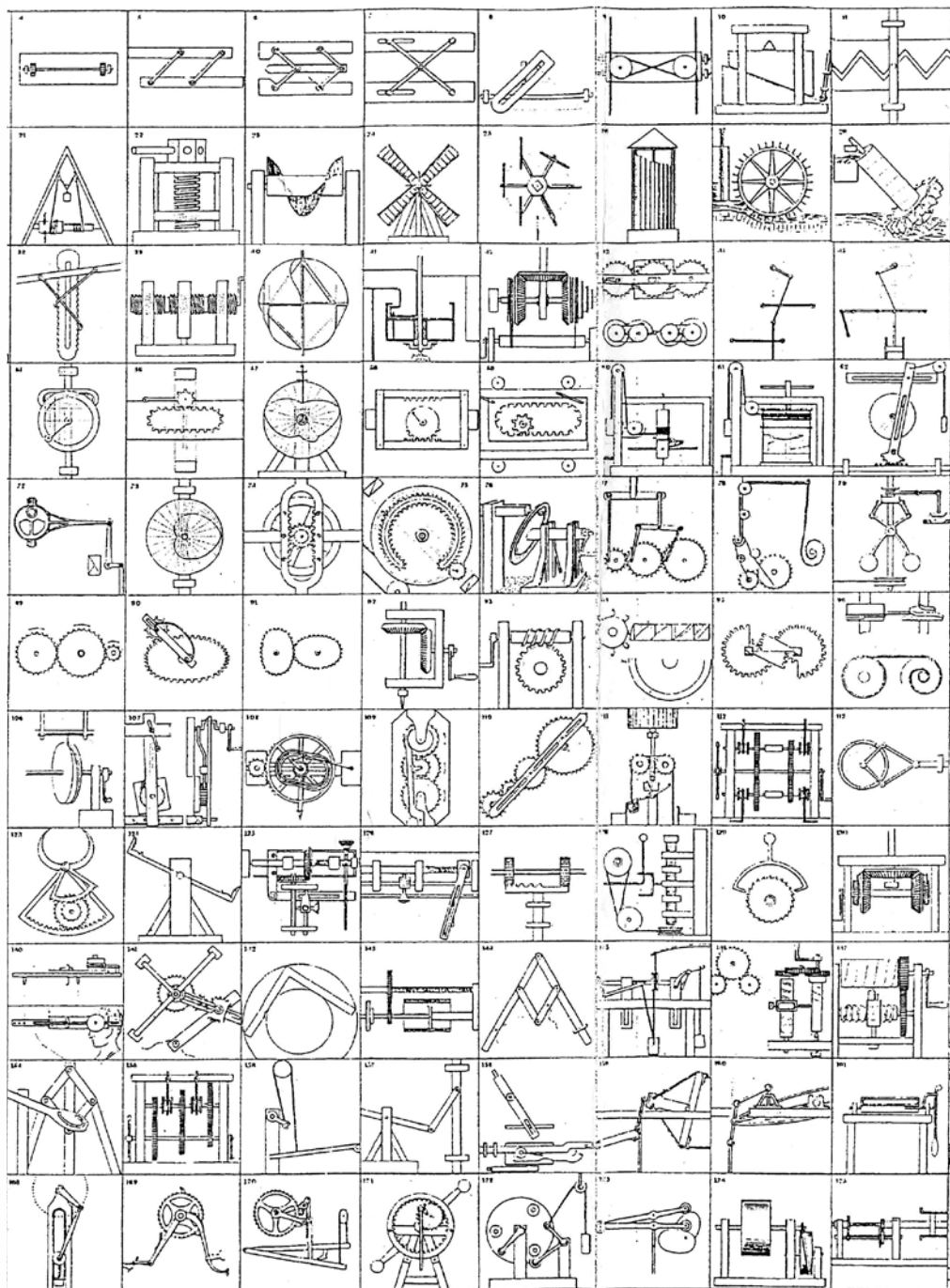
**J'**INTRODUIS LA CARTE à l'endroit indiqué et j'attends. L'écran s'allume pour me souhaiter la bienvenue au service permanent de **distribution automatique**. Il est deux heures du matin. La formule de bienvenue s'efface et un texte très courtois apparaît, qui me prie de former mon numéro personnel d'identification. J'appuie sur les touches correspondantes et la réaction de la **machine** est immédiate et parfaite : je dois choisir le genre d'opération. Il y a six possibilités et, comme de juste, j'opte pour celle qui consiste à « retirer de l'argent ». Je ne comprends pas qu'on puisse s'intéresser aux autres. L'écran veut connaître le montant exact. Je tâche de ne pas me tromper. Maintenant, il s'agit de savoir si tout est correct. Je continue. Aucun message n'est émis pendant un laps de temps mais, à la fin, une phrase digitale m'annonce que l'opération est en cours. Je m'en réjouis. Je remarque que les entrailles de l'engin transmettent mes ordres, triturant l'information, archivent et résumant les données en inscriptions minuscules parmi lesquelles on peut noter la succursale, le jour et l'heure. Le texte change. Mais le fric ne sort pas. Le message revient par intermittence, en combinaison avec d'autres qui m'informent que la centrale veut savoir POURQUOI je veux retirer de l'argent à deux heures du matin. Comme il n'existe pas de touche qui permette à l'usager de les envoyer chier, j'essaie de garder mon calme et j'attends les instructions suivantes. L'engin tremble comme une **machine** à laver et m'ordonne de retirer la carte. Ni certificat, ni fric. Rien.

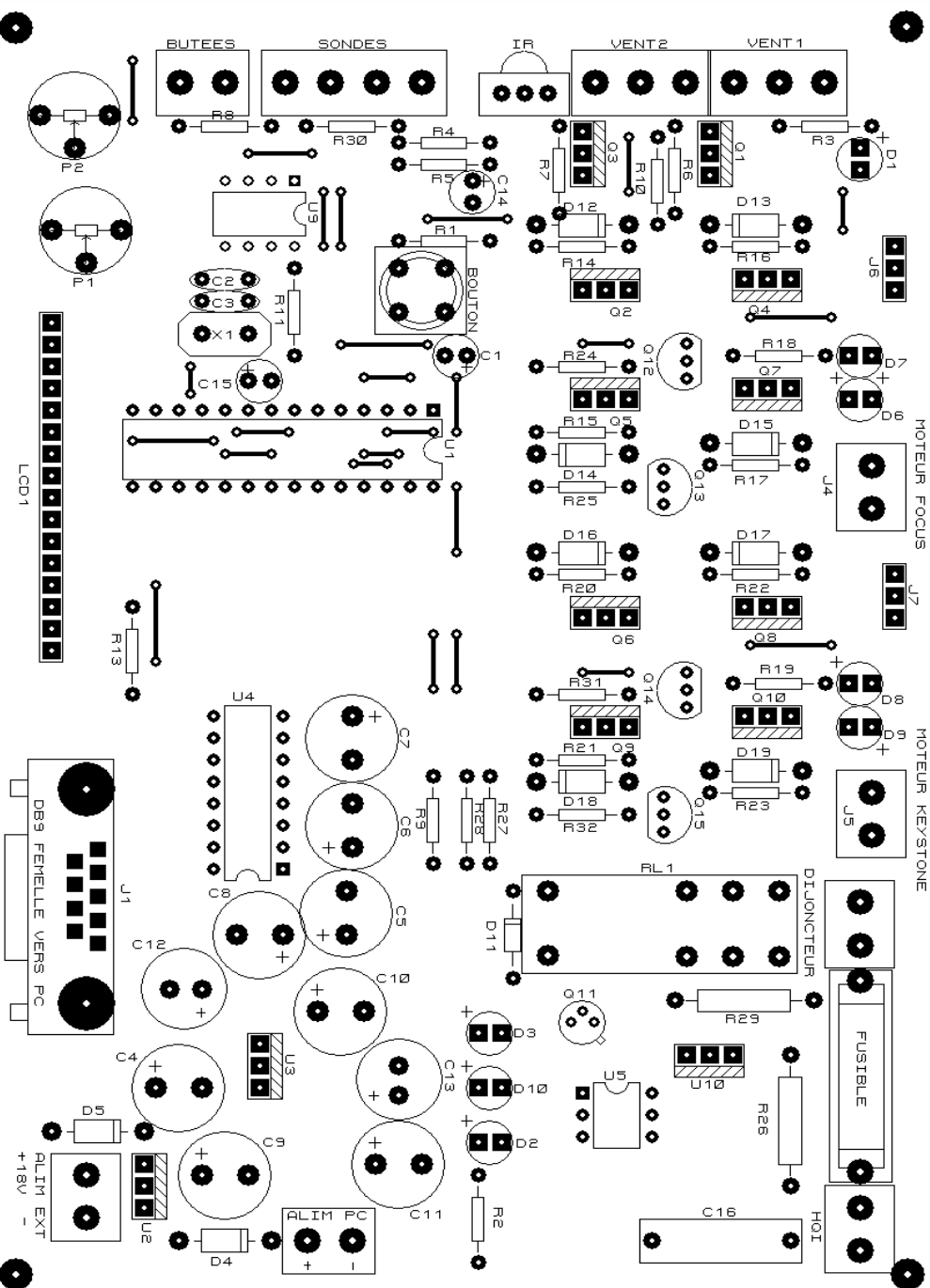
# Élémentaire

« On connaît depuis l'Antiquité les "**machines** simples" qui constituent la base du langage classique de la mécanique : la roue, le levier, le plan incliné, le coin et la vis. Mais, avec la révolution industrielle, (...), ces quelques "caractères" ne suffisaient plus à "écrire" les **machines** complexes de ce nouvel âge. Il a donc fallu en **inventer** d'autres, créer un alphabet moderne, assez concis pour manier un langage nouveau avec aisance, et suffisamment complet pour tout réaliser »<sup>1</sup>. Ainsi, « tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux mécaniciens ont tenté de dresser une nomenclature raisonnée, un peu à l'image du travail scientifique réalisé sur la chimie ou les sciences du vivant au siècle précédent »<sup>2</sup>. Ce travail consistait à définir « un nombre restreint de mécanismes **élémentaires** »<sup>3</sup> dont les multiples combinaisons permettraient de « construire les **machines** les plus complexes qui soient »<sup>4</sup>. La constitution de cet alphabet mécanique instaure cette discipline en tant qu'art combinatoire.

Depuis, l'électronique et l'informatique se sont adjointes à nos possibles techniques. Les moyens qu'elles mettent en œuvre se distinguent totalement de ceux de la mécanique, elles n'ont aucun « lien de parenté ». Cependant, des rapprochements restent possibles, mais seulement si ceux-ci s'effectuent à un autre niveau d'observation. C'est ainsi que, si l'on se concentre sur l'appréhension intellectuelle de la constitution des systèmes mécaniques, électroniques ou informatiques, on observera que « la transposition entre le monde du mécanicien et celui de l'électronicien ou de l'informaticien est (...) très directe »<sup>5</sup>. Les ensembles les plus complexes sont créés sur la base d'un nombre limité d'entités. « La matière a changé, mais pas l'extraordinaire combinatoire que permet l'assemblage de ces pièces **élémentaires**. D'un côté, comes, engrenages, leviers et manivelles, de l'autre, résistances, diodes, microprocesseurs, qu'on appelle composants électroniques, ou bien encore programmes, routines ou ressources. »<sup>6</sup>

1 Bruno Jacomy, *L'Âge du plip*, Paris, Seuil, 2002, p. 70.  
2, 3, 4, 5, 6, extraits p. 71 et 151.





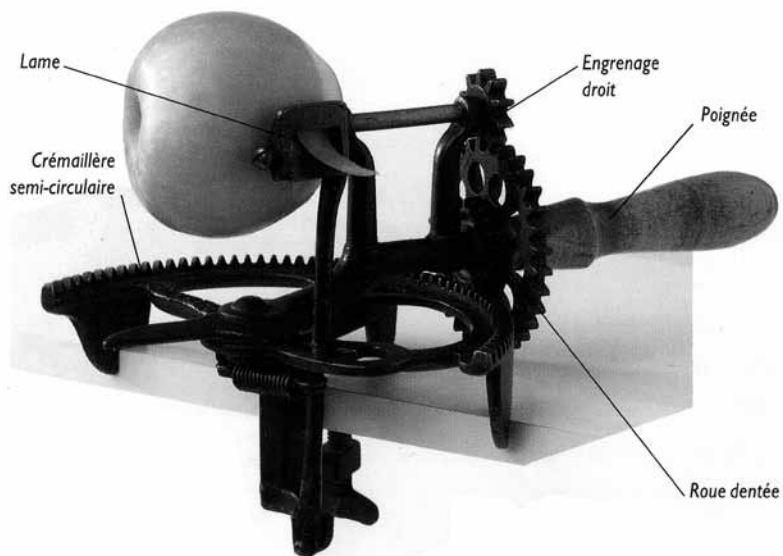
# Épluche-pomme

« Cette **machine** datant de 1963 se vante de pouvoir à la fois, peler la pomme, la couper en quartiers et l'évider. On embroche le fruit sur une fourchette. La **main** fait tourner l'arbre de transmission au moyen d'une manivelle »<sup>1</sup> qui entraîne une crémaillère, qui entraîne à son tour un engrenage droit, et fait ainsi tourner la pomme contre la lame. Alors que la poignée effectue une course semi-circulaire, la pomme est pelée d'un bout à l'autre en ne formant qu'une seule pelure. « Le principe, qui est celui de toute mécanisation, consiste à remplacer le va-et-vient de la **main** par un mouvement rotatif continu. Le principe de cette **machine** est visible au premier coup d'œil : l'action du tour a été étendue aux fruits »<sup>2</sup>.

1 Siegfried Giedion, *La Mécanisation au pouvoir. Contribution à l'histoire anonyme*, tome III, *Les Machines dans la maison*, Paris, Denoël/Gonthier, 1983, p. 40-41.

2 *Ibid.*





# Extériorisation

André Leroi-Gourhan, dans son livre *Le Geste et la Parole. La Mémoire et Les Rythmes*, décrit les différentes étapes qui, au cours de l'évolution humaine, ont enrichi les modes d'action de la **main** dans son processus opératoire et ont ainsi participé à l'**extériorisation** progressive du geste technique.

« Dans "l'action manipulatrice" des Primates (préhension, pétrissage, manipulation, ...), geste et outils se confondent. Puis, avec les premiers Anthropiens et l'apparition du percuteur, du chopper et des bois de cervidés utilisés, les opérations de section, de broyage, de modelage, de grattage et de fouissement émigrent dans les outils qui deviennent alors séparables du geste moteur. La "**main** en motricité directe" cesse d'être outil pour devenir moteur. À l'étape suivante, franchie peut-être avant le Néolithique, les **machines** manuelles annexent le geste et "la **main** en motricité indirecte" n'apporte que son impulsion motrice. Au cours des temps historiques, la force motrice elle-même quitte le bras humain, l'impulsion musculaire se dégage du corps, la **main** déclenche le processus moteur dans les **machines** animales ou les **machines** automotrices comme les moulins, puis n'intervient plus que pour en alimenter ou en suspendre l'action. Il dépend de l'homme d'en augmenter ou d'en réduire la puissance. Ainsi, la "**machine** automotrice" offre un tout autre rapport entre l'homme et sa force **extériorisée**.

C'est la vapeur qui consacre définitivement l'**extériorisation** du muscle. Mais la participation humaine est encore considérable et le siècle de la vapeur est aussi celui où l'asservissement du travailleur manuel est le plus écrasant. En effet, la **machine** automotrice du XIX<sup>e</sup> siècle n'a ni cerveau ni **main**. Elle dispose d'une force constante mais aveugle. L'ouvrier est, en face d'elle, la **main** qui porte la nourriture au feu, qui présente

la matière à l'outil, qui oriente, qui rectifie. Et le passage à la motricité industrielle met l'ouvrier en présence de tronçons de chaînes mesurées au rythme de la **machine**, de séries de gestes qui le laissent à l'**extérieur**. Enfin, au dernier stade, la **main** déclenche un processus programmé dans les **machines automatiques** qui, non seulement **extériorise** l'outil, le geste et la motricité, mais qui empiète sur la mémoire et le comportement **machinal** »<sup>1</sup>.

« Cet engagement de l'outil et du geste dans des organes **extérieurs** à l'homme a tous les caractères d'une évolution biologique puisqu'il se développe dans le temps, par addiction d'**éléments** qui perfectionnent le processus opératoire sans s'éliminer l'un l'autre »<sup>2</sup>.

« Au temps actuel, l'adaptation n'est pas terminée, l'évolution a attaqué un nouveau palier, celui de l'**extériorisation** du cerveau, le surpassement a gagné la boîte crânienne, et du point de vue strictement technologique la mutation est déjà faite »<sup>3</sup>. Cette idée est partagée par Anne Cauquelin qui, dans un article publié en octobre 1982 dans la revue *Traverses*, décrit aussi ce phénomène. « Tandis que je tape négligemment sur mon clavier, les anciennes facultés qui composaient l'âme se trouvent en dehors de moi : (...) il y a là un lexique, un précis d'orthographe, les références nécessaires qui s'inscrivent en **marge** de mon texte, et les images que je choisis sont triées par le dictionnaire des métaphores que le centre m'a alloué »<sup>4</sup>. S'opère ainsi une « mise en dehors des opérations jadis effectuées dans la "pensée" »<sup>5</sup>. Par l'intermédiaire d'**appareils** technologiques hautement sophistiqués tels que l'ordinateur, l'homme en est venu à **extérioriser** ses facultés intellectuelles, il n'a plus besoin d'accumuler les données dans son cerveau, celles-ci et bien d'autres sont stockées dans ses *devices*. Il n'a plus besoin de se creuser les meninges pour accomplir des opérations qu'un ordinateur effectue bien mieux et bien plus vite que lui. Ainsi, par le biais de ces « organes **extérieurs**, substitutifs et annexes »<sup>6</sup>, il tend à « mettre hors de lui sa parole, son langage, les considérant à la fois comme nécessaires et "excentrés" »<sup>7</sup>. Seulement, « il ne peut se former aucune image intérieure au milieu de ces coquilles innombrables, qui, pour débarrasser les individus des tâches inutiles, l'ont aussi débarrassé de sa propre représentation »<sup>8</sup>.

Leroi-Gourhan se demandait déjà ce qui resterait de l'homme après que celui-ci aura tout imité en mieux. Il craignait que « dans mille ans, l'homo sapiens, ayant fini de s'**extérioriser**, se trouve embarrassé par cet **appareil** ostéo-musculaire désuet, hérité du Paléolithique »<sup>9</sup>.

1 Extraits de André Leroi-Gourhan, *Le Geste et la Parole. La Mémoire et Les Rythmes*, Paris, Albin Michel, 1964, p. 41 à 49.

2 *Ibid*, p. 75.

3 *Ibid*, p. 58.

4, 5, 6, 7, 8 Anne Cauquelin, « Lettre aux frictionnaires », in *Traverses* n° 26, oct 1982, p. 154-155.

9 André Leroi-Gourhan, *ibid*, p. 52.

## Fatalité

Jean-Claude Kaufmann, « Les Deux mondes de la vaisselle », in *Technologies du quotidien : la complainte du progrès*, Autrement, 1992, p. 39.

Ah les maudites **machines** !  
Elles sont là, et l'on ne peut pas faire  
comme si elles n'y étaient pas.

# Fer à friser le persil

Comment ça vous n'avez jamais entendu parler de **fer à friser le persil** auparavant ? Peut-être n'avez-vous jamais travaillé dans la restauration et donc jamais eu à friser du persil ? Car, aux dires du Chef, qui ne se rappelle jamais où il a bien pu le mettre, ledit ustensile s'avère absolument indispensable à une telle opération. Ainsi, combien de jeunes serveuses dévouées et d'apprentis cuistots serviables ont été chargés, à la demande apparemment anodine de leur supérieur, d'aller emprunter un de ces **appareils** à la concurrence ? Ils auront eu beau s'enquérir à tous les restaurants possibles, remuer terre et mer, aucun d'eux n'est jamais parvenu à mettre la **main** dessus. Cette quête est depuis toujours restée infructueuse. Après parfois plusieurs heures de persévérance et de temps passé à imaginer à quoi pouvait bien ressembler un tel objet, tous ont dû se résoudre à revenir penaud et bredouille, avec l'appréhension de se faire cataloguer d'incapable. Mais tous furent accueillis par le sourire visiblement plus amusé qu'indulgent de leur supérieur qui n'eut pas l'air d'en faire tout un plat. Les ricanements suspects du reste de l'équipe laissant entendre qu'on s'était bien joué du petit nouveau. Mais il est des leurs désormais.

Le **fer à friser le persil** est un objet fictif né d'un simple jeu de mot et il n'a jamais existé que sous cette forme et les représentations mentales qu'ont pu s'en faire ceux qui ont cherché à lui mettre la **main** dessus. Cet objet n'est qu'une pure affabulation qui régit un rituel de bizutage, une brimade gentille. Sorte de Graal des arpêtes et des grouillots, il n'est pas le seul dans son genre, le Chef peut aussi avoir besoin d'une échelle à monter les œufs, d'un seau de vapeur pour ouvrir les moules, d'huile de coude ou d'un moule à croissants... Malgré leurs consonances douteuses, il paraît que ça marche à tous les coups.

# Flipper

« Contrairement à n'importe quel jeu, le débutant au **flipper** ne se définit pas d'abord par la médiocrité de sa technique. Le novice se caractérise par l'erreur suivante : il croit que le **flipper** est à la merci du hasard, que la boule "rebondit", qu'elle va et qu'elle vient. En d'autres termes, le débutant est candide. Il suppose que lorsque la balle arrive "au milieu", elle tombe et puis c'est tout, quel que soit le niveau du joueur. Que de temps en temps, il faut bien qu'elle tombe "sur le côté", et que cela est imparable. Il croit que les sons et les lumières sont "décoratifs". Qu'il est préférable que le **flipper** soit fixé au sol pour ne pas tilter. Que les bons joueurs ont d'abord de la chance. Et puis, après deux ou trois parties auprès d'un maître, le débutant, s'il est un peu attentif, devra se rendre à l'évidence : au **flipper**, le hasard n'existe pas. La "chance" étant le nom donné au hasard, quand on estime qu'il va dans notre sens sans qu'on en soit la cause. Très vite, l'apprenti passera alors du mépris pour les finesses du jeu au mépris pour le novice qu'il était. Dès qu'il comprendra que les billes ne tombent sur le côté que lorsqu'elles ont mal été renvoyées, son regard changera : oui, le **flipper** doit être apprivoisé, maîtrisé, manipulé. Le débutant constatera, chez le maître, que si par "hasard" la bille arrive au milieu, un subtil coup sur le pied du **flipper**, auquel s'ajoute une fourchette peuvent la sortir d'affaire. »

# Grésillement

Crépitement parasite qui est la manifestation audible d'un phénomène d'**interférence** entre des ondes. Il se manifeste au travers d'**appareils** de transmission. Il est le pendant électrique du **grincement**.

Exemple : « Chut ! J'entends **grésiller** la télé, les enfants ne sont sûrement pas couchés. »



# Grincement

Son strident dû à un frottement mécanique. C'est un symptôme qui renseigne et rend possible un **diagnostic** à l'oreille. Celui-ci conclut, dans la grande majorité des cas, à un défaut d'entretien caractérisé par un manque cruel d'huile. C'est aussi un indice qui trahit un utilisateur qui se voudrait discret. Il est le pendant mécanique du **grésillement**.

Exemple : « Vite, éteinds la télé ! J'ai entendu la porte **grincer**, les parents viennent sûrement de rentrer. »

# HS

C'est aux alentours de 11h30 qu'elles furent découvertes. Griffonnées avec virulence sur le premier bout de papier **machine** venu, deux lettres avaient ensuite été scotchées sur la **machine** qui ne marchait plus. « **HS** ». Stupeur générale talonnée par un râle de désappointement. La **machine** était en panne et il faudrait désormais faire sans elle. « **HS** » avait encore frappé. Il faut dire qu'il n'en était pas à son coup d'essai. Il multipliait outrageusement les actes de sabotage qu'il revendiquait de ses initiales.

Deux mois auparavant, il s'en était pris à l'ascenseur qui restât immobilisé pendant plus de quatre jours. Quelques semaines après, c'est la photocopieuse qui fut prise pour cible, suivie de près par la **machine** à café. C'en était trop. Ce « **HS** » avait décidément une dent contre ces engins et ne manquait pas de le faire savoir. Les **bruits** de couloir n'évoquaient plus que lui et sa rage envers les **machines**. Les suspicions allaient bon train. Mais nous n'avons jamais réellement souhaité qu'il soit confondu. Parce que, quelque part, et même si nous ne nous sommes jamais confiés sur ce point, nous savions que nous l'admirions tous secrètement. Il avait la bravoure, le culot d'un Arsène Lupin, et la force de ses convictions. Un héros des temps modernes.

Ce petit jeu aurait pu continuer bien longtemps si nous n'avions un jour réalisé qu'aucun de nous n'avait pour initiales « **HS** ». C'est alors que nous nous rendîmes à l'évidence. Outre des initiales, « **HS** » était également l'acronyme de « **Hors Service** ». Mais on ne sut jamais qui avait précautionneusement déposé ce billet dans l'intention d'avertir la prochaine personne susceptible d'utiliser la **machine** que celle-ci risquait fort de la décevoir. Après un tel charivari, personne n'osa jamais se dénoncer. Cette initiative anonyme le resta. Mais si aucun de nous n'était responsable, comment la **machine** s'était-elle soudain retrouvée hors d'état de nuire ?

Pour la x<sup>e</sup> fois, on fit appel au service de maintenance, qui nous envoya un de ses agents d'intervention et on lui posa la **question**. À croire qu'il ne le savait pas vraiment lui-même, il s'embrouilla dans des explications obscures, évoquant tantôt les consommables, tantôt un circuit **défaillant**. Le **refrain** habituel quoi. Alors nous lui fîmes notre hochement de tête habituel quoi.

Incantation

« Sésame,

ouvre-boîte. »

# Insaisissable

« Il existe un mystère à la fois extraordinaire et tout à fait banal. Tous les hommes le partagent, chacun le connaît, mais bien peu cherchent à l'approfondir, la plupart ne s'en étonnent pas le moins du monde. Ce mystère, c'est le temps. Pour le mesurer, ce temps, il y a les montres, les calendriers. Mais cela ne signifie pas grand-chose ; chacun sait qu'une heure peut paraître interminable ou passer comme un éclair ; tout dépend de ce que l'on vit pendant cette heure précisément »<sup>1</sup>.

En ce qu'il est **insaisissable**, le temps se dérobe à toutes nos tentatives de le retenir, de le maîtriser ou même d'en produire. « L'homme n'a pas encore **inventé** la **machine** à allonger le temps »<sup>2</sup>. Pour contrecarrer cette imparable évanescence, une alternative a consisté à produire des **machines** et des **appareils**, qui, en se substituant à nous, s'efforceraient de nous dégager un temps précieux. Ainsi, « depuis l'**invention** de l'automobile et celle de la cocotte-minute, un des principaux objectifs assignés à l'innovation technique est de nous faire gagner du temps, d'accélérer le temps, d'en libérer »<sup>3</sup>. C'est comme cela qu'économiser du temps, minute par minute, a pu s'établir comme une fin en soi, un réflexe isolé de la **réalité**. Telle **machine** vous permet d'en grapiller une ici, telle autre d'en récupérer une là. Il n'y a pas de petites économies !

Depuis longtemps, on nous affirme que pour gagner du temps, il faut aller plus vite. Dès lors, « nous applaudissons à chaque accroissement de la vitesse des voitures ou des avions »<sup>4</sup>, même si, à force de vouloir aller à toute berzingue, on finit parfois par faire du surplace, pris dans d'inextricables embouteillages. Galvanisés par l'appât du gain de temps et le pouvoir d'ubiquité que les **machines** semblent dispenser, certains en arrivent à perdre pied, pris d'une soif insatiable de nouveautés technologiques.

Or « l'expérience montre que plus nous gagnons du temps et moins nous en avons »<sup>5</sup>. S'agit il d'un paradoxe ? Non, c'est le symptôme d'un système de réciprocités. « Beaucoup de tâches demandant un travail accéléré sont maintenant faites par les **machines**, mais la vie globalement est contrainte à une vitesse croissante du fait même de ces **machines** »<sup>6</sup>. Car si « la technologie produit du temps disponible, (...) ce temps gagné a tendance à servir à des activités qui ont permis cette économie de temps. Ainsi la boucle se referme, l'individu utilisant la technique pour retrouver ce qu'elle lui a fait perdre »<sup>7</sup>. C'est ce qu'on appelle soigner le mal par le mal.

Nous nous sommes imposés des cadences que nous devons désormais maintenir coûte que coûte. Et comme on n'arrête pas le **progrès**, c'est à nous de lui courir après, de nous y accommoder, de nous caler à son rythme pour ne pas être distancés par celui-ci, et sans cesse le talonner. Comme Alice, le personnage de Lewis Carroll, nous ne pouvons pas nous permettre de reprendre notre souffle si nous voulons rester dans la course. Mais à quoi reconnaître que l'on est arrivé si l'on ne s'arrête jamais ?

1 Michael Ende, *Momo*, Paris, Stock, 1980, p. 69.

2 Guglielmo Ferrero, *Discours aux sourds*, Éditions du Sagittaire, 1924, p. 48.

3 Jacques Ellul, *Le Bluff technologique*, Paris, Hachette, 1988, p. 427.

4 Albert Jacquard, *Le Dictionnaire de l'ambiguïté*, Paris, Seuil, 1989, p. 98-99.

5 Jacques Ellul, *ibid*, p. 429.

6 *Ibid*, p. 413.

7 Alain Gras, « Le Bonheur, produit surgelé », in *Technologies du quotidien*, p.23-24.

En ce qui concerne les **machines**, elle est prise d'une véritable rage ; elle en veut toujours plus, guette la moindre nouveauté et agrandit, avec le plaisir que procure le sentiment du pouvoir, la cohorte de ses esclaves mécaniques. Elle les adore pour leur obéissance docile, pour le doux ronronnement de leur fonctionnement qui **démultiplie** sa propre vie. Oui, c'est cela : elles lui donnent de la vie en plus. Elle ne cherche même pas à calculer le temps qu'elle gagne vraiment, et s'il est vraiment bien certain qu'elles lui permettent d'en gagner. L'important est de les commander, d'appuyer sur le bouton, d'entendre (pas trop fort) leur mouvement. Cela suffit pour la convaincre de la **réalité** du temps économisé pour la vraie vie.



— Permettez-moi alors de vous souhaiter la bienvenue en tant que nouveau membre au sein de la grande communauté des épargnants de temps, dit l'agent en se levant. A partir de maintenant, vous êtes vraiment un homme moderne, un homme d'avant-garde. Je vous en félicite!

Dix fois par jour, la radio, la télévision et les journaux expliquaient et vantaient les avantages de nouvelles trouvailles pour économiser du temps, et ainsi garantir la liberté et la vraie vie pour les temps à venir. Des affiches avec toutes sortes d'images du bonheur avaient été collées sur tous les murs des maisons et les colonnes Morris avec des slogans comme :

LES ÉPARGNANTS DE TEMPS VONT TOUJOURS MIEUX!  
ou : L'AVENIR APPARTIENT AUX ÉPARGNANTS DE  
TEMPS!

ou encore : UTILISE MIEUX TA VIE — ÉCONOMISE  
TON TEMPS!

- Pourquoi sont-ils si méprisants ? demanda Chloé. Ce n'est pas tellement bien, de travailler.
- On leur a dit que c'est bien, dit Colin. En général, on trouve ça bien. En fait, personne ne le pense. On le fait par habitude et pour ne pas y penser, justement.
- En tout cas, c'est idiot de faire un travail que des **machines** pourraient faire.
- Il faut construire les **machines**, dit Colin. Qui le fera ?
- Oh, évidemment, dit Chloé, pour faire un œuf, il faut une poule, mais une fois qu'on a la poule, on peut avoir des tas d'œufs. Il vaut donc mieux commencer par la poule.
- Il faudrait savoir, dit Colin, qui empêche de faire des **machines**. C'est le temps qui doit manquer. Les gens perdent leur temps à vivre, alors il ne leur en reste plus pour travailler.
- Ce n'est pas plutôt le contraire ? demanda Chloé.
- Non, dit Colin. Si ils avaient le temps de construire les **machines**, après ils n'auraient plus besoin de rien faire. Ce que je veux dire, c'est qu'ils travaillent pour vivre au lieu de travailler à construire des **machines** qui les feraient vivre sans travailler.
- C'est compliqué, estima Chloé.
- Non, dit Colin. C'est très simple. Ça devrait, bien entendu, venir progressivement. Mais on perd tellement de temps à faire des choses qui s'usent.
- Mais tu crois qu'ils n'aimeraient pas mieux rester chez eux et embrasser leur femme et aller à la piscine et aux divertissements ?
- Non, dit Colin, parce qu'ils n'y pensent pas.
- Mais est-ce que c'est leur faute si ils croient que c'est bien de travailler ?
- Non, dit Colin, ce n'est pas leur faute. C'est parce qu'on leur a dit : le travail, c'est sacré, c'est bien, c'est beau, c'est ce qui compte avant tout, et seuls les travailleurs ont droit à tout. Seulement, on s'arrange pour les faire travailler tout le temps et alors ils ne peuvent pas en profiter.
- Mais alors ils sont bêtes, dit Chloé.
- Oui, ils sont bêtes, dit Colin. C'est pour ça qu'ils sont d'accord avec ceux qui leur font croire que le travail, c'est ce qu'il y a de mieux. Ça leur évite de réfléchir et de chercher à progresser et à ne plus travailler.
- Parlons d'autre chose, dit Chloé. C'est épuisant, ces sujets-là. Dis-moi si tu aimes mes cheveux.

Elle jeta un coup d'œil timide à la vraie Reine en prononçant ces mots, mais sa compagne se contenta de sourire aimablement et lui dit :

« C'est très facile. Si tu veux, tu peux être le Pion de la Reine Blanchè, étant donné que Lily est trop jeune pour jouer. Pour commencer, tu es dans la Seconde Case, et, quand tu arriveras dans la Huitième Case, tu seras une Reine... »

Juste à ce moment, je ne sais pourquoi, elles se mirent à courir.

En y réfléchissant plus tard, Alice ne put comprendre comment cela s'était fait : tout ce qu'elle se rappelle, c'est qu'elles étaient en train de courir, la **main** dans la **main**, et que la Reine courait si vite que la fillette avait beaucoup de mal à se maintenir à sa hauteur. La Reine n'arrêtait pas de crier : « Plus vite ! », et Alice sentait bien qu'il lui était absolument impossible d'aller plus vite, quoiqu'elle n'eût pas assez de souffle pour le dire.

Ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que les arbres et tous les objets qui les entouraient ne changeaient jamais de place : elles avaient beau aller vite, jamais elles ne passaient devant rien. « Je me demande si les choses se déplacent en même temps que nous ? » pensait la pauvre Alice, tout intriguée. Et la Reine semblait deviner ses pensées, car elle criait : « Plus vite ! Ne parle pas ! »

Alice ne songeait pas le moins du monde à parler. Elle était tellement essoufflée qu'il lui semblait qu'elle ne serait plus jamais capable de dire un mot ; et la Reine criait toujours : « Plus vite ! Plus vite ! » en la tirant de toutes ses forces.

« Est-ce que nous y sommes bientôt ? » parvint à articuler Alice, tout haletante.

« Si nous y sommes bientôt ! répéta la Reine. Mais, voyons, nous avons passé devant il y a dix minutes ! Plus vite ! »

Elles continuèrent à courir en silence pendant quelque temps, et le vent sifflait si fort aux oreilles d'Alice qu'elle avait l'impression qu'il lui arrachait presque les cheveux.

« Allons ! Allons ! criait la Reine. Plus vite ! Plus vite ! »

Elles allaient si vite qu'à la fin on aurait pu croire qu'elles glissaient dans l'air, en effleurant à peine le sol de leurs pieds ; puis, brusquement, au moment où Alice se sentait complètement épuisée, elles s'arrêtèrent, et la fillette se retrouva assise sur le sol, hors d'haleine et tout étourdie.

La Reine l'appuya contre un arbre, puis lui dit avec bonté :

« Tu peux te reposer un peu à présent. »

Alice regarda autour d'elle d'un air stupéfait.

« Mais voyons, s'exclama-t-elle, je crois vraiment que nous n'avons pas bougé de sous cet arbre ! Tout est exactement comme c'était !

— Bien sûr, répliqua la Reine ; comment voudrais-tu que ce fût ?

— Ma foi, dans mon pays à moi », répondit Alice, encore un peu essoufflée, « on arriverait généralement à un autre endroit si on courait très vite pendant longtemps, comme nous venons de le faire.

— On va bien lentement dans ton pays ! Ici, vois-tu, on est obligé de courir tant qu'on peut pour rester au même endroit. Si on veut aller ailleurs, il faut courir au moins deux fois plus vite que ça !

— Je vous en prie, j'aime mieux pas essayer ! Je me trouve très bien ici..., sauf que j'ai très chaud et très soif !

— Je sais ce qui te ferait plaisir ! » déclara la Reine avec bienveillance, en tirant une petite boîte de sa poche. « Veux-tu un biscuit ? »

— N'oublions pas que notre devoir, c'est d'être libres. Allons moins vite, nous arriverions à l'heure. La liberté, c'est de n'arriver jamais à l'heure — jamais, jamais ! pour nos exercices de liberté. Désobéissons avec ensemble... Non ! pas ensemble : une, deux, trois ! le premier à un, le deuxième à deux, le troisième à trois. Voilà toute la différence. Inventons chacun un temps différent, quoique ce soit bien fatigant. Désobéissons individuellement — au caporal des hommes libres !

# Interférences

Cette histoire se déroule à la fin des années 60. John Draper, « la trentaine » passée, est resté un fervent amateur de céréales au petit-déjeuner. C'est ainsi qu'un matin, il découvre dans sa boîte de Cap'n Crunch un petit sifflet en plastique jaune offert gracieusement par la société **distributrice** Quaker Oats. Uniquement destiné à promouvoir le produit auprès des enfants, John va trouver à ce jouet une utilité tout à fait inespérée. La particularité de ce sifflet est que celui-ci est accordé sur le la aigu. Certes, pour un sifflet de pacotille, ce détail paraît futile, mais c'est pourtant ce qui va lui conférer une certaine valeur ajoutée. En effet, John Draper réalisa, par on ne sait quel coup du sort, que la fréquence émise par un coup de ce sifflet reproduisait la tonalité à 2600 Hz utilisée par une compagnie **téléphonique** pour ses lignes longue distance. À partir d'un tel constat, il mit en place un stratagème lui permettant de passer des appels gratuitement en **interférant** avec le signal du réseau **téléphonique**. Il composait un numéro de **téléphone** longue distance, lorsque la tonalité retentissait, il utilisait son sifflet pour envoyer un son à la fréquence de 2600 Hz, faisant ainsi croire au central **téléphonique** qu'il avait raccroché et était alors libre de continuer sa conversation aussi longtemps qu'il le souhaitait sans pour autant déboursier un centime.

C'est ainsi que John Draper s'illustra comme l'un des pionniers du « phreaking ». Ce terme anglais désigne l'ensemble des techniques de **détournement** des systèmes **téléphoniques**, il a été obtenu par la contraction de « phone », pour **téléphone**, et de « freak », signifiant marginal, ou personne appartenant à une contre-culture. Cette pratique s'apparente à celle du hacking. Bon nombre de phreakers sont des passionnés cherchant juste à effectuer une prouesse technique sans intentions illégales. L'illégalité n'est que la conséquence de la réussite.

Cette trouvaille valut à John Draper une certaine notoriété et le surnom de Captain Crunch, mais également une condamnation à deux mois de prison.

« Le **détournement**, dont fait partie le piratage informatique, montre que l'homme du commun est capable d'agir sur un savoir sacralisé par les prêtres de la techno-science. Dans une sorte de boucle de rétroaction créée par l'usage, la connaissance ordinaire reprend ses droits sur la connaissance savante. La même observation peut se faire de manière plus prosaïque, par exemple lorsque les systèmes sont bricolés, les **modes d'emplois** contournés, les instructions négligées au profit de procédures toutes personnelles. »<sup>1</sup>

1 Alain Gras, « Le Bonheur, produit surgelé », in *Technologies du quotidien : la complainte du progrès*, Autrement, n° 3, 1992, p. 25-26.



# Inventer

De semaine en semaine, Voyelle résume ses études et fabrique des cahiers recopiés et datés où l'on peut lire son cheminement puéril et inquiétant. Il est assez étonnant de voir Voyelle **réinventer** la calculatrice mécanique de Pascal pour mieux prévoir les éclipses de Soleil. Mais personne ne s'attendait à le voir **réinventer** un vieux **vélo** de l'époque aux roues cerclées de bois pour se déplacer plus rapidement, sa lunette sur l'épaule. On se dit : « C'est facile. » On se dit : « Il n'**invente** rien. » Pourtant, Voyelle a l'air très authentique, penché sur ses papiers, lorsqu'il retrouve par tâtonnements le principe du moteur à vapeur, ce qui lui permet de se fabriquer un véhicule automobile se mouvant à trente kilomètres à l'heure dans une grande combustion d'énergie.

Toutes ces **inventions** lui aiguisent l'esprit, le tournent vers la philosophie et le portent à définir la méthode du doute systématique, rudiment de l'esprit scientifique. Voyelle s'isole de plus en plus du monde moderne.

Mais Voyelle commence à intéresser le grand public lorsqu'il **invente** l'ancêtre de la fusée, objet qui justement n'a pas d'ancêtre. Bien sûr, la fusée de Voyelle ne va ni très loin, ni très haut, mais quelle ingéniosité ! On y retrouve le génie de l'ancien siècle, qui ne se contentait pas de fabriquer des **machines**, mais leur donnait les formes et les détours de véritables œuvres d'art. De plus en plus, les **inventions** de Voyelle se **détournent** de l'astronomie et viennent combler les chaînons manquants dans l'évolution des objets articulés. Ainsi, Voyelle **invente** certaines locomotives qui trouvent parfaitement leur place dans les places justement manquantes de l'histoire de la locomotive.

Voyelle fabrique un jour une espèce de rudiment de brouette, si bien fait qu'on se demande si la brouette a bien été **inventée** d'un coup sans passer par cet intermédiaire si réussi et si important.

Voyelle propose des ancêtres aux objets apparemment les plus modernes et les plus gratuits. Son long travail souterrain enracine le monde actuel, scientifique et artificiel, dans un passé qui lui appartient de plus en plus. Le réfrigérateur, la télévision, le magnétoscope trouvent ainsi leur terroir. En vain, les journaux, les radios, les médias demandent à Voyelle de s'expliquer. Et la société est contrainte de laisser ce hors-la-loi combler en toute impunité les trous historiques de ses déterminismes.

# Jetable

Le **jetable**, c'est l'**appareil**-photo des sorties scolaires et des colonies de vacances. Parce qu'il n'est même pas **question** que papa nous prête le sien, auquel il tient comme à la prune de ses yeux et qu'il ne sort que pour les grandes occasions. Celui-ci fera bien l'affaire. Le **jetable**, c'est l'**appareil** des petites occasions qu'on immortalisera en 27 photos (dont 3 offertes). Et pour les moyennes occasions, on pourra en acheter deux.

Le **jetable** c'est l'**appareil** qu'on peut se permettre de fourrer négligemment dans son sac à dos, à côté du pique-nique. Et c'est bien pour cela qu'il ne faut jamais réarmer son **jetable** juste après avoir pris une photo. Ne pas anticiper la photo mais attendre qu'elle se présente. Car, le mécanisme **remonté** aura vite fait d'être malencontreusement déclenché au moindre contact entre le bouton à fleur de peau et la bouteille d'eau.

Le **jetable**, c'est celui dont les photos d'insectes révéleront qu'il ne fait pas la mise au point, quant à celles prises pendant la veillée, elles démontreront que sa vitesse de prise de vue est d'à peu près 1/100<sup>e</sup> de seconde. Mais il paraît que « **jetable** » ça ne se dit pas, ce n'est plus correct, on lui préférera la dénomination de « prêt-à-photographier », caractéristique plus flâteuse pour cet objet à usage unique. Et puis, au retour, on pensera à aller le faire développer. Opération qui lui sera **fatale**, mais, tôt ou tard, c'est ce qui l'attendait. Avec un peu de chance, il sera recyclé. Ainsi, l'**appareil**-photo disparaît, et seules les photos restent.

Les **appareils**-photo numériques procèdent exactement au phénomène inverse. En s'affranchissant du processus de développement qui était jusqu'alors, le tirage lui-même est devenu facultatif. Ainsi, les photos ont désormais tendance à ne plus sortir des **appareils**, que ce soit de l'**appareil** de prise de vue, ou de l'ordinateur de stockage.

# Kodak

« L'Américain George Eastman **invente** en 1888 "l'**appareil** photographique pour tous". À cette occasion, il dépose un nom de marque facile à prononcer dans toutes les langues : « **Kodak** ». Pour promouvoir son produit, il lance le slogan « Appuyez sur le bouton, nous faisons le reste ». En effet, cet **appareil**, vendu 25 dollars et chargé pour 100 vues, était retourné après exposition chez Eastman qui développait et tirait les épreuves montées sur carton. Celles-ci ainsi que l'**appareil** de nouveau chargé étaient réexpédiés à son propriétaire pour 10 dollars. Le système proposé par Eastman était alors révolutionnaire : pour la première fois, il séparait ce que tout le monde était capable de faire – prendre une photographie avec un **appareil** simple et maniable – des savoir-faire et des installations nécessaires à la pratique du laboratoire photographique. »

*“You press the button, we do the rest.”*

# Lavomatic

Contre un mur, les **machines** à laver sont adossées, contre un autre, les sèche-linge. Juste à côté, les petites annonces du quartier épinglées sur un tableau en liège, et une horloge qui s'est arrêtée à 17h38 d'on ne sait quel jour. À disposition, des prospectus déposés par les Témoins de Jéhovah et le Télé7jours d'il y a deux semaines. La dame qui fait une lessive de rouge est en train de lire celui de cette semaine. Dans un coin, un paquet de chaussettes abandonnées, laissées pour mortes. Les paniers en plastique ont tous les poignées rafistolées au scotch marron, il n'y a pas d'exception.

Trier les couleurs ? Le vert avec bleu plutôt qu'avec le jaune ! J'aurais dû faire ça chez moi. Les matières ? Mince, j'aurais pas dû couper les étiquettes de mes vêtements qui dépassaient tout le temps et me grattaient insidieusement. Ça, ça mériterait peut-être d'être lavé à la **main**. **Machine** n° 1 ? **Machine** n° 2 ? J'ai pas encore essayé la 7. Personne regarde à gauche ? Personne regarde à droite ? En profiter pour déposer mes petites culottes, vite fait, bien fait, dans le tambour... Une astuce à ne pas divulguer : racler la poudre qui s'est progressivement accumulée sur les surfaces en décroché des parois du **distributeur** de lessive. Juste à hauteur de **main**. La verser dans le bac B et mettre de l'adoucissant dans le bac C. Quel programme ? Synthétique me paraît le moins risqué. Respecter les instructions à la lettre car, une fois lancée, on ne peut plus arrêter la **machine**. J'insère la monnaie dans la centrale de paiement, et à l'instant même où la dernière pièce parvient à faire le compte, la **machine** située trois pas en arrière se réveille et se met **automatiquement** à s'emballer. C'est parti pour un cycle de 45 minutes. La **machine** m'offre 45 minutes d'oisiveté.

À l'instar d'**Alexandre le Bienheureux** qui met ses efforts à fabriquer une installation qui lui permet ensuite de rester bien au chaud sous ses draps afin d'échapper aux sollicitations de son voisinage, faire l'effort de

sortir de chez soi avec son linge sous le bras et l'adoucissant sous l'autre, se rendre à la **machine** à laver, est une façon de se dégager une certaine **marge** de manoeuvre. Dans cette salle d'attente avec laquelle on a rendez-vous, le cycle de la **machine** nous dispense, le temps d'une lessive, de toute obligation.

Un décompte. 3, 2, 1. Fin du temps mort. Le tambour ralentit et le linge qui batifolait retombe soudain sur lui-même. Inventaire. C'est pas à moi cette chaussette noire, Elle n'a rien à faire parmi mes jeans. Elle a été vraisemblablement oubliée dans le tambour par l'utilisateur précédent. Ça colle aux parois une chaussette mouillée. Heureusement qu'elle n'a pas déteint. Et maintenant, le séchage.

## Lucidité

La mer n'a pas de poignée,  
Ni l'amour de courroie  
Par quoi je pourrais en faire des outils ou des armes  
Et c'est ainsi qu'une large partie du monde  
Echappe à mon pouvoir.



# Machin

« Notre langage est très en retard sur les structures et l'articulation fonctionnelle des objets dont nous usons. Il y a dans notre civilisation de plus en plus d'objets et de moins en moins de termes pour les désigner »<sup>1</sup>. « **Machin** », mais aussi « truc », « bidule », « engin », « affaire », « schmilblick »<sup>2</sup> sont parmi ceux que l'on peut emprunter pour tenter de désigner ces innommables choses, ces « objets informulés (ou difficilement formulables, par des néologismes ou des paraphrases) »<sup>3</sup>. « Objet désuni de sa fonction, le "**machin**" recouvre tout ce qui, à force de se spécialiser et de répondre à aucune exigence collective, échappe à la formulation et tombe dans la mythologie. Si "**machine**" relève du domaine de la "langue" fonctionnelle, "**machin**" relève du domaine subjectif de la "parole". Ce que le "**machin**", le "truc", laisse à entendre, c'est une fonctionnalité vague, sans limites, qui est plutôt l'image mentale d'une fonctionnalité imaginaire, d'un simulacre fonctionnel. Il y a un rapport étroit de complicité entre l'Humain trop humain et le Fonctionnel trop fonctionnel : l'imprégnation du monde humain par une finalité technique est toujours en même temps une imprégnation de la technique par la finalité humaine – pour le meilleur et pour le pire. Nous sommes davantage sensibles à la perturbation de la relation humaine par l'intervention absurde et totalitaire de la technique, nous le sommes moins à la perturbation de l'évolution technique par l'évolution absurde et totalitaire de l'humain. C'est pourtant bien l'irrationnel humain et ses fantasmes qui, derrière toute **machine**, alimentent la condition obscure du "**machin**" »<sup>4</sup>.

1 Jean Baudrillard, *Le Système des objets*, Paris, Gallimard, 1968, p. 162.

2 Le Schmilblick est un objet imaginaire créé dans les années 1950 par Pierre Dac selon qui cet objet ne sert absolument à rien et peut donc servir à tout.

3, 4 Jean Baudrillard, *ibid*, extraits p. 161 à 165.

Marcel sortit enfin du panier un objet, à première vue indéterminé, de taille modeste et de poids moyen, qu'il posa sur la table en disant :

— Et voilà le bouquet!

— Qu'est-ce que c'est encore que ce **machin-là**, fit madame Ledieu en fronçant le sourcil ?

— Je ne sais pas, dit Marcel, mais ça n'a pas l'air mal.

— A quoi ça sert ?

L'objet ne le heurta pas comme une aberration agressive ou quelque rareté sensationnelle; certes, le **machin** n'était pas ordinaire, loin de là, il ne sautait pas aux yeux avec un nom et la manière de s'en servir, mais enfin il se présentait avec la bonhomie des objets qui, sans utilité impérieuse, tiennent à se justifier par une vague intention artistique. Telle fut la première impression. Un grand nombre d'images vinrent alors s'offrir à M. Guesdon pour lui soumettre une parenté possible avec l'objet, mais aucune ne fut retenue et chaque fois qu'il se lançait sur une piste à peu près plausible, l'objet révélait de soi-même quelque aspect nouveau absolument incompatible et se retranchait placidement dans un hermétisme épais. Modifiant son point de vue d'observateur, M. Guesdon crut comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un **appareil** ou d'un fragment d'**appareil** comme l'industrie en fabrique et en rejette tous les jours selon les besoins du **progrès** et qui ne sont pas destinés à faire la moindre carrière en dehors du circuit pour lequel ils ont été conçus. Non, l'objet suggérait plutôt l'idée d'une aventure anodine en **marge** de l'évolution technique, il répondait à des **fins** non nécessaires et sans doute échappait à la connaissance encyclopédique.

— Outil, outil, murmura M. Guesdon, il n'est pas du tout sûr que ce soit un outil. En tout cas, il n'est pas rien qu'un outil, ajouta-t-il en haussant la voix pour s'écouter un peu parler : à la rigueur, il présenterait les apparences d'un ustensile, mais à certains moments, je suis dérouté, comment

dirais-je, par l'espèce de gratuité intrinsèque sous le masque de l'usuel et frappé aussi bien par l'harmonie des volumes visiblement conçus dans l'espoir d'un chef-d'œuvre.

— Objet peut-être, murmurait M. Guesdon, mais plutôt **machin**, **machin** visant à l'objet. Pas facile, mais on l'aura. Malgré sa prétention évidente au particularisme, ce n'est pas une chose unique élaborée par dilettantisme ou pour tel besoin occasionnel et personnel. Non, il y a eu des gens payés pour faire ça, en atelier ou à façon, avec un prix de revient.

L'opinion selon laquelle il pouvait s'agir d'un prototype en souffrance dans l'absolu, d'une maquette cherchant sa voie ou d'une anticipation indéterminée, fut recueillie au ministère de la Production Industrielle, de la bouche pincée d'un de ces petits sous-directeurs qui jouent déjà aux pontifes en considérant tout objet manufacturé comme une espèce d'abstraction récréative. Dans le tumulte et le remue-ménage, un expert poussiéreux mais charmant voulut bien jeter un coup d'œil.

— Parlez-moi en toute franchise, dit Marcel, et prenez-moi ça à cœur ouvert.

— Entre nous, répondit l'homme, je ne sais pas ce que c'est, sauf que c'est un échantillon mineur de l'industrie humaine et probablement occidentale.

— D'accord, mais à quoi ça sert ?

— Nous y voilà. On dit que ces choses-là dégénèrent parce qu'elles ont plus ou moins oublié l'étroitesse du premier usage, renié leur créateur, et que chacun désormais s'en sert à sa manière. A mon avis, c'est le signe au contraire d'une généreuse ascension vers l'universel et d'une édifiante escapade vers la liberté.

— D'accord, mais qu'en ferais-je ?

— Mille choses ou rien. Les clefs de ce **machin**-là sont en vous.

# Machine

chaque **machine** n'est pas une unité absolue, mais seulement une réalité technique individualisée.

la **machine** individuelle représente l'homme, mais l'homme représente l'ensemble des **machines**, car il n'y a pas une **machine** de toutes les **machines**, alors qu'il peut y avoir une pensée visant toutes les **machines**.

On peut nommer attitude technologique celle qui fait qu'un homme ne se préoccupe pas seulement de l'usage d'un être technique, mais de la corrélation des êtres techniques les uns par rapport aux autres.

# Machine à grappin

Une fête foraine ne va jamais sans son lot de **machines à grappin**. Celles-ci sont réputées pour leur indocilité bien que leur principe semble simple au premier abord. Le joueur doit guider le grappin à l'aide de deux manettes (l'une permettant un déplacement sur l'axe des abscisses et l'autre sur l'axe des ordonnées) jusqu'à un emplacement qu'il considère comme judicieux en fonction de la configuration prise par l'amas de lots. À ce moment-là, il appuie sur un bouton et déclenche ainsi la course du grappin. Celui-ci plonge alors vers le fond du bocal, se referme sur un lot ou sur lui-même selon la bonne ou moins bonne estimation du joueur, délivre le lot ou rien, puis va reprendre sa position initiale.

Pour corser la chose, il arrive que l'on ajoute au fonctionnement de ces **machines** d'autres contraintes. Sur certaines, le temps est compté ; et, à la fin des secondes imparties, le grappin se déclenche **automatiquement**. D'autres n'ont pas de bouton déclencheur, le grappin plonge dès que l'on exerce plus aucune pression sur les manettes. Le niveau de difficulté est alors accentué, mais cela ne signifie nullement que le lot en vaille doublement la chandelle. En effet, c'est rarement l'appât de la peluche (car c'est presque toujours des peluches qui sont en jeu) qui motive les joueurs à enchaîner les parties. Cette **machine** leur lance un défi, leur véritable leitmotiv consiste exclusivement à le relever avec succès.

À force de parties, les joueurs se familiarisent avec la sensibilité des manettes, ils se mettent à anticiper les réactions de la **machine** et à prendre le coup de **main**. Et à force d'entraînement et de persévérance, ils peuvent espérer choper à tous les coups un des Mickeys qu'ils méprisent pourtant. Eux, ce qui les fait vibrer c'est l'exploit, c'est épater la galerie en gagnant un x<sup>e</sup> Mickey à la seule force de leur adresse puis l'offrir à la foule qui en redemande.

Le fonctionnement de la **machine** nous laisse entendre que l'issue de la partie ne dépend que de notre adresse. Seulement, l'impartialité de la **machine à grappin** a été mise en doute lors d'une récente polémique,

celle-ci révélait l'existence, au cœur de ces **machines**, d'un programme **dissimulé**, inaccessible pour le joueur mais ajustable par le propriétaire. Ce réglage permettrait de modifier la pression avec laquelle le grappin se referme, et ainsi de faire en sorte que celle-ci ne soit suffisante qu'une fois sur deux, qu'une fois sur trois, voire qu'une fois sur quinze, selon la volonté des propriétaires qui ont tous démenti.

Si les **machines à grappin** sont ainsi pipées, alors elles mentent et elles trompent sur leurs agissements. Elles emploieraient là une forme d'escamotage qui introduit dans le système un dysfonctionnement programmé et intentionnel. Ce qui relèverait du sabotage périodique puisque certaines parties seraient alors perdues d'avance et se répéteraient à une fréquence déterminée. Dans ce cas, les joueurs se soustraient à une **fatalité** dont ils ignorent l'existence, en effet, on fait en sorte qu'ils perçoivent une équité continue alors qu'opère une partialité cyclique.

# Machine à sous

La **machine à sous** est un **appareil automatique** qui permet de s'adonner au jeu de l'argent et du hasard pur. La scène se déroule tant et toujours dans un casino, faute de quoi elle deviendrait le théâtre d'activités illégales. Tantôt une comédie, tantôt une tragédie, le qualificatif de « pur » signifie que le résultat s'en remet entièrement au hasard pour le déterminer, aucun talent ni atout particulier ne peut déjouer le bon déroulement des combinaisons. Aucune connaissance ni processus initiatique n'est non plus nécessaire quant au bon usage d'une **machine à sous**, il s'agit véritablement d'un jeu d'enfant. Il faudra cependant attendre d'avoir atteint la majorité afin de pouvoir y placer ses billes. Une mise en garde s'impose d'entrée de jeu : il s'agit d'un jeu dangereux.

C'est pourquoi la **machine à sous** fait partie de ces quelques objets dont on ne peut pas faire l'acquisition pour un usage privé. Mais est-il déjà passé par la tête d'un joueur invétéré l'envie de posséder l'objet de son désir afin de pouvoir continuer à jouer tranquillement chez soi à toute heure du jour et de la nuit comme certains fêrus de billard, **flipper** ou autre jeu de comptoir qui transforment leur grenier en un sanctuaire dédié à leur passion ? Après tout, l'intérêt de cet objet ne tient-il pas au fait qu'il ne nous appartient pas ? Pensez à tout l'argent qu'il contient, ce n'est pas non plus le nôtre, du moins pas encore, car l'espoir de tout joueur est bien d'en changer la donne. Quant au propriétaire de la **machine à sous** et de son contenu, pour le moment et jusqu'à ce que le vent tourne, c'est l'établissement du casino.

Un casino pourrait se présenter lui-même comme une version légèrement modifiée mais très édulcorée des établissements bancaires que l'on connaît – notez le revirement de décor littéralement éblouissant. L'établissement est toujours sous haute surveillance, mais ici, plutôt que d'être **dissimulés** précautionneusement, les coffres-forts sortent le grand jeu ; ils sont exposés, racoleurs, et invitent tout un chacun à tenter de sortir le bon code pour, ainsi soit-il, toucher le gros lot. Approchez et venez saisir votre chance de faire sauter la banque !

La parole est désormais à la voix de la raison qui se doit de chuchoter les avertissements en vigueur, comme elle s'en charge également pour les publicités pour boissons alcoolisées. Un casino n'est en aucun cas une association à but non lucratif, c'est un miroir aux alouettes qui tire très bien son épingle de ce jeu. Jouez avec modération ou il vous plumera. Napoléon en était tellement conscient que, soucieux de protéger son peuple vulnérable, il a imposé aux casinos de toujours élire domicile à proximité d'un point d'eau. Par cette injonction, il ciblait les lieux où l'argent coulait à flots : les stations balnéaires qui étaient les ghettos de la bourgeoisie de l'époque. Mais cessons ici d'être vieux jeu, faisons nous jeu des précautions poussiéreuses de notre lointain Empereur et de toute simagrée mal placée pour se prêter enfin au jeu que le hasard nous réserve. En effet, les casinos se sont démocratisés depuis, tout en conservant leurs décors de grand apparat : le tapis rouge est toujours de mise. Et il est encore d'actualité et de bon ton de soigner sa présentation, seulement l'étiquette a été considérablement allégée et l'on ne refusera pas l'entrée à l'as de pique.

La maison vous souhaite la bienvenue. Les portes s'ouvrent, et, devant vos yeux éblouis et vos oreilles abasourdies, s'étend et s'entend le parc des **machines à sous**. Les casinos ont bâti leur fond de commerce sur une image communément admise mais légèrement défraîchie du luxe, en misant sur l'opulence, le clinquant et le tape-à-l'œil, plutôt que sur le calme et la volupté. Ce déballage plus ou moins contrôlé contribue à rendre bien particulière l'atmosphère qui règne en ces lieux, il fait indissociablement partie du jeu et du folklore. De ce panorama, il ne reste que quelques marches à descendre pour faire son entrée sur la piste revêtue de moquette. Et maintenant ? Où donner de la tête ? Vers laquelle se tourner ? Elles font toutes les yeux doux... Avant de se ruer sur la première **machine** venue, il faut d'abord se précipiter au guichet, car vous n'en obtiendrez rien avant d'avoir échangé quelques billets contre un seau rempli de jetons sonnants mais non trébuchants qui donnent l'agréable sentiment d'avoir déjà gagné au change.

Il s'agit désormais de jeter son dévolu sur l'une des **machines** disponibles et de prendre place sur le tabouret haut rembourré situé face à elle. Une fois confortablement assis, on commence par introduire sa mise



à l'endroit indiqué, quant au déclenchement de la **machine**, il y a peu de chance pour que vous ayez à tirer le levier du fameux bandit manchot. Cet **élément** emblématique était inhérent au fonctionnement entièrement mécanique des premières **machines à sous** à paiement **automatique**, telle que la « Liberty Bell » qu'**inventa** Charles August Fey en 1905. Celle-ci fonctionnait grâce à une combinaison complexe de leviers, de crans et de ressorts. Les rouleaux étaient rattachés à un arbre, lui-même connecté à un levier. En insérant un jeton, on débloquent ainsi le mécanisme du levier, qui pouvait alors être abaissé. Ce mouvement entraînait celui des rouleaux, qui, au bout de quelques secondes, étaient stoppés dans leur élan par un système de freinage, s'affichait alors une combinaison de symboles. Quant à la **machine**, elle identifiait la position des rouleaux grâce à un système de crans à profondeur variable inscrits dans les disques des rouleaux (le cran assigné au jackpot était plus profond que les autres crans), puis son programme lui permettait d'associer cette combinaison à un lot.

Mis à part des détails inhérents au changement de technologie, tel que l'éviction du levier par le bouton, vous me direz que le protocole de jeu des **machines** modernes semble se dérouler dans le même ordre des choses. C'est tout bonnement que celles-ci ont été conçues pour donner l'impression d'être des modèles mécaniques, or elles sont pourvues de moteurs et de fonctionnements informatiques qui assurent l'articulation de tous leurs mécanismes. Lorsque le joueur appuie sur le bouton, il lui semble que, au même titre que lorsqu'il s'agissait d'abaisser un levier, cette action a pour réaction directe la mise en mouvement des rouleaux. Ainsi, durant quelques secondes, il croit en la chance qui figerait ceux-ci en une configuration gagnante. Mais en **réalité**, les jeux sont faits depuis le moment même où le joueur a déclenché la partie. Au moment précis où il a exercé une pression suffisante sur le bouton lumineux, un générateur<sup>1</sup>, qui fait défiler en continue des nombres aléatoires, a fait correspondre une donnée chiffrée qui a instantanément déterminé un résultat. La **machine** utilise ensuite des moteurs afin de faire tourner les rouleaux puis de les arrêter en une configuration correspondant à ce résultat. Autrement dit, un programme est chargé de recréer l'illusion du temps de latence qui relevait d'une **réalité** mécanique. Dès lors, les rouleaux n'ont plus d'utilité que de maintenir, dans l'esprit du joueur, la métaphore d'une mécanique

du hasard. Ainsi, celui-ci continue d'éprouver cette étrange exaltation à dépendre de la décision d'une **machine**, à se soumettre à son bon vouloir, dès lors qu'elle lui fournit la dose de suspense et d'adrénaline qui motive l'acte de jouer, et qui contribue en grande partie à ce que « les gagnants reviennent se faire la **main** et que les perdants titillés par ce coup du sort repassent le lendemain »<sup>2</sup>.

Ainsi, en changeant de technologie, la chronologie des événements qui régissait le protocole du jeu, ainsi que les relations de cause à effet qui articulaient ces événements, ont été bouleversées. L'introduction de l'électronique et de l'informatique a procédé à une redistribution des rôles entre les différents **éléments** constitutifs de la **machine**. En passant du levier au bouton, le geste déclencheur a perdu de son ampleur, il s'effectue avec moins d'efforts et plus de rapidité, ce qui permet d'enchaîner les parties avec une certaine indolence. Et pourtant, c'est désormais ce geste (et plus précisément l'instant de ce geste), et non plus la position des rouleaux, qui détermine le résultat de chaque partie, ceux-ci se contentent dorénavant de jouer une simple mascarade. Ainsi, c'est la finalité de la partie qui est contenue dans ce geste décisif devenu cependant dérisoire. Mais cette configuration tacite n'est pas anodine, en effet, elle participe au phénomène de dépossession que le casino tente d'exercer sur le joueur afin que celui-ci se déleste naturellement de ses réflexes de protection. Ainsi, vous ne verrez jamais une horloge dans l'enceinte d'un casino, la course du temps qui passe n'est pas perceptible, le temps n'est plus que suspendu aux doigts des joueurs, à cette latence du tirage, et ce spectacle de l'indétermination sans cesse rejoué. Vous n'y verrez pas de fenêtre non plus, le joueur ne doit pas avoir l'impression d'y jeter son argent. En créant la sensation que le temps ne passe pas, le casino dépossède les joueurs de leur conscience du temps, et comme le temps c'est de l'argent...

1 Par l'intermédiaire de ce générateur, il a ainsi été possible d'attribuer à chaque **machine** un taux fixe de redistribution. Selon la loi en vigueur, celui-ci doit être compris entre 85 et 99,99%. Mais comme s'applique à l'échelle de plusieurs millions de parties, il est inutile de croire que l'acharnement ou que la dévotion consacrée à une **machine** finira par payer. La probabilité de toucher le jackpot est toujours la même, que ce soit au premier ou au 500 000<sup>e</sup> tirage.

2 Bertrand Raison, *L'Empire des objets*, Paris, éditions du May, 1989, p.38.

# Main

**« Ne rien savoir faire de ses dix doigts »,  
ne pas avoir à penser avec ses dix doigts  
équivalait à manquer d'une partie de sa  
pensée normalement, philogénétiquement humaine.**

# Marge

Jean Échenoz déclare :

« On **invente** avec un stylo, on se juge à la **machine** »<sup>1</sup>.

Sur ce, Vilèm Flusser d'ajouter :

« Une erreur commune est de croire que la **machine** limite la liberté du geste. On est plus libre quand on tape que quand on écrit avec un stylo (...) parce que la **machine** permet mieux de dépasser les règles du geste que le stylo, précisément parce qu'elle les rend évidentes. La liberté n'est pas le mépris de règles (possible avec le stylo), mais le changement des règles (possible avec la **machine**) »<sup>2</sup>.

1 Jean Échenoz, entretien non identifié.

2 Vilèm Flusser, *Les Gestes*, D'ARTS/HC, 1999, p. 19-20.

## Minuterie

Le *Voltaire à minuterie* est un nouveau fauteuil pour audiences qui rendra les plus utiles services aux personnages pressés qui reçoivent beaucoup de monde dans la journée. C'est un fauteuil qui se place devant le **bureau** du ministre ou du personnage influent qui reçoit et sur lequel prend place le solliciteur. Dès qu'il est assis, son poids déclenche un mouvement d'horlogerie et le fauteuil, monté sur pivot, commence à tourner lentement. Il fait un demi-tour en cinq minutes. Après deux ou trois minutes de conversation, l'importun commence à comprendre qu'il est assis de profil ; il est obligé de tourner la tête pour continuer à parler. Bientôt, la gêne devenant excessive, il se lève et l'on en profite pour faire semblant de croire qu'il prend congé. Si par hasard on se trouve en présence (si je puis dire, après cinq minutes de conversation) d'un raseur incorrigible qui reste assis et vous parle en tournant le dos, il est facile de s'éclipser et lorsque, cinq minutes après, le solliciteur se trouve de nouveau face au **bureau**, il constate que s'on interlocuteur est parti. C'est là un système discret, élégant, pour éconduire les raseurs. Il sera très apprécié dans toutes les grandes administrations.

# Mode d'emploi

Dans la prétendue démocratie des objets techniques, nul n'est censé ignorer le **mode d'emploi**. Pourtant, alors qu'il est « censé jouer un rôle de “passeur” d'un objet vers l'univers personnel de l'utilisateur »<sup>1</sup>, il devient clair, dès que l'on en tourne les pages, que le **mode d'emploi**, avec « sa terminologie invraisemblable, ses traductions à l'emporte-pièce et ses schémas incompréhensibles, mal placés ou décontextualisés »<sup>2</sup>, n'est rien d'autre qu'un « “complice objectif” de la **machine** et non un allié de l'utilisateur »<sup>3</sup>. Les **modes d'emploi** sont tout aussi indéchiffrables que les textes de loi.

« J'ignorais totalement de quelle façon m'adresser à son acolyte (le magnétoscope ). Plutôt fière, je me refusais à l'avouer en public. Alors, je me suis lancée dans l'étude de son **mode d'emploi**. Pas longtemps. Dès les premières phrases, je fus indignée. Pour qui me prenait-on ? Je suis assez sentimentale et quand on me parle par exemple de “sélection de fonction”, de “matrice stéréo” ou de “prise fictive”, et j'en passe, mon cœur se serre de solitude. »<sup>4</sup>

« Le **mode d'emploi** suppose qu'en disant le “faire”, en mettant des mots sur les actions, les difficultés d'utilisation seront réduites. Il prétend guider l'utilisateur et lui dire exactement quel sera son parcours »<sup>5</sup>. Il tente pour cela de décrire une manipulation, mais l'écriture n'est peut-être pas le mode de prédilection de la transmission d'un savoir-faire qui s'exprime par des gestes. « Le **mode d'emploi** est par exemple incapable d'exprimer la durée d'une pression sur une touche. Il ne peut répéter sans cesse qu'appuyer sur cette touche signifie implicitement relâcher la touche. Il lui est difficile de faire se coordonner des mouvements ou d'indiquer une suite d'actions qui sont en fait simultanées. Déplacer un curseur ne veut pas dire le maintenir dans la position d'arrivée, puisqu'au contraire il est

prévu pour revenir à sa place initiale **automatiquement**, mais comment l'expliquer ? »<sup>6</sup>. Découper une action en phrases devient une opération linguistique au succès improbable. Le **mode d'emploi**, dès lors, parvient seulement à dispenser des instructions qui relèvent plutôt d'une sorte de « savoir-procéder ».

Quant à sa soi-disant exhaustivité, parlons-en. Il affirme nous confier toutes les clés. Si ça ne marche pas c'est tout bonnement que nous n'avons pas fait comme il était pourtant écrit noir sur blanc de faire, il ne peut pas en être autrement. Et on a beau éplucher le **mode d'emploi**, il ne fait jamais mention de notre « problème » à nous. Et s'il n'y a pas de solution, c'est qu'il n'y a pas de problème, telle est la philosophie du **mode d'emploi**. C'est sans scrupule qu'il nous abandonne ainsi à notre déconvenue. Nul n'est censé ignorer le **mode d'emploi**.

« Le **mode d'emploi** n'est en aucun cas seulement relatif à l'emploi, c'est-à-dire à une utilisation technique performante : il est en même temps une prescription, un code d'emploi qui cherche à dire comment bien utiliser son **appareil** selon les **normes** supposées par les concepteurs »<sup>7</sup>. Tout autre agissement non répertorié, toute tentative de **bidouillage**, est une entrave à la bonne ligne de conduite inculquée à l'objet, un parjure à son intégrité. Pour la peine, vous me copierez 100 fois le **mode d'emploi**.

1 Dominique Boullier, « La vie sans **mode d'emploi** », in *Technologies du quotidien : la plainte du progrès*, Autrement, n° 3, Mars 1992, p. 158.

2 *Ibid.*

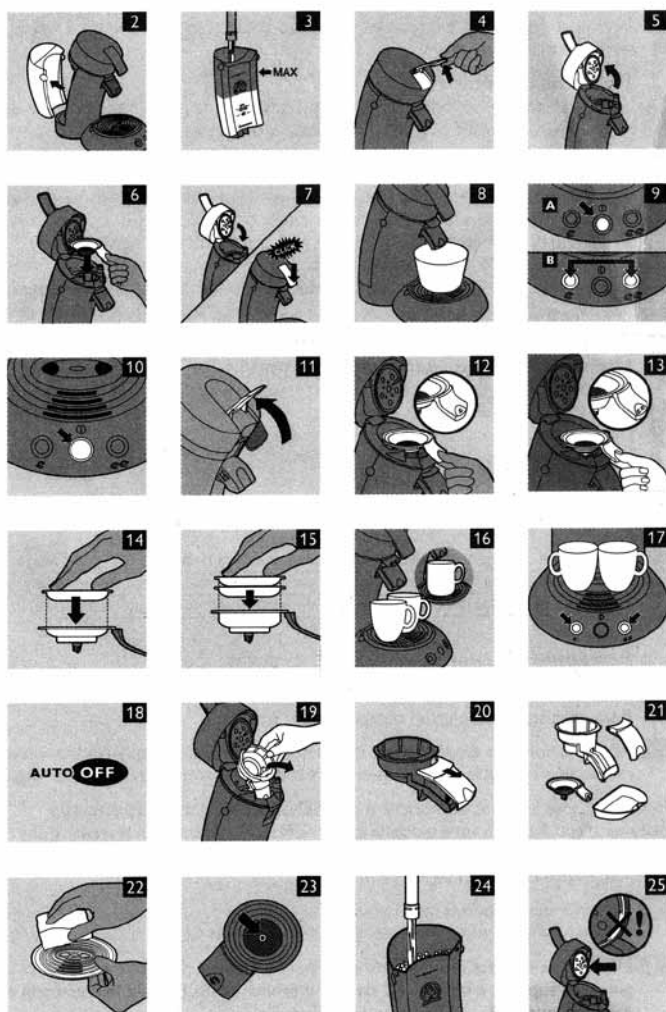
3 *Ibid.*

4 Gisèle Prassinou, « Les **Machines** infernales », in *Technologies du quotidien : la plainte du progrès*, Autrement, n° 3, 1992, p. 89.

5 Dominique Boullier, *ibid.*, p. 161.

6 *Ibid.*, p. 161-162.

7 *Ibid.*, p. 160.





## ■ Important

Lisez attentivement ce manuel avant d'utiliser l'appareil et conservez-le pour un usage ultérieur.

### Danger

- Ne plongez jamais l'appareil dans l'eau ou dans tout autre liquide.

### Avertissement

- Avant de brancher votre appareil, vérifiez que la tension indiquée au fond de la machine à café correspond bien à la tension secteur locale.
- Cet appareil n'est pas destiné à être utilisé par des personnes (notamment des enfants) dont les capacités physiques, sensorielles ou intellectuelles sont réduites, ou par des personnes manquant d'expérience ou de connaissances, à moins que celles-ci ne soient sous surveillance ou qu'elles n'aient reçu des instructions quant à l'utilisation de l'appareil par une personne responsable de leur sécurité.
- Veillez à ce que les enfants ne jouent pas avec l'appareil.
- N'utilisez jamais l'appareil si la fiche, le cordon d'alimentation ou l'appareil lui-même est endommagé.
- Si le cordon d'alimentation est endommagé, il doit être remplacé par Philips, un Centre Service Agréé Philips ou un technicien qualifié afin d'éviter tout accident.

### Attention

- Confiez toujours l'appareil à un Centre Service Agréé Philips pour réparation ou vérification. N'essayez jamais de réparer l'appareil vous-même ; toute intervention par des personnes non qualifiées entraîne l'annulation de la garantie.
- N'utilisez jamais de café moulu ordinaire ou des dosettes déchirées dans la machine à café SENSEO® car elle risquerait de se boucher.
- N'utilisez pas la machine à café avec un transformateur pour éviter tout accident.
- Placez toujours l'appareil sur une surface stable et plane.
- Ne laissez jamais la machine à café fonctionner sans surveillance.
- N'utilisez pas la machine à café à une altitude supérieure à 2 200 m.
- La machine à café ne fonctionne pas à une température inférieure à 10 °C.
- Faites fonctionner l'appareil uniquement à l'eau claire avant la première utilisation (voir le chapitre « Avant la première utilisation »). La chaudière se remplit d'eau, ce qui est absolument nécessaire pour le bon fonctionnement de la machine à café.
- N'utilisez jamais la machine à café SENSEO® avec un adoucisseur d'eau qui échange les ions de calcium et de magnésium contre les ions de sodium.

La mère regarde le carton et demande : — Qu'est-ce que c'est ?

— Des hommes, parmi les plus grands génies de la mécanique, ont conçu cette **machine** pour la plus grande gloire des femmes. Elle est pour toi, ô mon épouse.

— Qu'est-ce que c'est, répète la mère ?

— Une **machine**, je te le dis, pour soulager ta peine. Une esclave mécanique.

— Misère, soupire la mère. Que vais-je faire de ça ?

D'un geste étonnamment précis, tel un magicien au sommet de son art, le père a ouvert le sommet du paquet pour en extraire une brochure, qu'il jette sur la table. La mère tressaille et examine la chose comme un canard le ferait du calendrier des postes. Sur la couverture bleu glacier de l'opuscule est écrit : BZ22 à carter apparent — **MODE D'EMPLOI**.

— Tout est là, dit le père.

Le regard de la mère se détache lentement de la brochure.

Oui, tout est là, pense-t-elle, il n'y aura jamais rien d'autre. Le père s'impatiente. Il l'ouvre en son milieu, se plante à l'aplomb de l'ampoule et, dans le silence glacé qui suit le bris du verre, déchiffre à voix haute :

— Pour annuler la sélection, revenir au mode précédent et, après réitération des étapes 2 et 3, reprendre la procédure en ayant soin de tenir enfoncée la touche "PPR". Le voyant bleu s'allume.

Le voyant bleu s'allume : tout est là ! Un carré de ciel vespéral qui, subrepticement, ira illuminer la domestique contingence d'une réminiscence d'Éden.

Ah, je vois, accrochée à la touche "PPR", une note ; Note 1 : toutefois cette procédure n'est plus opératoire en fin de programme. Pour ce cas spécifique, se reporter au chapitre 17, 3ème paragraphe...

Le père cherche dans la notice le chapitre 17. Mais sa vision se brouille. Il sent monter en lui une tristesse, celle de l'absolue solitude. Le monde est nain autour de lui. Il hausse les épaules.

— Tout est là, répète-t-il, cette fois avec lassitude. Il suffit de lire le chapitre 17, le cas échéant. Le cas écherra-t-il ? Je ne saurais le dire. Qui penserait à annuler la sélection en fin de programme ?

— Pas moi, hasarde l'aîné des enfants, qui pense avoir souvent souffert de ce genre de soupçon.

La mère ne voit que le carton. C'est une frontière naturelle à son intelligence : où allons-nous le mettre, interroge-t-elle ? Car son instinct de femme lui montre à l'évidence, malgré son ignorance crasse des lois de la perspective et de celles de la géométrie dans l'espace, que jamais la **machine** ne trouvera sa place dans le placard.

— Tu as payé beaucoup d'argent, pour ça, demande-t-elle ?

Et immédiatement, elle regrette la **question**, qu'elle voudrait ravalier, elle craint l'explosion de l'homme, elle a conscience de la mesquinerie totale de ce point de vue de ménagère. Elle voudrait s'enfuir dans un rêve.

Mais l'homme hausse les épaules. Sa lassitude est indulgente. Il dit : C'est un investissement, l'argent ne compte pas. Et il ajoute : Il y a dix ans, seul un milliardaire pouvait se payer... "ça".

Il regarde le paquet, FRAGILE, et il pressent que cette femme — misère, SA femme —, vient d'en faire voler en éclats le contenu précis et délicat. C'est une tueuse de rêve, une terrienne, une assassnatrice d'espoir. Il pense à ses frères les hommes qui ont, par leurs machines, vaincu les pesanteurs qui les clouaient au sol, celles des masses, du labeur, de l'inertie de la matière, qui ont créé, au prix de sacrifices à peine imaginables, un monde nouveau, scintillant de guirlandes électriques, de tramways, de robots et de cocottes-minute. Sans eux, les femmes seraient restées dans leurs cavernes, allaitant des enfants couverts de poils.

# Normes

« Si la vis tourne vers la droite, l'objet est d'origine américaine, si elle tourne vers la gauche, il est soviétique. »

boutade cubaine

# Obsolescence

Un **téléphone** portable, c'est bien connu, ça ne se **répare** pas. Non pas qu'on ne sache pas le faire, mais il est devenu plus cher d'entreprendre des **réparations** que d'en acheter un neuf. Surtout avec tous ces points que l'on nous fait collectionner. Ainsi, le moindre pépin fournit la preuve incontestable que ce vieux **machin** a « fait son temps » et est l'occasion toute trouvée de se rabattre sur la fiabilité flambant neuve du dernier modèle. Mais face à ce phénomène de remplacement à outrance, c'est d'abord le « savoir-**réparer** » qui devient **obsolète**.

# Pachinko

L'art de ce jeu diffère aussi de celui de nos **machines**. Pour le joueur occidental, la boule une fois lancée, il s'agit surtout d'en corriger peu à peu le trajet de retombée (en donnant des coups dans l'**appareil**); pour le joueur japonais, tout se détermine dans le coup d'envoi, tout dépend de la force imprimée par le pouce au clapet; le doigté est immédiat, définitif, en lui seul réside le talent du joueur; qui ne peut corriger le hasard qu'à l'avance et d'un seul coup; ou plus exactement: le lancé de la bille n'est au mieux que délicatement retenu ou hâté (mais nullement dirigé) par la **main** du joueur, qui d'un seul mouvement meut et surveille; cette **main** est donc celle d'un artiste (à la manière japonaise), pour lequel le trait (graphique) est un «**accident** contrôlé». Le Pachinko reproduit en somme, dans l'ordre mécanique, le principe même de la peinture *alla prima*, qui veut que le trait soit tracé d'un seul mouvement, une fois pour toutes, et qu'en raison de la qualité même du papier et de l'encre, il ne puisse être jamais corrigé; de même la bille lancée ne peut être déviée (ce serait une grossièreté indigne, que de rudoyer l'**appareil**, comme le font nos tricheurs occidentaux): son chemin est prédéterminé par le seul éclair de sa lancée.

# Panacée

**Panacée**, dont le nom signifie « la secourable », est une déesse de la mythologie grecque qui commença par prodiguer aux hommes des remèdes par les plantes. L'homme n'en attendit pas moins d'elle, et un tel apostolat lui inspira bien vite la perspective de jours meilleurs. Il l'implora, la conjura de lui fournir une thérapie capable de le soustraire à la **pénibilité** de son existence. Face à une telle invocation, **Panacée** réalisa que le pouvoir des plantes était limité. Il fallait donc trouver une alternative à cette forme de traitement dorénavant inapte à accomplir de tels desseins. **Panacée** abandonna donc sa vocation d'herboriste et décida de s'intéresser de plus près à la technique. L'intuition féminine fit une nouvelle fois ses preuves, elle y dénicha le remède universel et sans ordonnance : la **Machine**.

Ainsi Moulinex libéra la femme, tandis que l'homme put penser quand la **machine** travaillait.

C'est ainsi que, par extension, le nom de la déesse **Panacée** est devenu un nom commun désignant l'antidote capable de guérir tous les maux, physiques ou moraux, dont peut souffrir l'homme. Et depuis ce temps-là, l'homme ne cesse de voir en les **machines** l'incarnation de sa **panacée** et lui témoigne sa reconnaissance en lui vouant un véritable culte.

Mais, nous autres usagers savons que l'histoire ne s'arrête pas là. Les choses ne sont pas aussi simples que Moulinex le prétend. C'est pourquoi cette histoire mérite un épilogue :

Malgré les nombreuses **machines** qu'ils avaient créées, qui étaient à leur entière disposition et qui leur proposaient autant de solutions, les hommes n'étaient jamais « assez » guéris. Il y avait sans cesse quelque chose qui les pesait. Ce qui ne leur avait jamais semblé **pénible** jusque-là, le devenait soudainement. Mais alors ? Combien de **machines** fallait-il encore construire avant d'atteindre enfin la béatitude ? Quid de cette **panacée** ? Avait-on fait fausse route ? Après tout, les **machines** n'étaient peut-être pas le bon remède ?

C'est le concept même de « **panacée** » qui les avait induits en erreur : jamais il n'avait été fait mention des retombées qu'engendre toute solution. En effet, « il est du propre des solutions de se donner pour uniques, définitives, radicales et de devenir tyranniques en affirmant que non seulement elles résolvent les problèmes, mais qu'elles les éliminent à jamais. Or, les solutions ont toutes des effets plus ou moins pervers qui font qu'elles viennent se réinsérer dans les problèmes ; cela signifie non qu'elles soient ou vaines et négligeables, mais qu'elles relèvent elles-mêmes de la tragédie à laquelle elles veulent mettre un terme »<sup>1</sup>. « Elles donnent naissance à ce à quoi elles prétendent mettre un terme, signe que la maladie et le remède possèdent un dénominateur commun »<sup>2</sup>.

1 Jean Brun, *Le Rêve et la machine*, Paris, La Table Ronde, 1992, p. 345.

2 *Ibid*, p. 163.



## Patraque<sup>1</sup>

*Démontrons patiem-  
ment et classons séparément les rouages de notre  
montre ; cela serait bien surprenant si, notre tra-  
vail achevé, nous ne découvrons pas l'heure qu'il  
est.*



– Oh ! Je suis en retard, affreusement en retard. – Si vous croyez que ça m'étonne. Votre horloge est détraquée, elle retarde de deux jours. – De deux jours ? – Deux jours et dix secondes. Oh malheur ! Mais nous allons arranger ça.

– Rien d'étonnant, cette mécanique est pleine de mauvaises dents...  
– Oh, ma pauvre montre. – ... et de visse. – Oh, mes roues, mes ressorts. Attendez ! – Bien sûr, c'est évident, il faut du beurre. Du beurre ! – Du beurre !

– Ah, du beurre, il n'y a rien de meilleur pour les rouages. – Ah, non, non, non, vous allez mettre des miettes. – Celui-là est garanti sans miettes. – Thé ! – Du thé, je n'y avais pas songé. Bien sûr, il faut du thé. – Du sucre ? – Du sucre, deux cuillerées seulement, je vous remercie.

– Confiture. – J'oubliais la confiture, un oubli regrettable, c'est comme ça qu'arrive un **accident**. – Moutarde. – Moutarde ? Ne soyez pas ridicule. Un peu de citron, c'est différent. Maintenant, elle doit marcher.

– Regardez ça ! – Elle devient folle. – Miséricorde ! – Mon Seigneur ! – Elle est folle ! – Montre folle ! Montre folle ! Montre folle ! – Oh, le thé. Vous croyez que c'est le thé ? Je parie qu'il était trop fort. – Il n'y a qu'un moyen d'arrêter une montre folle. – Deux jours de retard, c'est inguérissable.

1 Une **patraque** est une vieille montre détraquée, comme celle que possède le Lapin Blanc et que le Chapelier Tocqué et le Lièvre de Mars pensent savoir **réparer**.

# Pédale

Il est admis que le mot **pédale** vient du latin *pes* qui veut dire pied et *ala* qui veut dire aile. **Pédale** est donc l'aile du pied ou le pied ailé. Les hommes éblouis se voyaient déjà soustraits aux vieilles tyrannies de la nature comme la pesanteur, la pression atmosphérique et la marche à pied. C'était le **vélo** émancipateur, le **vélo** icarien, la **pédale** ailée enfin comme la sandale de Mercure. Il n'est pas défendu d'introduire la poésie dans la mécanique et Dieu sait que les muses n'ont pas craint d'enfourcher la bicyclette, mais si la **pédale** est une des pièces les plus lyriques du **vélo**, elle est d'abord la plus dynamique, la plus sensible à l'effort de l'homme.

**Pédaler** est l'opération de base, le premier moteur, le moyen et la fin, le *deus ex machina*, l'action quasi divine dans la perfection circulaire et cosmique de sa double rotation.

# Pénible

Lorsqu'il est utilisé pour qualifier une activité, l'adjectif « **pénible** » spécifie que celle-ci est accomplie avec peine ; c'est-à-dire qu'elle requiert, de la part de celui qui l'exécute, un effort qui lui pèse. Cette appréciation ne correspond en rien à un état de fait, il ne peut s'agir que d'un jugement personnel. « C'est de la distance critique entre gestes et pensées que naît la **pénibilité**. Il n'existe pas de **pénibilité** en soi. Chacun la construit en perdant l'harmonie avec la routine acquise. Sous le regard critique, le geste sort alors des profondeurs silencieuses et perd ses **automatismes**. Il devient lourd, ressenti par le corps comme un fardeau que l'on porte, hors de soi »<sup>1</sup>.

Mais les **machines**, en proposant des alternatives à beaucoup de nos gestes quotidiens, ont, dans un même temps, contribué à les condamner et à les instituer en tant que labeur. « C'est idiot de faire un travail que les **machines** pourraient faire »<sup>2</sup>, s'exclame Chloé dans *L'Écume des Jours* de Boris Vian. Quand la **pénibilité** devient un prétexte à l'abandon de gestes désormais considérés comme superflus, alors le savoir-faire tend à devenir **obsolète**. Au regard des solutions fournies par les **machines**, les gestes auxquels elles se proposent de remédier se révèlent soudainement contraignants. C'est ainsi qu'en **inventant** le lave-vaisselle, faire la vaisselle de façon non-**automatisée** a été élevé au rang de corvée, elle requiert peut-être peu d'effort physique, mais il s'agit tout de même de lui consacrer un peu de son temps. Et lorsqu'il y a du temps en jeu, on n'a jamais trop affaire aux **machines** pour nous en faire gagner. Or, n'oublions pas qu'être peinarde n'est qu'une affaire de considération personnelle, et qu'il en va de même pour le temps perdu. En effet, le temps n'est perdu qu'à partir du moment où il est considéré ainsi. Et ceux qui ne possèdent pas de lave-vaisselle, alors qu'ils en auraient les moyens, ne sont pas forcément masos. « Ils se sentent bien avec leurs gestes de vaisselle à la **main**, ils ne pensent pas au temps perdu, ils ne souhaitent donc rien changer, tout simplement. »<sup>3</sup>

1 Jean-Claude Kaufmann, « Les Deux mondes de la vaisselle », in *Technologies du quotidien : la plainte du progrès*, Autrement, n° 3, mars 1992 p. 41.

2 Boris Vian, *L'Écume des jours*, Pauvert, 1987, p. 123-124.

3 Jean-Claude Kaufmann, *ibid*, p. 37.

## Percolateur

L'établissement, sur la terrasse duquel nous avons passé la soirée précédente, a une fort jolie **machine** à faire le café. La mécanicienne est une jeune femme charmante. Elle me dit que le boulanger n'a pas encore livré les croissants. Il faut qu'il signor Cavalliere attende un petit moment. Je suis très honoré du titre qu'elle me donne.

Une autre femme qui est derrière un éventaie de corbeillons à pâtisserie vient la rejoindre et, pour me faire passer le temps, elles font un peu de coquetterie. Je les félicite de leur magnifique **percolateur**. Aussitôt, elles le font jouer pour moi. C'est un tel concert de sifflements, de hoquets et de jets de vapeur que nous prenons peur tous les trois. Le garçon qui répandait la sciure vient et rétablit l'ordre, ou, plus exactement, donne au désordre un sens plus profond. Il m'explique que cet ustensile n'est pas spécialement destiné à **distribuer** des jets de vapeur et que, convenablement manié, il est capable de produire sept ou huit sortes de café. Il me laisse entendre qu'il est, lui, en particulier, expert en la matière. Là-dessus, les deux jeunes femmes le prennent à partie et me font juge. Nous décidons de mettre ce garçon au pied du mur. C'est un endroit où il va volontiers. On aligne quatre tasses sur le comptoir car, de toute évidence, nous sommes quatre copains engagés dans une affaire qui ne porte pas à rigoler. Après une première manipulation, qui me semble à moi fort habile, nous avons une rasade. Le garçon me demande ce que j'en pense. C'est de l'excellent café. Tourné vers les dames, il triomphe. De l'excellent café! disent-elles. Et après. Tout le monde sait qu'on fait ici le meilleur café de Brescia. Qu'à cela ne tienne, voici une deuxième manipulation. Celle-là, j'avoue qu'elle me laisse un tantinet pantois. Il faut à la fois soulever un couvercle, abaisser un levier, tourner une roue, fermer un robinet et donner un fort coup de poing sur une **pédale**. La **machine** rue comme un cheval de rodéo. Les jeunes femmes s'écartent. Le garçon les rassure avec un bon sourire et, d'une voix de capitaine courageux, il leur dit d'approcher les tasses. Nous avons une deuxième rasade. C'est de l'excellent café. Non, non, non; on me fait remarquer le léger cerne doré qui reste sur la tasse. Suit une conversation animée en termes techniques où j'ai un rôle muet. Les jeunes dames ont l'air complètement subjuguées. Le garçon a ce triomphe modeste si insupportable à celui qui ne triomphe pas. Entre un client vêtu d'un long imperméable mastic. On le fait également juge. Il a un vocabulaire technique égal à celui des trois spécialistes, sinon même supérieur. C'est lui qui découvre dans le léger cerne doré les traces d'une ondulation onctueuse. Il fait claquer sa langue contre son palais pour bien faire comprendre à tout le monde en général et à moi en particulier, que c'est là que se trouve la saveur exceptionnelle.

# Poubelle à pédale

La **poubelle à pédale** est une poubelle dotée d'une particule et couronnée d'un couvercle que l'on peut ouvrir et fermer sans les **main**s. Le mot de « poubelle » a d'abord été un nom propre sous tous rapports avant qu'une sale histoire ne le vulgarise en un nom bien commun à tous. À l'origine, il s'agissait du nom de famille que portait le préfet de la Seine qui prit ses fonctions en 1883. Cette année-là, Eugène-René Poubelle prit également des mesures concrètes destinées à endiguer les problèmes d'hygiène de la capitale dus à l'amoncellement des déchets dans les rues. Un service de ramassage des ordures ménagères s'imposait, et pour les collecter, des récipients furent mis à la disposition des habitants. Ces boîtes se retrouvèrent tout bonnement affublées du sobriquet de « Poubelle », qui se répandit rapidement à d'autres de la même espèce, et il dut abandonner sa majuscule le jour où un dictionnaire le déclara officiellement commun. Seule la corbeille à papier tint à conserver son nom de jeune fille. Après tout, elle était hors de cause dans cette affaire ordurière, elle qui ne revêt pas même de sac. Désormais, si l'appellation de « poubelle » peut être revendiquée par n'importe quelle boîte qui remplit la simplissime fonction de contenir des déchets, il n'est cependant pas donné à toutes de se voir un jour décerner une désignation honorifique. Certaines se retrouvent toutefois promues au rang de « poubelle de table », « poubelle de salle de bain » voire même « poubelle de cuisine »... Ces titres sont rattachés au nom de la circonscription territoriale dans laquelle elles exercent leurs fonctions. Et ainsi, selon la quantité et la nature des déchets produits dans la parcelle qu'on leur a chacune attribué, les poubelles se sont également réparties les tailles, les formes et les matériaux. Mais, à la différence des titres précédemment énoncés qui relèvent d'un placement dans l'espace, de l'attribution d'une pièce, celui de la **poubelle à pédale** salue un composant qui est son apanage, et l'a fait sortir du rang en bouleversant l'usage consensuel de la poubelle : il s'agit de la **pédale**.

La **poubelle à pédale** est issue d'une lignée qui n'a eu de cesse que de donner ses lettres de noblesse à la poubelle. Elle a d'abord fait ses classes

en tant que simple vide-ordure. Puis, elle s'est illustrée en se dotant d'un couvercle afin de devenir hermétique et, par là même, préserver son entourage des mauvaises odeurs en les remisant en son for intérieur. Ayant gagné de la sorte ses premiers galons, la poubelle, désormais à couvercle, s'est, par la suite, annexé un mécanisme de commande à distance d'ouverture et de fermeture. Faisant une nouvelle fois preuve de son dévouement, la poubelle à couvercle n'a nullement hésité à renoncer à certains privilèges acquis par son rang, pour consacrer pleinement son emploi au confort d'autrui. Désormais, courbettes et révérences ne sont plus d'usage face à la **poubelle à pédale**. Mais, cette adjonction n'a pas comme unique et honorable but d'éviter de réveiller des douleurs lombaires, c'est aussi et surtout pour cet objet un moyen de garder ses distances. Car, malgré sa bonne volonté, la poubelle est et restera un paria, un objet qui renferme le condensé de ce que l'on rejette. Il nous est donc préférable que le contact ne s'établisse que sur la pointe du pied, tandis que l'on y dépose nos déchets en **main** propre (l'emploi du singulier insinue que l'une des deux **main**s est exemptée de toute coopération et peut vaquer à d'autres occupations).

Ce fameux **élément** semble avoir fait sa première apparition dans un salon de coiffure tenu par une dénommée Marie Axelsen, dans la petite ville danoise de Randers. En 1939, elle vient de faire l'acquisition de ce lieu, tout comme elle vient d'épouser Holger Nielsen, qu'elle décide de mettre tout de suite à contribution. Un bon nombre d'**éléments** manquent cruellement à sa panoplie de parfaite coiffeuse, et la poubelle fait partie de ceux-là. Artisan de métier, Holger Nielsen passe à celui d'artisan de renom, en créant la « Vipp ». Une première **poubelle à pédale** digne de ce nom qui signifie « basculer » en danois. En effet, les clientes de Madame sont immédiatement subjuguées par une telle boîte à ordures, dont on se prend à penser que son couvercle s'ouvre par la force du Saint-Esprit - mais tout le mérite revient en **réalité** à une force venue de plus bas. Ces dernières s'empressent alors de répandre la bonne nouvelle comme une traînée de poudre et celle-ci est parvenue jusqu'à nos cuisines et nos salles de bain où elle a fait des émules.

Ce concept a donc depuis généré bien d'autres modèles qui utilisent le même système mécanique. Celui-ci consiste à transformer et transmettre





une force engendrée par une pression au niveau de la **pédale** pour qu'elle s'applique un peu plus haut au couvercle et le mette en mouvement. Seulement, chaque dispositif possède sa propre sensibilité mécanique, car en transformant l'effort, il absorbe au passage plus ou moins de son intensité. C'est pourquoi, pour chaque **poubelle à pédale**, comme pour chaque objet ou instrument à **pédale**, il faut apprendre à doser sa force. Une **pédale** est un variateur qui fait évoluer un objet d'un état vers un autre en passant par tout un nuancier d'entre-deux, alors qu'un interrupteur n'en autorise qu'un nombre très restreint et bien déterminé. Et ainsi, toute brusquerie assénée à une **poubelle à pédale** se soldera par un fracas métallique, mieux vaut lever le pied.

# Prière

< Je vous salue **Machines**, >  
    < Pleines de déterminisme, >  
        < Mon cœur balance entre tous vos programmes. >

< Maintes **Machines**, Mères du **Progrès**, >  
    < Œuvrez pour nous autres assistés. >  
< Toastez-nous aujourd'hui notre pain de ce jour, >  
    < Et ne nous soumettez pas à la **défaillance**, >  
        < Mais délivrez-nous du moindre effort. >

< Que notre volonté soit faite, >  
    < Maintenant, et à l'heure de notre essor. >

< Html. >

# Progrès

Telle est ma liberté de jugement  
à l'égard des véhicules, tantôt j'honore le **progrès**  
d'hier et tantôt je cultive la tradition de demain.

# Question

Alain Gras, « Le Bonheur, produit surgelé », in *Technologie du quotidien : la complainte du progrès*, Autrement, no 3, 1992, p. 15.

un philosophe anglais, fatigué de guerroyer avec ses collègues tous utilitaristes convaincus, finit un jour par trouver la bonne **question** « Et à quoi ça sert l'utilité ? »

# Réalité

« La matière, le **réel**,  
c'est ce que mes **appareils** permettent d'enregistrer. »

## Refrain

« J'ai un nouveau téléviseur  
Avec les trois chaînes en couleur  
Relié au réfrigérateur  
Qui peut aussi me donner l'heure.  
Ma vie se résume en ces mots :  
À crédit et en stéréo. »

# Remonter

**Remonter** le mécanisme  
en retendant le ressort relâché,  
et redémarrer.

Recadrer le rejeton rebelle  
en lui **remontant** les bretelles.

**Remonter** le temps  
en rembobinant les regrets à rebours  
et en se revanchant des remords à reculons.

Se **remonter** le moral d'un **remontant** remède  
et repartir requinqué.



# Réparer

N'avez-vous pas déjà trouvé injuste et cruelle la façon qu'ont certains **appareils** de passer, sans crier gare et sans transition, de l'état de « ça marche » à celui de « ça ne marche pas » ? Et ce, sans même avoir montré le moindre signe avant-coureur d'une **défaillance**. Juste, un jour, ils s'arrêtent, et ne repartent jamais. Et, à moins d'en connaître un rayon en électronique et en électricité, la seule issue possible dans ce cas est de faire appel au service après-vente (si vous êtes encore sous-garantie) dans l'espoir qu'ils pourront faire quelque chose. Heureusement, d'autres **appareils** ont un verdict moins tranché sur l'état de marche de leurs mécanismes. Avant d'en arriver à la panne, ceux-ci s'altèrent, s'usent ; cela donne lieu à une série de couacs qui font état de troubles du fonctionnement de l'**appareil**. Il s'agit là de ce qu'on appelle des dysfonctionnements, ceux-ci affectent son état à différents degrés. Parmi eux, on trouve : « ça marche moins bien », « ça marche encore », « ça marche de temps en temps », « ça marche presque plus », ... Avant d'être mis au rebut, ces **appareils** peuvent être **réparés** ou rafistolés avec les moyens du bord, les moyens de fortune, ou ce qu'on a sous la **main**. Ainsi, leur temps de vie sera prolongé. Tiendra le temps que ça tiendra. Après tout, tant qu'on arrive à faire en sorte que l'**appareil** accomplisse plus ou moins efficacement son devoir, pourquoi le remplacer ?

« La **réparation** peut être définie comme le processus par lequel nous rendons à un objet, en totalité ou en partie, les caractéristiques techniques, structurelles, d'usage, de fonctionnement ou d'apparence, que cet objet a partiellement ou complètement perdues. Quand on **répare**, une relation complexe s'établit avec l'objet qui dépasse le simple fait de se servir d'un produit. D'une certaine façon, la **réparation** équilibre la dépendance de chacun aux objets, plaçant ceux-ci dans une position de dépendance à notre égard. C'est-à-dire que le pouvoir qu'impose l'objet

à l'utilisateur – à travers ses limitations – est contrebalancé par l'intrusion volontaire d'une technologie portée par l'utilisateur. Le **réparateur** violente la technologie de l'objet et l'accommode selon ses besoins. Autrement dit, quand la **réparation** est capitale où quand son ampleur inclut la refonctionnalisation de l'objet, alors naît un nouveau type de paternité. Celle du **réparateur** qui finit par être dépositaire des secrets techniques du produit. Pour autant, les **réparations** ne sont pas toujours définitives, parfois elles sont considérées comme des palliatifs, des soins momentanés ou simplement des maquillages qui donnent au produit l'illusion du neuf. **Réparer** est une façon de reconnaître, de restituer et dans une certaine mesure, de légitimer les qualités des objets. »<sup>1</sup>

Mais, à force de raccommodages et de rapiécages, l'engin arrive parfois à un point où le dysfonctionnement est tel qu'il en devient importun. Son système est branlant, détraqué, il ne tient plus que par la force des choses, il est de moins en moins fiable et de plus en plus caractériel. Certains se disent qu'il faudra penser à le changer, tandis que d'autres n'y songent même pas. Tant qu'il ne nous a pas lâchés, on peut encore faire avec.

1 Ernesto Orosa, *Rikimbili*, PU Saint-Étienne, 2009, p. 28.

Ici, où l'on use les **machines** jusqu'à la ruine sans souci de les revendre, les garagistes ignorent ce répertoire de mimiques consternées ou méprisantes qui, chez nous, font honte au propriétaire d'un « clou » et l'obligent à acheter du neuf. Ce sont des artisans, pas des vendeurs. Une culasse éclatée, un arbre à cames en miettes, un carter rempli d'une sorte de farine d'acier ; il en faudrait plus pour les troubler. Les parties saines : phares, portes qui ferment, châssis solide, les impressionnent davantage ; quant aux autres, eh bien, précisément ils sont là pour les **réparer**. Les tacots les plus rebutants, ils les démontent, les renforcent avec des pièces arrachées aux camions, les transforment en blindés increvables. C'est un travail d'improvisation admirable, jamais pareil. Parfois, ils signent à coups de tournevis un rapiéçage particulièrement réussi. On ne s'ennuie pas, on gagne bien ; en soudant, en ajustant, on fait dorer des toasts sur le charbon de forge, on grignote des pistaches dont les coques recrachées couvrent l'établi, et la théière bouillante n'est jamais bien loin. La plupart de ces mécanos sont d'anciens camionneurs qui ont vu du pays ; leurs lieux, leurs souvenirs, leurs amours sont **distribués** sur une vaste province. Cela vous fait des gens éclairés et portés sur le rire.

# Rocambolesque

Il appuya sur le bouton du compteur électrique, ouvrit la clé d'approvisionnement de l'eau, alluma quelques ampoules dans la maison et inspecta chaque chambre.

Dans la buanderie, il tourna les clés du gaz et du chauffage. Il essaya d'allumer le chauffe-eau. Il s'y prit à trois fois, mais il n'arriva pas à maintenir la flamme allumée. De peur de les avoir oubliées, il lut les instructions imprimées sur le bouton : *1° Ouvrir le robinet d'arrêt de gaz situé au bas de l'appareil. 2° Pousser ce bouton à fond et tourner vers la droite. Allumer la veilleuse. Attendre environ 15 secondes. Pousser de nouveau à fond en tournant vers la gauche puis relâcher.* Le robinet d'arrêt de gaz était déjà ouvert. Il poussa *ce bouton à fond* et le fit tourner vers la gauche. Lentement il le *relâcha*. La flamme s'éteignit à nouveau.

À la buanderie, il essaya de nouveau d'allumer le chauffe-eau. Il poussa à fond, le tourna vers la droite, le lâcha ; ensuite le poussa à nouveau et le fit tourner jusqu'à sa position initiale. Le libéra très doucement : la flamme se dissipa. Il essaya encore quatre fois : il n'y avait rien à faire. L'*appareil* était en panne.

Sans trop d'espoir, il essaya à nouveau d'allumer le chauffe-eau. Il répéta chaque geste de nombreuses fois. À la fin, il laissa tomber un coup de poing sur le chauffe-eau. Il se rappela qu'autrefois son père traitait ainsi un transistor japonais (le premier qu'il ait jamais vu). Peut-être avec le chauffe-eau (pas japonais mais français) fallait-il utiliser de semblables méthodes. Il redonna un coup de poing, plus fort celui-là. La tôle grinça et il lui sembla que la *machine* renâclait. Confiant, il refit les opérations. Mais, en *relâchant le bouton*, la flamme s'éteignait.

Il envoya un troisième coup de poing, si fort cette fois-ci que la plaque *Chaffoteaux et Maury*

tomba par terre. Il s'affola. Il avait cabossé la tôle et maintenant, le **bruit** augmentait progressivement. Écartant son visage, il refit les opérations dans un état d'âme où se mêlaient l'espoir d'une nuit sans froid et la peur d'une explosion qui le décapiterait. Cette fois il gagna : en lâchant le bouton, la flamme demeurerait, comme si c'était la chose la plus simple du monde. Il se sentit un peu gêné car il lui semblait qu'il avait dû faire quelque chose de travers, précédemment, puisque maintenant tout avait été si facile. Il regarda la tôle bosselée et ramassa la plaque. Il ouvrit chaque radiateur.

Plus relaxé, il alluma la télévision. Des lignes. Il essaya de bouger l'antenne. Les lignes se transformèrent en un tissu de grains qui bougeaient constamment, comme de la neige fondue. Il se rappela que l'on captait très mal les émissions. Il tourna l'interrupteur (et hésita sur le nom du bouton qui dans un téléviseur a les mêmes fonctions que l'interrupteur dans un poste de radio). Finalement il lui sembla que les images étaient d'une qualité, sinon correcte, du moins acceptable, étant donné les conditions et le lieu.

Il poussa le bouton de l'UHF. L'écran était lacéré de lignes transversales. Il refit les opérations : essaya d'ajuster l'image,

Peu à peu apparut, au milieu d'un bombardement de brouillard, un visage de jeune fille qui disparut aussitôt, juste après avoir bougé d'un poil le bouton. Il s'appliqua à la chercher, mais ne la trouva plus

Il bougea l'interrupteur très doucement : il obtint la voix, faible : on discutait italien, sans sous-titres ni traduction. Il était déconcerté. Il essaya d'ajuster l'image, mais si l'image devenait nette la voix disparaissait, et si la voix s'éclaircissait c'était l'image qui attrapait la rougeole. Il arriva à un moyen terme qui le satisfaisait.

Il se dépêcha. Regarda le chauffe-eau. Il pensa qu'il manquait peut-être d'eau. (Ou qu'il y en avait trop ?) Il ouvrit le robinet et l'aiguille commença à monter lentement : 1, 2... Entre le 4 et le 5 il y avait un trait rouge qui avait tout l'air d'indiquer danger. Les entrailles du monstre commencèrent à murmurer. On aurait dit que, d'un moment à l'autre, le chauffage allait s'enclencher. Il donna

à murmurer. On aurait dit que, d'un moment à l'autre, le chauffage allait s'endecher. Il donna plus d'eau. L'aiguille arriva au 3. Il ferma le robinet. L'aiguille continua de monter pendant quelques secondes. Elle s'arrêta au-dessus du 4. Il s'assura que le robinet était bien fermé. L'aiguille oscillait à un cheveu du trait rouge. Le **bruit** du monstre avait augmenté de ton jusqu'à devenir un sifflet aigu : la flamme se répandit sur le brûleur et le chauffage commença à fonctionner.

Il vérifia radiateur par radiateur. Ils étaient froids, mais les coups de canon faisaient un tel concert qu'il était évident que bientôt la maison serait un paradis.

Des six radiateurs de l'appartement, quatre étaient déjà un peu chauds. Un des deux qui ne fonctionnaient pas était celui de l'entrée : il n'en avait que faire. Mais l'autre était celui de sa chambre. Il vérifia s'il était ouvert : il l'était. Il essaya de dévisser la poignée. Chercha un tournevis et en trouva un trop petit. Il dévissa en forçant. Le tournevis se tordit comme un vilebrequin mais la vis tournait à vide. En tirant la poignée, l'eau jaillit, sous pression : comme le jet d'un tuyau d'arrosage.

Il arriva difficilement à introduire de nouveau la poignée (et, en le faisant, il éclaboussa les murs qui n'avaient pas été touchés), à la visser avec les doigts et à la laisser tranquille, coulant goutte à goutte ; et le radiateur éteint. Il jugea des possibilités : il pouvait fermer la clé de l'eau et le **réparer** (mais il avait eu tant de mal à faire fonctionner le chauffage qu'il ne voulait pas se risquer à ce que le chauffe-eau lui joue à nouveau un mauvais tour). Il considéra ce radiateur comme hors d'usage.

Il donna à nouveau un coup d'œil au chauffe-eau : tout allait à merveille.

L'absence de **bruit** le réveilla. L'écran était blanc : il l'éteignit. Il avait aussi soif que faim. À la cuisine, il entendit un infime goutte-à-goutte qui ne naissait d'aucun robinet : c'était le réfrigérateur qui ne fonctionnait pas. Le peu de glace qui s'était formé en quelques heures se décongelait lentement. Il le **débrancha**. Avec des efforts qui lui parurent titanesques, il le retourna. Il ne pigea

que dalle à ce hiéroglyphe de serpents. Il remit le frigo à sa place et le **brancha** à nouveau : même la lampe-témoin ne s'alluma pas. Avant de sortir de la cuisine, il alla à la buanderie et regarda le chauffe-eau : la flamme était bien à sa place.

Il palpa les radiateurs, ils étaient tous froids. Il courut vers le chauffe-eau : la flamme était à sa place, mais le thermomètre indiquait zéro degré. Il ouvrit l'eau : 3, 4, 4 et demi... Le trait rouge était loin derrière. L'eau en excès s'écoulait par un petit tube dirigé vers l'extérieur du bâtiment. Le chauffe-eau grogna, la flamme semblait prête à se répandre sur le brûleur, mais elle s'éteignit.

Il pensa à préparer le café. Voyant le bocal plein de grains entiers, il se rappela que le moulin à café était en panne depuis la dernière fois.

On sonna à la porte : un blanc-bec venait **réparer** le chauffe-eau de la part du patron du bar. Pol lui montra non seulement le chauffe-eau mais aussi toute la gamme de vieux engins qui étaient en panne ; et les radiateurs : un par un. Il perdit trop de temps dans les explications.

Le type l'appela pour lui expliquer combien il était facile de ne pas perturber le radiateur à condition de dévisser, au début, la poignée dans le bon sens.

À l'extérieur l'attendait le jeune homme. Ensemble, ils vérifièrent le bon état de fonctionnement du chauffe-eau, des radiateurs, du moulin à café, du frigo et du gril. Pour plus de sécurité, ils contrôlèrent le rasoir : aucun problème.

Tous les radiateurs fonctionnaient maintenant, à fond : l'air s'emplissait d'une chaleur exagérée. Il alluma une cigarette. Il se mit à taper. Il sut tout de suite ce qu'il devait écrire : cette suite de tracasseries qui l'avaient angoissé pendant vingt heures.

Il transpirait : il enleva son tricot et éteignit le chauffe-eau dans la buanderie. Cette fois-ci il n'eut même pas peur d'avoir fait un geste irréversible.

Mais, soudain, une touche de l'Olivetti sauta en l'air, d'un bond acrobatique. En quelques secondes, la **machine** était défigurée : elle se réduisit à une pile de vis, de tiges et de ressorts.

# Rolodex

Le **Rolodex** est un répertoire rotatif composé de cartes perforées montées sur un cylindre. En tournant une mollette fixée sur un axe de rotation, on peut ainsi faire défiler l'ensemble des fiches et des informations qu'on y a inscrit. Cette forme de manipulation diffère de celles d'autres répertoires dont on tourne habituellement les pages de droite à gauche. Un **Rolodex** n'a pas de début ni de fin, on passe aussi bien du B au C que du Z au A. Tel un classeur, il ne possède pas un nombre de pages prédéfini, celles-ci sont amovibles, c'est à l'usager de les agencer.

« Le terme **Rolodex** a été formé par la contraction de deux mots anglais, « rolling » qui signifie roulant, et « index ». Il a été créé en 1952 par l'américain Arnold Neustadter, qui avait déjà à son actif un bon nombre d'**inventions** en matière d'accessoires de **bureau**, tous dédiés à la notation et au classement d'informations, et tous affublés du suffixe – dex : l'encrier Swivodex, la perforatrice Punchodex, le Clipodex, et l'Autodex, répertoire **téléphonique** qui, par un système de curseur, s'ouvre **automatiquement** à la lettre choisie.

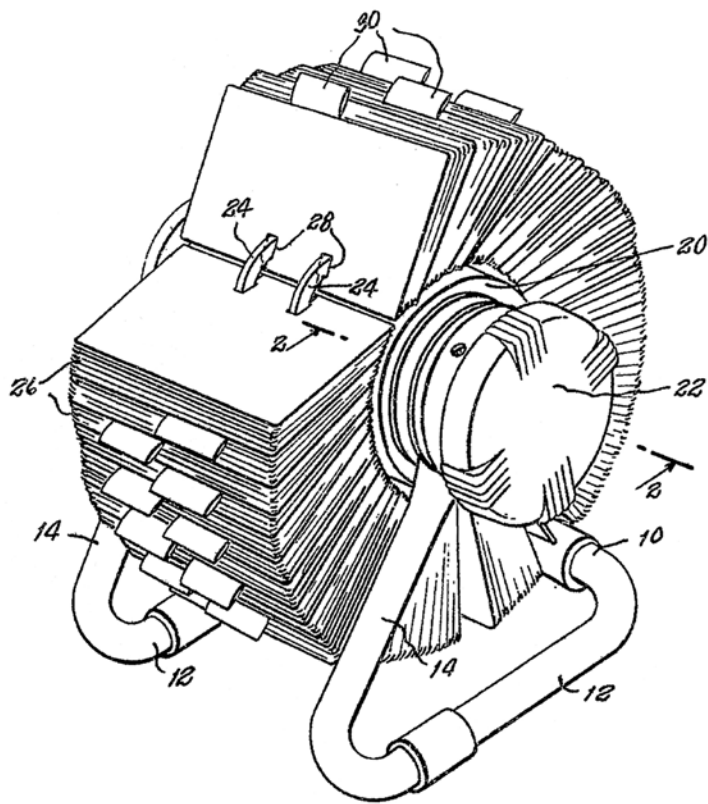
C'est suite à son apparition dans un film à succès<sup>1</sup> que le **Rolodex** se fait connaître du grand public. Il figure comme la représentation d'un large réseau, ainsi il devient un symbole de puissance et de réussite professionnelle.

Malgré les outils numériques actuels, le **Rolodex** reste populaire. Il s'en vend toujours plusieurs millions d'exemplaires chaque année. Des programmes informatiques ont même été créés afin de pouvoir imprimer soi-même des cartes perforées compatibles avec le mécanisme **Rolodex**. »<sup>2</sup>

1 Billy Wilder, *La Garçonnière*, 1960.

2 Extraits de *Classiques Phaidon du Design*, volume II, 334 à 666, Paris, Phaidon, 2007, objet n° 417.





# Strapontin

Le **strapontin**, appelé autrefois **estrapontin**, est une assise fixe et escamotable. On l'abaisse à l'horizontale afin de s'y asseoir, et quand on se relève, le **strapontin** effectue **automatiquement** le même mouvement pour reprendre ainsi sa position verticale, contre la surface à laquelle il a été fixé. Cependant il est important de comprendre et de garder en tête que le système de ressort en tension qui anime le **strapontin** ne lui permettra pas de nous accompagner dans le mouvement inverse. Lorsqu'un **strapontin** a été abaissé par la **main** de l'homme, puis maintenu dans cette position par son poids, il est programmé pour se relever tôt ou tard, irrémédiablement. Mais pour reprendre sa position de départ, cette assise n'a pas besoin d'attendre docilement que l'utilisateur lui tende à nouveau la **main** et le raccompagne jusqu'à sa position initiale. Lorsque ce dernier se relève, le **strapontin** interprète systématiquement ce geste comme un acte d'abandon et il n'attendra sûrement pas l'approbation de son usager pour se refermer illico comme une huître. Bien entendu cette initiative a été préméditée, programmée par l'homme au moment de sa conception et est provoquée par un **automatisme** mécanique. « Vous pouvez disposer ». Ce caractère systématique fait partie des lignes de conduite que l'homme a inoculées à cet objet.

Un **strapontin** est amovible mais non déplaçable. C'est pourquoi on le trouve dans des espaces publics dont la fréquentation est plus confortable en position assise mais dont le nombre d'occupants s'avère constamment variable et fluctuant.

Il y a des **strapontins** dans les transports en commun. Seulement ceux-ci ne sont pas les places de premier choix, on leur préfère les assises fixes. Néanmoins, lorsque ces dernières ont déjà trouvé preneur, il n'y a plus qu'à s'accommoder d'un **strapontin**. Ce siège à rabat sur lequel on se rabat n'est autre qu'une alternative, il faut dire qu'il n'assure pas une immunité de confort, la position assise qu'il offre est précaire car à durée indéterminée. En effet, à tout moment, à toute station, un attroupement intempestif et non prédictible peut faire irruption. Si la horde de

passagers se densifie jusqu'à devenir un conglomérat, alors la bienséance veut qu'avant d'en arriver là chaque occupant de **strapontin** ait déjà bondi de sa sellette dans un élan solidaire et rejoint ceux restés sur le carreau. Le siège sur lequel on s'était rabattu doit à son tour être rabattu. Ainsi on peut dire que les **strapontins** sont une soupape, passé un certain seuil d'occupants, ils distendent l'espace à leur façon afin de temporiser un débordement qui était imminent. Mais un **strapontin** ne peut agrandir l'espace que s'il l'a rétréci préalablement.

Nul passager n'est censé ignorer les bonnes mœurs en vigueur dans les transports en commun dont le renoncement est un des fondements tacites. C'est au bon jugement de chacun d'estimer quand est venu le moment d'actionner son siège éjectable. Cette initiative sera plus ou moins spontanée et prévenante suivant là où chacun place le curseur entre « répartition de l'espace pour le bien de tous » et « confort individuel ». Or, lorsqu'une personne, considérant qu'il est temps de consentir à se lever, se sacrifie la première, alors, il est de bon ton pour ses voisins de **strapontin** de prendre son parti en suivant son exemple. Mais, si certains mettent trop longtemps à se décider, alors des regards réprobateurs se chargeront de faire passer le message.

Il y a aussi des **strapontins** dans les salles de cours de type amphithéâtre. Ils permettent de restreindre l'espace utile entre chacune des rangées, pour ainsi accroître la capacité d'occupation de la pièce. Ces salles en gradins possèdent aussi une acoustique étonnante qui permet à Madame ou Monsieur Le Professeur de pouvoir, sans trop d'effort, diffuser son savoir jusqu'aux oreilles des étudiants du dernier rang.

Mais voilà, dans le silence de la concentration générale qui s'est enfin instaurée après les dix premières minutes du cours, c'est aussi elle qui fait soudain résonner le **grincement** strident d'un **strapontin** qu'un retardataire, jusque-là discret, tente de déplier. Et malgré toutes les précautions qu'il pourra employer, on sait tous par expérience que ce **grincement** est inévitable. À croire qu'il est formellement interdit d'entretenir la mécanique aride des **strapontins**. Et lorsque sonne la fin du cours magistral, la salle comble des étudiants se relève et ovationne la prestation du professeur par un tonnerre de claquements.

# Tapette à souris

La **tapette à souris** est un piège létal conçu pour éradiquer ce type de rongeurs de nos habitations où ils n'ont jamais été les bienvenus. En effet, au même titre que la fourmi, le cafard, la mite ou la guêpe, la souris qui répond aussi au nom moins familier de *mus musculus* est considérée comme un nuisible. Voici énoncé le crime qui met sa petite tête et sa longue queue à prix.

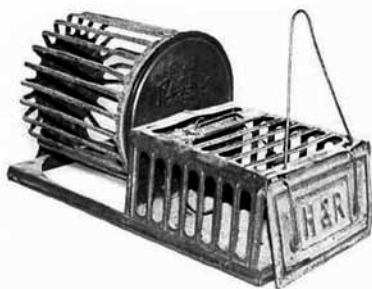
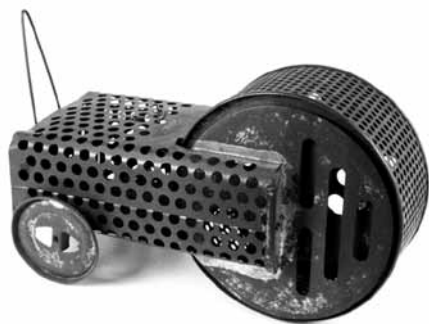
Les faits qui lui sont reprochés concernent principalement des actes de vandalisme. Une souris ne consomme pas plus de cinq grammes de nourriture par jour, cependant, son caractère omnivore étant bien plus développé que le nôtre, elle se permet, non seulement de manger à tous nos râteliers, mais, de s'attaquer aussi aux râteliers. Car lui est comestible tout ce qu'elle trouve à se mettre sous ses deux incisives affûtées. Ainsi, une souris n'a jamais la délicatesse d'ouvrir un paquet de farine comme il se doit. Elle y découpe, inmanquablement à la base, un trou plus gros que son ventre pour s'y introduire, se rouler dans la farine et en répandre tellement plus que d'ingérable. Le museau enfariné, elle déguerpit aussitôt repue. S'en suit l'horripilante découverte de nos placards ainsi saccagés et le contrariant pressentiment qu'un bon nombre des victuailles entreposées se verront subir tôt ou tard le même sort. Car une bonne partie de nos emballages, gaines électriques ou boiseries, figurent aux menus de la souris et lui sont tout à fait digestes (à moins qu'elle ne se casse les dents sur du verre ou du métal), et elle le prouve en égrainant par la suite ses petites mais non moins nombreuses crottes là où bon lui semble. La souris manque décidément insupportablement de savoir-vivre, et de telles manières lui valent d'ailleurs d'être fortement soupçonnée de contribuer à la propagation d'effrayantes maladies. Prise en grippe, la souris est devenue un paria qui suscite la hantise, le dégoût, voire même des accès de rage chez certains. La moindre de ses apparitions, et ce malgré leur caractère furtif et inoffensif, est accompagnée de cris et de hurlements. L'écrivain

Ambroise Bierce la définit comme « un animal dont le chemin est jonché de femmes évanouies »<sup>1</sup>, et donc, n'ayant pas eu le temps de grimper sur la première chaise venue afin de se jucher hors d'atteinte de l'animal. Ces réactions disproportionnées mais avérées témoignent d'une psychose généralisée.

La souris est donc bien devenue une bête noire que l'on exècre et que l'on abomine, la petite bête que l'on cherche à abattre. Et cette condamnation unanime a suffi pour autoriser sa traque et sa mise à mort sans sommation et sans encadrement réglementaire particulier. Il y a fort à parier que la SPA ne s'offusquera pas de la perte d'un de ces êtres décidément sans défense. Dès lors, tous les moyens sont bons pour capturer une souris, morte ou vive.

Depuis qu'on leur a déclaré une guerre sans merci, les souris ont vu les hommes déployer des trésors d'ingéniosité et de machiavélisme. L'inventaire de l'US Patent Office, institution créée en 1838, révèle que les **inventeurs** américains détiennent à eux seuls ne serait-ce que 4400 brevets relatifs à des pièges à souris. Et leur créativité semble inlassable sur ce thème de prédilection, environ 50 brevets de plus viennent élargir chaque année l'éventail des traquenards. Sans lien de cause à effet, cette émulation se révèle pourtant étonnamment analogue à la fabuleuse propension qu'ont les souris à se reproduire. Les **inventeurs** ont fait de cette traque un sujet intarissable : ils y puisent l'inspiration et y déversent toutes sortes de ressentiments, tels que leur aversion, leur animosité, leur avidité de persécution, certains allant jusqu'à dévoiler leur penchant sadique au grand jour. Les dénominations des 39 sous-catégories officielles selon lesquelles sont classifiés ces brevets sont criantes d'éloquence. Plus barbares les unes que les autres, elles ont le mérite d'annoncer clairement la couleur de la sauce à laquelle la victime va être mangée. Au programme des hostilités : « empalée », « frappée », « étouffée ou enserrée », « comprimée », « électrocutée ou explosée », ...

D'autres pièges à souris, que l'on considère comme plus civilisés, se contentent de leur mettre le grappin dessus et leur laissent la vie sauve, provisoirement. Le sort de la captive se retrouve alors entre les **main**s de son geôlier. Il choisira très certainement de condamner sa proie à l'exil



en la bannissant du foyer, sa tendance à l'indulgence ayant été attestée par son penchant pour ce type de piège. Mais, à moins de relâcher l'animal gracié à une distance suffisante, son odorat très développé aura vite fait de lui indiquer le chemin du retour à l'envoyeur, et rentrée au bercail, elle récidivera sans vergogne.

Après l'échec de cette première mais louable tentative, on ne reprendra plus ce geôlier charitable à faire preuve de sensiblerie, cela aura suffi à lui faire baisser les bras. Sa philanthropie a ses limites, il a donné leur chance aux souris, qui ne se sont pas montrées conciliantes pour un sou, s'obstinant à lui mener la vie dure. Cela ne se reproduira plus, c'est lui qui vous le dit. L'épilogue qu'il s'était donné tant de mal à éviter par de bonnes intentions apparaît dorénavant comme la seule issue au problème. Mais il ne peut se résoudre à revêtir le rôle de bourreau et faire son office de ses propres **main**s. À contrecœur tout de même, il finit par se résigner à employer des moyens plus radicaux. Parce que, quitte à en rester le commanditaire, ne vaut-il pas mieux laisser un piège accomplir la sale besogne ?

Tous comptes faits, à bien y regarder par le petit bout de la lorgnette, c'est à se demander si la **tapette à souris** n'est pas un dénouement qui concilie au mieux nos divers états d'âme, en faisant du moins pire qu'elle peut. Car il faut reconnaître que la **tapette à souris** exécute sa sentence avec une efficacité redoutable, tout en s'abstenant de faire du zèle. C'est également le souci de son apparence, qui s'en tient à un dépouillement et une pauvreté de moyens franchement saisissants. C'est un objet irréductiblement complexe auquel il ne reste plus quoi que ce soit de superflu ou d'accessoire à ôter, ce mécanisme se présente impunément dans son plus simple **appareil**. Simple, mais pas évident, un peu de temps est donc généralement nécessaire pour comprendre et apprendre à manier ce système. Une petite planche de bois sert de support, une partie de ce socle est articulée autour d'un axe pour devenir le déclencheur du reste du dispositif qui, lui, n'est plus exclusivement constitué que de tiges métalliques. Pour armer le stratagème, l'une d'entre-elles, qui se constitue gâchette, doit être placée délicatement dans une posture bien précise. Elle se retrouve alors à maintenir un équilibre, qui a juste ce qu'il faut de précaire, entre un ressort de torsion en tension (comme ceux utilisés sur les pinces à linge)

et la détente ainsi soulevée. Cette opération demande concentration et doigté, et, pour ne pas se retrouver pris à leur propre piège, certains l'accomplissent en apnée. Ils ne reprennent leur souffle qu'après avoir méticuleusement déposé le piège, désormais tendu, le long d'une plinthe, car tout le monde a déjà pu remarquer que les souris ont une fâcheuse tendance à raser les murs.

La **tapette** ainsi arrangée, on aura beau prendre son mal en patience, au bout d'un moment, il faudra se rendre à l'évidence : elle n'attire nullement les faveurs des souris. Rien d'alarmant ni de surprenant à cela, il se trouve que le protocole, détaillé par le menu ci-dessus, a sauté le dernier repas du condamné, et ainsi a négligemment omis d'évoquer cette pièce maîtresse du puzzle. En effet, une **tapette** n'aura rien de très aguichant sans une petite contribution de votre part ; et en y déposant un peu de votre nourriture, c'est bel et bien la dernière fois, garanti, que vous prendrez cette souris à y fourrer son nez. Trois millisecondes après y avoir planté ses incisives acérées, CLAC, le piège se referme sur elle, sans même lui avoir laissé le temps de sursauter.

1 Ambroise Bierce, *Le Dictionnaire du Diable*, Néo, 1987, p. 83.



# Téléphone

« Et les gestes? Est-ce que tu fais des gestes? »

« Non, je n'y arrive pas. Il n'y a pas moyen, je ne peux pas gesticuler devant une **machine**. »

« Tu as tort, il faut gesticuler. Tu dois dire, je vais par là, et tu dois montrer avec le bras. »

« Mais à quoi ça sert, puisque tu ne le vois pas? »

« Mais tu ne comprends pas! C'est le **téléphone**. Le **téléphone**. Ce n'est pas n'importe quelle **machine**. C'est comme la télévision, la radio, ou la bagnole. Si tu veux comprendre ce que c'est qu'un rite, il faut que tu croies en lui. Autrement, tu restes en dehors, tu comprends? »

« Oui, peut-être, tu as raison — il faut que j'essaie. »

« Ce n'est pas n'importe quoi, le **téléphone**. C'est une **machine** pour, heu, se confesser, tu es enfermée dans une cabine, et tu parles à tout le monde, tu comprends? »

« Alors, quand je saurai **téléphoner**, avec la voix, les gestes, et tout, ça n'aura plus d'importance à qui je **téléphone**? »

« Finalement, non, ça n'aura plus d'importance. »

« Ça, ça veut dire que je pourrai même **téléphoner** sans personne à qui parler? »

« Oui, même en faisant des numéros au hasard, alors il n'y a plus d'interlocuteur, plus de **téléphone**, plus rien. Mais ça, c'est un état idéal, je ne sais même pas si quelqu'un y est déjà arrivé. »

« Tu es sûr que c'est comme ça qu'il faut faire? »

« Je crois, oui. Tu comprends, si tu veux vraiment, non pas gagner la guerre, mais être dedans tous les jours, savoir ce qui va se passer, quand ça va éclater, il faut que tu saches ce que tu fais. Il faut que tu ailles au bout des **machines**, de tous ces trucs, les radios, les **téléphones**, les voitures, les avions, les cinémas, les crayons à bille, les **machines** à laver et les radars. »

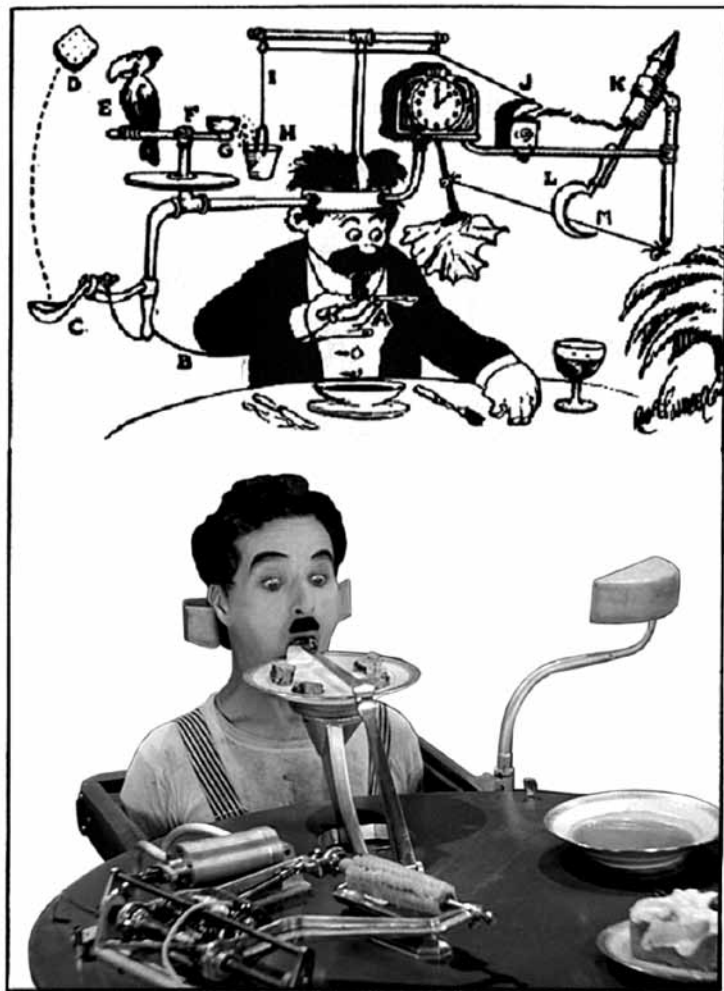
« C'est terrible, je — »

« Et la seule façon, c'est de comprendre ce qu'ils cachent, ce qu'ils ont là, au fond d'eux. »

# Usine à gaz

Un objet qui présente une utilité dérisoire par rapport à l'arsenal technologique qu'il implique peut être qualifié d'**usine à gaz**.

La complexité d'un objet qui s'est donné pour mission de nous faciliter la vie et dit « se mettre à notre service » peut paraître aberrante, perturbante, voire effrayante. C'est à ce moment-là qu'intervient la fameuse injonction : « Tout ça pour ça ! ». Mais dans certains cas, la dépendance à l'objet et aux besoins qu'il a créés mettra la crédibilité de sa complexité hors d'atteinte.



# Vélo

Le **vélo** n'est pas une **machine** programmée. Cette fois-ci, il ne s'agit pas d'appuyer sur un bouton puis se contenter de regarder se dérouler un évènement. Le **vélo** ne peut pas faire cavalier seul, son mouvement est en totale corrélation avec celui de son cavalier. Le **vélo** **démultiplie** une force immédiate, tout en se jouant pas mal de la gravité. La force centrifuge que le **vélo** convoque implique de renoncer à ses appuis au sol pour s'élancer vers de nouvelles sensations. Et puis tomber. **Remonter** en selle. Faire plusieurs mètres et tomber à nouveau. Faire preuve de persévérance. Trouver son équilibre. Il n'y a pas de secret, pas d'instruction miracle, et encore moins de **mode d'emploi**. Comme on apprend à marcher, à nager, on apprend à faire du **vélo**. Il s'agit d'éprouver le déplacement dans l'espace sous un autre angle, de se mouvoir dans un autre milieu dans lequel on doit acquérir de tout autres réflexes, une toute autre gestuelle, un tout autre vocabulaire.

« Enfourcher son premier **vélo**, c'est entrer dans une langue que l'on mettra sa vie à assimiler, c'est transformer chaque geste et chaque évènement en un secret pour le piéton. »<sup>1</sup>

« Ce jour-ci j'avais fait la plus grande découverte de ma vie jusqu'à présent, j'avais donné une nouvelle tournure à mon existence, peut-être bien une tournure décisive : la progression mécanique sur des roues. C'est donc ainsi que le cycliste rencontre le monde : il le rencontre d'en haut. Il s'éloigne à une allure folle sans toucher la surface terrestre de ses pieds. »<sup>2</sup>

L'aisance vient en pédalant. Et un jour, on ose enfin lâcher le guidon, lever fièrement les deux **main**s avec un peu d'hésitation. Mais ressentir l'équilibre alors parfait qui nous lie au **vélo** dans un même mouvement.

« Enfourcher un **vélo**, ce n'est pas monter sur une **machine** pour l'oublier, c'est, au contraire, entamer un débat permanent avec elle. »<sup>3</sup>

1 Paul Fournel, *Besoin de Vélo*, Paris, Seuil, 2001, p. 7.

2 Thomas Bernhard, *Un Enfant*, Gallimard, Folio, 1984, p. 14.

3 Paul Fournel, *ibid.*

Comme son nom l'indique, le **vélo** représente ici-bas, dans l'ordre des créations humaines, l'idée de vitesse. Au commencement c'était le vélocipède, mais, en négligeant le suffixe relatif aux pieds pour ne garder que le radical évocateur de la rapidité en soi, en donnant à son engin et à lui seul le nom même de la vélocité. En choisissant **vélo** nous nous sommes interdit de trouver ici-bas plus véloce que le **vélo**.

On pourrait croire que nos grands-pères eussent mieux fait de réserver l'avenir en gardant **vélo** pour désigner des véhicules éventuellement plus rapides que la bicyclette, et même d'en faire une appellation temporaire, un titre aliénable, incessamment reconduit par le **progrès** à mesure qu'un nouvel engin déclassé le précéderait. Ainsi, de nos jours, seraient appelés **vélos** les seuls engins supersoniques.

Mais je n'ai pas pour habitude de supporter l'entremise d'un chronomètre entre le monde et moi, et la vitesse qui m'intéresse, qui me touche, qui me satisfait, n'est pas un rapport de temps et d'espace, c'est d'abord un sentiment. Je reçois la vitesse par les yeux, par les oreilles, par la peau, par le creux de l'estomac et comme je suis un délicat, un rien suffit à me combler. Cette sensation, je l'éprouve en descendant la rue d'Assas en **vélo**, mais je ne fais que la percevoir artificieusement dans la voiture qui, selon l'expression, tape le cent quarante sur l'autoroute. Que cette voiture aille vite, je n'en disconviens pas, mais la véritable émotion est pour elle, tandis que rue des Ecoles en plat ou rue Lacépède en descente, la vitesse est bien à moi, j'en ai en tout cas une responsabilité plus directe, une jouissance mieux répartie; je me la tire des jambes ou je la reçois de la pesanteur comme un privilège de ma condition humaine; en outre, j'ai le temps de voir les gens et les objets que je dépasse, de les reconnaître, choses très importantes, car il me paraît essentiel de savoir qui ou quoi on laisse derrière soi, quitte à faire entendre un de ces coups de frein pathétiques ou joyeux qui font vibrer jusqu'aux moelles l'orgueil des élans

domptés. Ajoutez à cela les méandres de la course, les lacets d'esquive ou de pure fantaisie, les freinages à la semelle sur le bord du trottoir, l'exquise impression des prises de virage à vingt-cinq degrés, les impétueux démarrages en danseuse, la royale allure combinée de roue libre et de guidon lâché, bras arrondis et petit doigt levé pour ajuster la casquette, avec téléguidage subtil par coincement des fesses sur le bec de selle, enfin cette noblesse inhérente à l'équilibre linéaire, deux roues en ligne sur la terre tangente, une stabilité toujours remise en **question** et toujours reconquise par l'agencement des plus nobles réflexes dont nous partageons le privilège avec le funambule, le métaphysicien, le politique et le carambouilleur. Voilà quelques-uns des facteurs qui confèrent au **vélo** l'exclusivité d'une vitesse digne de l'homme libre, d'une vitesse à sa mesure.

L'honneur du cycliste est de rester un piéton. La plus belle allure du cycliste est peut-être la marche à pied de conserve avec son **vélo**.

Il marche comme tout le monde, il se complaît avec une tranquille assurance dans la foule du commun mortel, car il tient par devers lui sa vitesse disponible. Certes on peut voir des automobilistes marcher près de leur voiture, en la poussant, mais la posture n'est pas heureuse et le visage rarement serein. En revanche vous admirerez la démarche du cycliste qui déambule en couple avec son **vélo** haut-le-pied, c'est celle d'un homme vraiment maître de sa destinée.

# Vélo d'appartement

Le **vélo d'appartement**, appelé aussi **vélo d'intérieur**, permet de pratiquer chez soi une activité sportive que l'on a longtemps eu l'habitude d'exercer à l'**extérieur**. C'est un **vélo** qui ne doit pas bouger et dont l'équilibre s'affranchit totalement du pouvoir de la force gyroscopique qu'invoque le **vélo** ordinaire lorsque celui-ci prend de la vitesse. Grâce au **vélo d'appartement**, **pédaler** ne nous fait désormais plus subir la **fatalité** d'un déplacement dans l'espace.

C'est en 1969 qu'est produit, par la firme finlandaise Tunturi, le premier **vélo d'appartement** : le Tunturi W1 ( traduisez du finnois au français « montagne arrondie W1 »). Vendu à plus d'un million d'exemplaires, ce spécimen de **vélo** encore unique en son genre, n'est équipé que d'une seule roue, à l'avant, exhaussée du niveau du sol, et tourne ainsi en lévitation. Par la suite, on s'est interrogé sur son sort. Puisque ce **vélo d'appartement** arrivait très bien à se passer de l'une des deux encombrantes roues que nécessite l'usage d'un **vélo** habituel, ne pourrait-il pas, de la même façon, se défaire de l'autre ? À quoi bon lutter sans cesse pour ne pas être entraîné par le mouvement de leur rotation ? Et comment se contenter de leurs points d'appui indécis qui sont au nombre insuffisant de deux ? Indubitablement, personne n'a rechigné à s'en délester. Pour rendre réellement futée l'utilisation de la roue sur un **vélo d'appartement**, il a fallu en changer la taille, et donc passer de « roue » à « roulette », car, même si cet objet reste la plupart du temps immobile, il doit tout de même être déplaçable, et les roulettes bien disposées de certains modèles rendent la tâche plus aisée. Il est amusant de relever que, pour faire effectuer un déplacement à ce type de **vélo**, il faudra, une fois n'est pas coutume, lever les pieds des **pédales** et descendre de la selle ! Ces deux composants, selle et **pédalles**, sont les seuls **éléments** qui sont parvenus à traverser les différentes phases de mutation qu'a connues le **vélo** classique dans son évolution vers un **vélo** immobile. Ils sont aujourd'hui toujours présents sur le **vélo**

d'appartement moderne, et n'ont subi aucun bouleversement visant leur usage.

Au même titre que la roue, d'autres ont dû s'adapter et se refreiner. C'est le cas du guidon qui précédemment offrait la capacité de nous orienter, de modifier une trajectoire au gré de chacun et à celui des obstacles rencontrés. Sa nouvelle version l'a figé dans une simple et unique position dont il ne démordra plus, le guidon est devenu un **élément** inerte qui nous remet dans le droit chemin. Il prône la ligne droite qui, mathématiquement, est admise comme la distance la plus courte pour se rendre d'un point A à un point B, et ainsi il nous guide droit au but, en évitant les chemins de traverse qui nous **détourneraient** de notre objectif. Bien entendu, dans cette configuration, les points A et B ne sont pas des points de l'espace. Rappelons une nouvelle fois que la pratique du **vélo d'appartement** annule tout phénomène de déplacement, l'effort physique est totalement dédié à son effet sculptural qui modifie la forme d'un corps. Ainsi, il ne s'agit pas de se transporter, mais de se transformer de A en B. Les publicités qui vantent les mérites de ce type d'engin de remise en forme ont d'ailleurs souvent recours à la juxtaposition de deux images, affublées respectivement des légendes « avant » et « après », représentant une même personne qui, en partant d'un point A, a atteint un point B joliment métamorphosée. Pour parcourir cette distance, il lui a fallu éprouver physiquement un paysage virtuel. Pour ce faire, le **vélo d'appartement** générique actuel est équipé d'une résistance réglable qui permet d'intensifier ou de réduire la difficulté de l'effort, ce qui équivaut à dessiner les cols, les monts et les vaux de l'étape du jour. La topographie du parcours est à la solde de nos dispositions, un simple variateur à actionner d'un geste tout aussi simple permet de la moduler, et ainsi notre volonté est faite.

Bien assis aux commandes de notre engin stationnaire, notre regard ne se doit plus d'être vigilant, ni attentif. L'esprit est libéré, il n'a plus aucune activité de concentration à fournir, et ainsi, tous nos efforts ne sont plus qu'exclusivement dévoués à l'exercice physique. Quelques-uns y verront une occasion rare et donc précieuse de « se vider la tête » et décèlent des vertus apaisantes dans cette pratique **machinale**. Or, au bout de quelques



kilomètres, un dilemme pourtant anodin en arrive toutefois à nous perturber en plein acte d'introspection. Notre regard nous rappelle à l'ordre et nous pose problème. Alors que nos oreilles peuvent être tranquillement occupées à écouter de la musique, nos yeux cherchent désespérément sur quoi se poser. En effet, après avoir fait l'inventaire du contenu de la pièce, scruté les fissures au plafond et découvert au passage plusieurs toiles d'araignée passées jusque-là inaperçues, ils réclament qu'on leur procure d'autres distractions.

Car il en est bel et bien ainsi, notre esprit en éveil est sans cesse en appétit de stimulations **extérieures**, en quête d'empêcheurs de laisser tourner en rond le petit **vélo** qu'on a dans la tête et qui a déjà fait maintes fois le tour de la **question**. À défaut de quoi, force est de constater que l'ennui s'insinue au bout d'une durée qui a bien souvent une longueur d'avance sur les 40 minutes d'exercice quotidien préconisées. Du fait que la pratique du **vélo** en appartement annihile tout phénomène d'interaction avec le monde et ne sollicite nullement notre attention, nos relations au paysage s'en trouvent irrémédiablement transformées. Par la posture que nous fait revêtir cet **appareil**, nous nous retrouvons affectés à un poste d'observation, de contrôle, voire de surveillance.

Voilà qui explique pourquoi beaucoup de pratiquants postent leur **machine** face à une fenêtre. Dans ce cas, mieux vaut préférer le côté rue, car pencher pour le côté cour serait se rendre coupable d'indiscrétion au regard du voisinage. Aposté à ce qui aurait tendance à prendre des allures de mirador, on toise allègrement les terribles conditions auxquelles on échappe céans. D'ici, on a une vue plongeante et imprenable sur le défilé des voitures qui sont maintenant trop loin pour espérer encore nous effleurer de leurs queues-de-poisson ; quant à leurs gaz d'échappement nauséabonds, ils ne nous atteignent même plus. Observons tous ces véhicules se résigner à leur triste sort, condamnés à passer au compte-goutte les feux tricolores, tandis que nous voilà lancés dans une course irréfrenée dont rien ni personne ne peut plus entraver le bon déroulement, pas même en nous mettant des bâtons dans les roues, et adressons-leur tous un joli pied de nez.

Mais si on veut quand même jouer à ce petit jeu-là, alors il faut du coup réaliser que ces feux rouges que l'on a tant décriés représentent autant

d'opportunités manquées, et d'excuses cautionnées par le code de la route, de mettre pied à terre et, par là-même, de reprendre son souffle quelques instants. Des occasions pareilles se présentent rarement lorsque l'on pratique le **vélo d'appartement**, car, en possession des pleins pouvoirs, la décision de l'arrêt ne pourra venir que de notre propre chef. Lourde responsabilité lorsque l'on doit statuer sur la décision de « s'arrêter » derrière laquelle peut se cacher son double sens d'« abandonner ». Mais, quand le temps se dégrade, on peut encore se délecter, presque en tout bien tout honneur, du spectacle que nous offrent les **  l  ments** en se déchaînant et en se déversant sur les inconscients restés à l'air libre ; tout en persévérant    dépenser nos calories bien à l'abri des intempéries, et de tout le reste aussi.

Bien entendu, il existe quantité d'autres alternatives contemplatives. L'une d'entre-elles consiste à se tourner plutôt vers des paysages virtuels.    l'évocation de cette catégorie, resurgit alors celui précédemment décrit comme « le paysage que le **vélo d'appartement** nous donne à éprouver physiquement ». C'est le moment de dévoiler que les **vélos d'appartement** modernes en ont imaginé une version cod  e, visualisable et intelligible. Et depuis, une retranscription de ce parcours virtuel s'affiche en temps **réel** sur un écran LCD placé entre nos **main**s, fixé au centre du guidon. Cet écran et ce qu'il affiche sont réciproquement la seule partie visible et le produit d'un système qui s'emploie à convertir un mouvement en une représentation toute particulière. Pour s'y prendre, la **machine** dispose de capteurs bien placés qui lui permettent de prélever d'un mouvement des données (de vitesse, de temps...), d'en déduire d'autres (distance, calories dépensées, ...). Toutes sont immédiatement converties, la **machine** les exprime dès lors en combinaisons de chiffres et de nombres. Ne lui reste plus qu'à les restituer en un agencement de diagrammes et de chiffres versatiles qui sont constamment à se supplanter les uns les autres sur une surface qui en devient fr  tillante de clignotements. Quelle satisfaction de voir le 2 se transformer en 3 ! Cette surface à agitation variable émet un simulacre de nos performances sportives. Une matrice a capté et crypté un paysage pourtant impalpable. En l'attente de résultats perceptibles, l'effort est apprécié uniquement pour ses coordonnées. Les performances

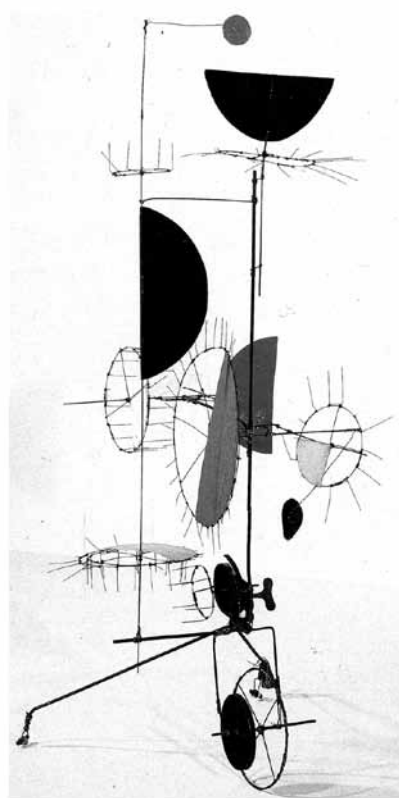
sont essentielles, mais pour être efficace l'astreinte se doit avant tout d'être régulière.

Quant aux aficionados du « petit écran », autre paysage virtuel très plébiscité, ils peuvent tirer parti des trésors d'assiduité qu'ils sont capables de déployer à l'égard d'une série télévisuelle quotidienne captivante. La télévision propose un paysage dont la contemplation s'effectue immobile, et le **vélo d'appartement** immobilise un mouvement, tous les deux s'accordent donc très bien et tendent à se compléter physiologiquement. Veillons quand même à garder un esprit sain dans un corps sain.

La plupart des **vélos d'appartement** peuvent se compacter pour être rangés plus facilement, or, étant censé nous y atteler régulièrement, on préférera le laisser bien en évidence. Ce qui lui permettra, à sa moindre intrusion dans notre champ de vision, de nous rappeler nos bonnes résolutions. Dès que l'on a une minute à soi chez soi, on peut choisir de dépenser ce temps sur son **vélo d'appartement** en pensant que « c'est toujours ça de gagné », ou plus exactement « de perdu » puisque cette pensée s'adresse bien évidemment à nos kilos superflus. Nul besoin d'atteindre un point d'arrivée ou de revenir à un point de départ. L'effort dépend du temps que l'on veut bien y consacrer. Ce temps n'est plus relatif à un parcours. Le temps s'est scindé de l'espace.

À la différence du **vélo** à roues, le **vélo d'appartement** ne nécessite pas d'entretien ni de maintenance particulière. Il ne faudrait pas qu'il puisse un jour subir la rudesse du monde **extérieur**, alors on le garde bien à l'abri, ainsi il ne s'altère ni ne s'use notablement. Ce n'est pas à nous d'entretenir le **vélo d'appartement**, c'est à lui de nous entretenir. Et c'est pourquoi sa longévité est fondamentale, il se doit de nous survivre, de nous user avant que nous l'usions.

Tandis que beaucoup ne tarissent pas d'éloges sur l'autarcie accomplie du **vélo d'appartement**, quantité d'autres personnes continuent, bille en tête, à se rendre à la salle de sport pour pouvoir grimper sur l'un de ceux que le club met à la disposition des abonnés. Peut-on se contenter d'attribuer des raisons financières à ce phénomène, alors qu'un abonnement à une salle de sport représente lui aussi un investissement à considérer ?



<http://www.tunturi.fr/historique-tunturi.html> : Jean Tinguely, *Auto-mobile*, 1954.

Débarrassons-nous ici même de cet argument obscur, déplacé, et irrecevable. Il est un autre argument qui présume que ces sportifs du dimanche n'ont peut-être tout simplement pas envie de faire l'acquisition d'une telle **machine**. Il se pourrait bien qu'ils ne souhaitent pas s'encombrer des soi-disant privilèges qu'octroie cet **appareil**. Ils préfèrent les concéder et se contraindre à se rendre à la salle de sport si cela peut leur permettre de garder leurs distances avec cet objet.

En tout cas, aussi paradoxal que cela puisse paraître, il semble que la plupart d'entre eux s'y rendent par l'intermédiaire des transports en commun ou de leur voiture. Sûrement pour ne pas piocher dans les calories qui seront dépensées sur place. Puis, le même trajet est à refaire, dans le sens inverse. Rares sont ceux qui préfèrent se rendre à la salle de sport en **vélo**, puis passent un bon moment à **pédaler** dans la semoule sur un **vélo** d'intérieur, et changent à nouveau de monture pour repartir comme ils sont venus, à la force de leurs jambes. Comme si, les autres **machines** les ayant dispensés d'efforts, ils préféreraient consacrer pleinement leur transpiration à cet **appareil** dont l'unique finalité est de solliciter leur corps.

# Violence

Il est de notoriété publique que les **machines**, les **appareils** et les dispositifs sont bien plus sujets à des actes de **violence** et de maltraitance que les objets statiques. Mais pourquoi tant de haine ? Cette **violence** se manifeste à différents degrés.

À Cuba, où un embargo<sup>1</sup> fait rage, les habitants ont dû en venir aux **maines** avec les **machines**. Mais s'ils en sont arrivés à les démonter, cela a toujours été dans le but de mieux les **remonter**, dans le souci de les faire perdurer. Et lorsque l'une de leurs **machines** se met à débloquer, ils savent exactement quelle remontrance lui asséner. « Les gens donnaient un coup aux téléviseurs russes pour ajuster la sélection de la chaîne et éviter les **interférences**. Cela est dû au bouton de sélection des canaux de ces téléviseurs qui se remplissaient de poussière et donner des coups au téléviseur permettait qu'il se remette au point exact ou l'on réceptionnait la chaîne. En d'autres occasions, on donnait un coup pour supprimer les lignes horizontales qui gênaient le téléspectateur. »<sup>2</sup>

À force de dissections, les entrailles des **machines** n'ont plus beaucoup de secrets pour les Cubains. Ainsi, dans le cas présent, la **violence** employée ne représente pas un acte gratuit. En effet, ils connaissent les raisons de ce geste (la présence de poussière) et en mesurent parfaitement les conséquences, ils savent que celui-ci remettra les pendules à l'heure et les idées au clair du téléviseur. Probablement mesurent-ils leur force et savent-ils exactement où frapper pour remettre en place efficacement la connexion instable.

Mais bien différents sont les cas où le recours à la **violence** s'en tient à une explication rationnelle. Au contraire, c'est lorsque la logique semble nous avoir complètement abandonnés et que la situation nous dépasse que, désespérés, nous frappons vainement, faisant à notre tour preuve de déraison. Généralement, avant d'en arriver là, d'autres solutions ont été envisagées pour réanimer l'**appareil** qui, malgré tout, s'obstine avec opiniâtreté à faire le mort. **HS**. Un par un, les **branchements** et les connexions ont été vérifiés. Et plutôt trois fois qu'une, sans parvenir à lui extirper la

moindre réaction. Une fois avoir retourné la **question** et la **machine** dans tous les sens, nous voici face à un mur. Nous savons que quelque chose nous échappe, mais si nos investigations sont restées infructueuses jusque-là, c'est qu'elles sont restées périphériques à la **machine**. Entité qui, nous le savons sans l'avoir vérifié (parce qu'on nous l'a dit), est elle-même composée d'autres entités. Mais tout cela reste obscur. Nous nous contentons de passer en revue les **éléments** qui sont à notre portée. En effet, à la différence des Cubains, nous sommes bien peu à savoir de quoi nos **appareils** sont faits, et donc peu à frapper à bon escient. Mais, en retour, bien peu nombreuses sont les **machines** qui nous laissent entrevoir une partie de leurs mécanismes. Pour beaucoup d'entre-nous, leurs coques renferment donc un mystère impénétrable. Nous avons peur d'ouvrir une boîte qui serait celle de Pandore. Peur de l'inconnu. Peur aussi de ne pas être remboursés par le service après-vente. Ainsi, après avoir fait tout ce qui était en notre pouvoir pour convaincre l'**appareil** blindé de coopérer, nous nous retrouvons seuls face à une boîte noire, face à notre impuissance à la faire fonctionner, et donc à notre incapacité à la comprendre. Sa faculté à rester imperturbable est si exaspérante que, a contrario, notre sang-froid nous abandonne et c'est la moutarde qui commence, petit à petit à nous monter au nez. À ce moment de désespoir, si le recours à la **violence** est envisagé, c'est en tant qu'opération de la dernière chance, l'ultime tentative de faire entendre raison à la **machine**, sans se faire trop d'illusion non plus. C'est pourquoi la frappe doit rester mesurée si l'on veut garder une chance infime que la **machine** reparte. Bien sûr, cet acte de malveillance semble peu susceptible d'améliorer la situation, mais il paraît qu'avec les transistors japonais ou les téléviseurs russes, ça marche ! « À la fin, il laissa tomber un coup de poing sur le chauffe-eau. Il se rappela qu'autrefois son père traitait ainsi un transistor japonais (le premier qu'il ait jamais vu). Peut-être avec le chauffe-eau (pas japonais mais français) fallait-il utiliser de semblables méthodes. Il redonna un coup de poing plus fort celui-là. La tête grinça et il lui sembla que la **machine** renâclait. »<sup>3</sup>

Comme on s'y attendait, dans la plupart des cas, c'est peine perdue. Soupir. À un moment ou un autre, la résignation commence à gagner. Et elle s'accompagne d'une insupportable pensée. « Mais alors, il va falloir faire sans elle, trouver une alternative ». Ainsi, nous réalisons que

lorsque « la technique habituelle se révèle momentanément **défaillante**, c'est brutalement le but visé qui apparaît hors de portée, alors qu'on l'avait presque sous la **main**, et ses éventuels substituts semblent se déployer en une chaîne d'intermédiaires plus ou moins aléatoires »<sup>4</sup>. Face au mutisme d'une **machine**, nous voici donc démunis. Et c'est ainsi que nous prenons soudain conscience que la **machine** a de l'ascendant sur nous, et pas des moindres. Et dire que, jusque-là, nous étions persuadés d'avoir les pleins pouvoirs et la mainmise sur la situation. Comment ose-t-elle nous tenir tête ? N'est-elle pas censée nous obéir ? Quel revirement de situation. Et quelle humiliation. Le désarroi est total. L'énervement est à son comble. C'en est trop. Les menaces la laissent peut-être de marbre, mais il nous reste au moins le pouvoir de les mettre à exécution. À défaut de réussir à lui faire entendre raison, montrons-lui, par le moyen le plus primaire qu'il soit, que nous avons encore un peu d'emprise sur elle. Allons en découdre avec elle. Emportés par une fureur vengeresse, frappons, frappons encore. Voyons voir qui de nous deux est le plus fort à ce jeu-là. « Je lui lançai une bourrade qui l'envoya atterrir plus loin, sur le plancher. (...) Finalement, le dispensateur d'images virtuelles perdit sous ma **main** hâtive et nerveuse quelques dents, plusieurs langues et ses yeux s'éteignirent à jamais, me signifiant de la sorte qu'il ne voulait plus avoir affaire à moi. Il devint par ma faute complètement aveugle et aphasique. Nous ne pouvons communiquer, je n'ai aucun remords. »<sup>5</sup>

Venant de détruire la **patraque** du Lapin Blanc à grands coups de maillet, le lièvre de Mars affirmait : « Il n'y a qu'un moyen d'arrêter une montre folle ! »

1 Depuis le 7 février 1962, les États-Unis opèrent un embargo économique, commercial et financier à l'égard de Cuba.

2 Ernesto Orosa, Rikimbili, PU Saint-Étienne, 2009, p. 57.

3 Quim Monzó, « Thomson, Braun, Corberó, Philishave » in ...Olivetti, Moulinex, Chaf-foteaux et Maury, Paris, Le Serpent à plumes, 1994, p. 23.

4 Jean-Pierre Séris, *La Technique*, Presses universitaires de France, 1994, p. 47-48.

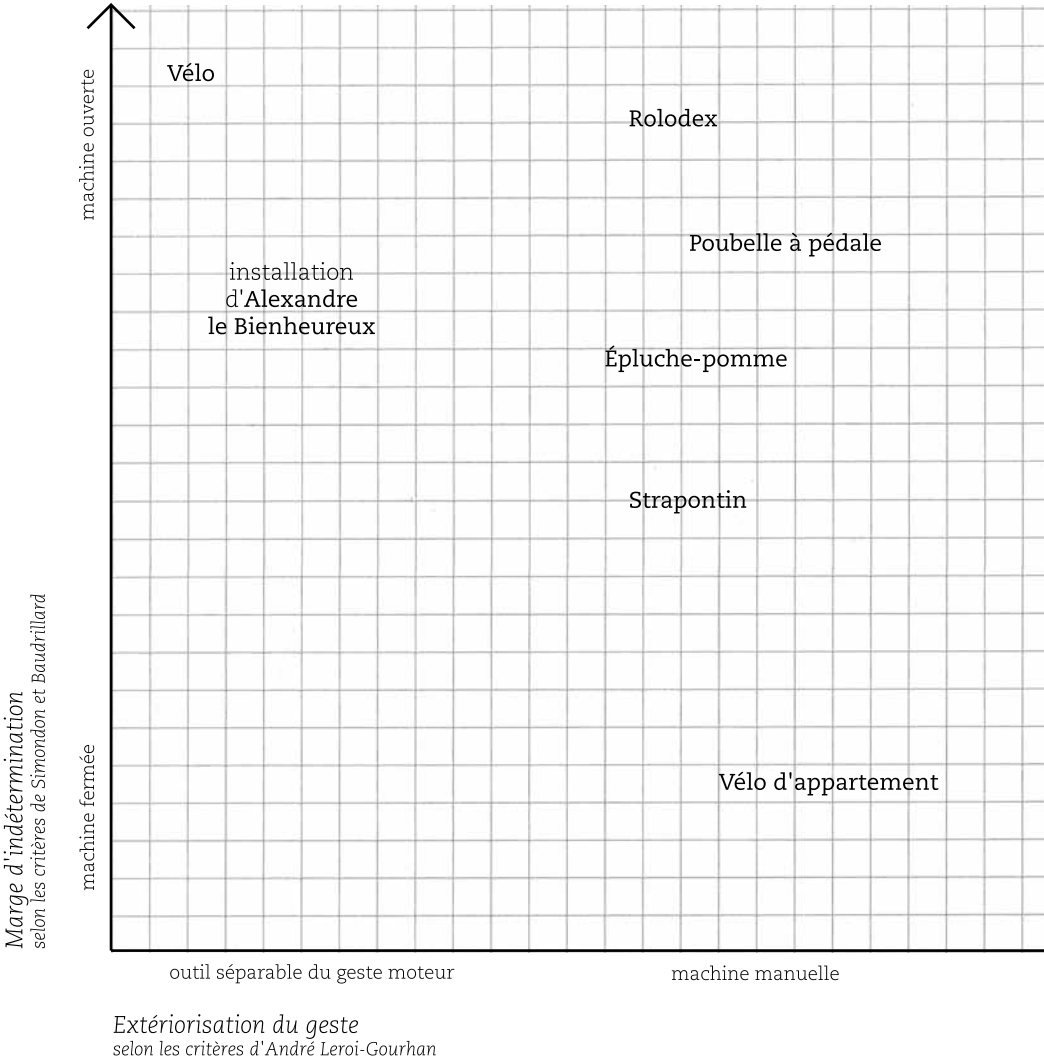
5 Gisèle Prassinos, « Les **Machines** infernales » in *Technologies du quotidien : la complainte du progrès*, Autrement, n° 3, 1992, p. 91.



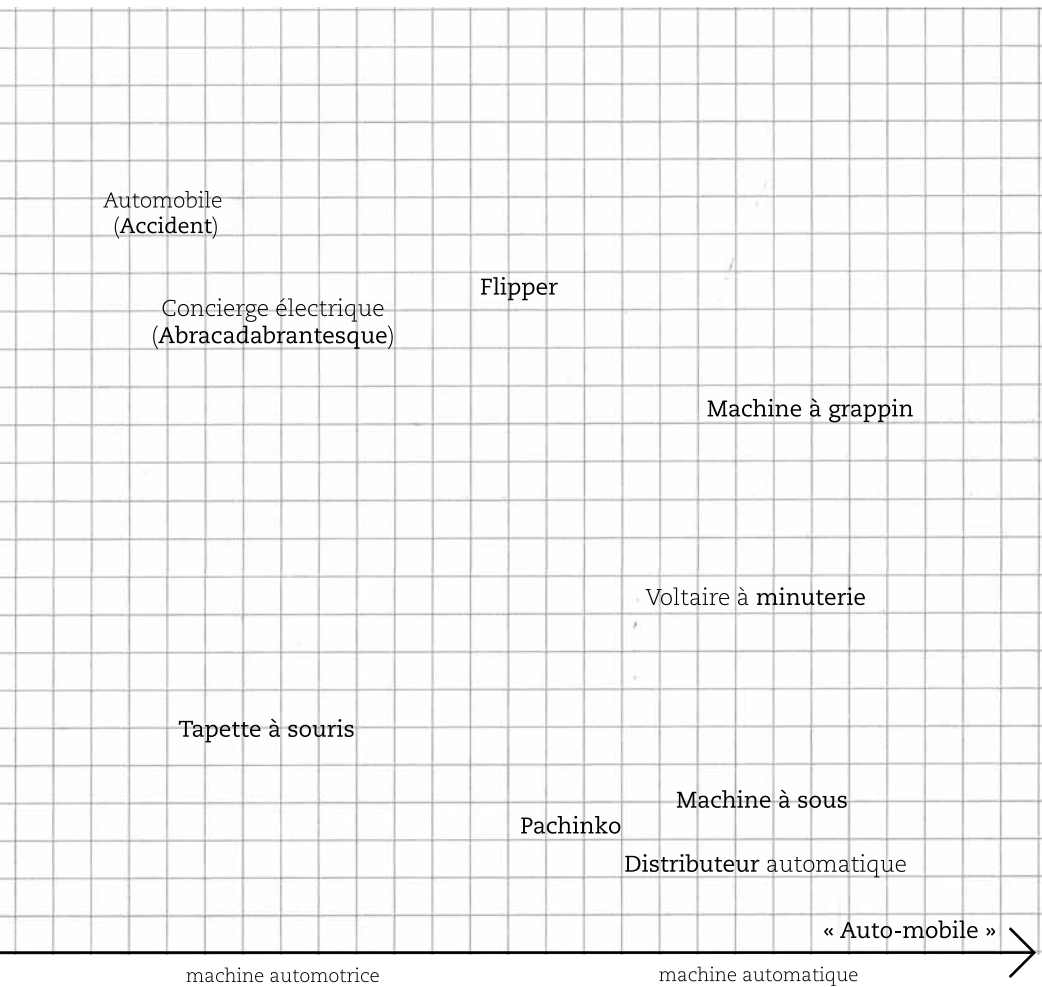
# WC

Toto est un fabricant japonais de matériel sanitaire. En 1980, il lance sa gamme *Washlet*. Les toilettes *Washlet* « comprennent notamment un abattant équipé d'un capteur qui s'ouvre et se ferme **automatiquement**, et une chasse d'eau **automatique**. La buse réglable propose un débit d'eau par oscillation en position de lavage avant ou arrière avec un contrôle facile de la pression et de la température de l'eau – et elle s'**auto-nettoie** avant et après chaque utilisation. Plusieurs fonctionnalités de lavage par *Washlet* sont disponibles, comme le lavage par oscillations et un lavage doux, ainsi qu'un séchage à l'air chaud. Pour encore plus de confort, vous pouvez régler la température du siège à votre convenance et le désodorisant se déclenche **automatiquement** lorsque vous vous asseyez. »

XYZ



Tentative de rassemblement des principaux objets examinés dans un repère orthonormé.





Je remercie Cédric de Veigy de m'avoir accompagnée de A jusqu'à Z, sans passer par le droit chemin.

Je remercie mille fois ma famille H et les personnes qui, par leur soutien sincère et enthousiaste, leur contribution spontanée et engagée, ont marqué ces pages et cette période. En cela, j'adresse un merci tout particulier à mon amie C.

